

UNIVERSITÉ DE RENNES

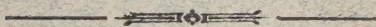
FACULTÉ DES LETTRES

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Ed. de AMICIS — L'Homme et l'Œuvre

Thèse présentée et soutenue par

JACQUES-HUMBERT BROVEDANI



RENNES

IMPRIMERIE BREVETÉE FRANCIS SIMON

38, Boulevard Laënnec, 38

Thèse
Rennes
1916.

ED. DE AMICIS — L'HOMME ET L'ŒUVRE

UNIVERSITÉ DE RENNES

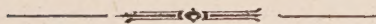
FACULTÉ DES LETTRES

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Ed. de AMICIS — L'Homme et l'Œuvre

Thèse présentée et soutenue par

JACQUES-HUMBERT BROVEDANI



RENNES

IMPRIMERIE BREVETÉE FRANCIS SIMON

38, Boulevard Laënnec, 38

[1916]

Les Abréviations dont nous nous sommes servis sont :

- A. pour Gli Amici..... (Treves, 1883, 5a edizione).
 C. — Costantinopoli..... (— , 1909, 30° migliaio).
 E. — Spagna..... (Barbera, 1908, 14a. edizione).
 H. — Olanda..... (Treves, 1909, 20a. edizione).
 L. — Ricordi di Londra.. (— , 1909, 22° migliaio).
 M. — Marocco..... (— , 1908, 22° migliaio).
 N. — Novelle..... (— , 1910, 20a. impressione).
 O. — Sull'Oceano..... (— , 1905, 26° migliaio).
 P. — Poesie..... (— , 1908, 12a edizione).
 R. — Ricordi del 1870-71. (Barbera, 1895).
 Me. — Memorie..... (Treves, 1909, 11° migliaio).
 C. T. — La Carrozza di tutti. (— , 1896, 19° migliaio).
 I. G. — Idioma Gentile.... (— , 1908, 46a edizione).
 L. C. — Lotte Civili..... (— , 1910).
 P. I. — Alle porte d'Italia.. (— , 1888).
 P. S. — Pagine Sparse (— , 1911, nuova edizione).
 P. P. — Pagine Parlate..... (— , 1902).
 R. A. — Nel Regno dell'
 Amore..... (— , 1907).
 R. C. — Nel Regno del Cer-
 vino..... (— , 1905).
 R. M. — Il Romanzo d'un
 Maestro..... (— , 1890).
 R. S. — Ricordi d'Infanzia e di
 Scuola..... (— , 1901).
 S. C. — Fra Scuola e Casa.. (— , 1892).
 S. P. — Ricordi di Parigi.... (— , 1909, 22° migliaio).
 U. P. — Ultime Pagine..... (— , 1908-1909).
 V. M. — Vita Militare..... (— , 1908, 65a. impressione).
 S. G. — Speranze e Glorie... (Giannotta 1905).
-

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
AVANT-PROPOS.....	9
BIOGRAPHIE....	15
LES DIVERS GENRES :	
Nouvelles, esquisses et écrits divers.....	43
Poésies.....	76
Œuvres d'inspiration sociale.....	82
Œuvres didactiques.....	88
Ouvrages de philologie.....	96
Ouvrages inédits.....	101
LES LIVRES DE VOYAGE.....	105
SUR L'OcéAN.....	127
LES IDÉES MAÎTRESSES ET L'ART DE DE AMICIS.....	139
CONCLUSION.....	165
BIBLIOGRAPHIE.....	169



Digitized by the Internet Archive
in 2026

I

AVANT-PROPOS.

Parmi les écrivains italiens qui ont apporté une forte contribution à la littérature européenne, Edmond de Amicis est l'un de ceux qui se recommandent le plus à l'attention de l'historien et du critique non seulement par la quantité de ses ouvrages, mais encore par la variété remarquable de son inspiration et par sa valeur artistique.

La mémoire de l'écrivain italien est encore toute récente, elle n'apparaît pas, par conséquent, dans le recul indispensable pour appartenir définitivement à l'histoire ; mais si tout ce qu'on a déjà dit de lui et ce qui s'écrit encore ne recueille point dans l'avenir les suffrages unanimes des historiens, notamment en ce qui concerne ses idées sociales et politiques, du moins ces études pourront-elles présenter quelque utilité pour le jugement définitif que l'histoire littéraire devra un jour porter sur son œuvre en lui assignant enfin la place qui lui revient.

Les critiques, les unes sévères, les autres inconsidérément flatteuses se sont bornées à apprécier en bloc l'œuvre de de Amicis; de telle sorte que, même les plus récentes et qui portent les signatures de littérateurs de valeur, n'offrent qu'un intérêt documentaire, les plus hostiles aux idées de l'auteur n'osant élever trop haut le ton de l'ironie qu'elles emploient.

Ces pages n'ont donc que peu de valeur scientifique. On nous permettra de le regretter ; il est en effet étonnant qu'aucune étude plus vaste n'ait été tentée pour remédier à cette lacune.

Mais si les littérateurs n'ont pas encore accordé à de Amicis toute l'attention que mérite sa mémoire, la partie cultivée de la nation italienne lui a généreusement rendu l'hommage qu'elle lui doit ; cela résulte de la recherche spéciale et constante qu'elle fait de ses œuvres. En effet, dans les statistiques dressées par les bibliothèques publiques, parmi les livres les plus demandés ce sont les ouvrages de de Amicis qui occupent la première place.

*
*
*

Il y aurait à étudier de Amicis sous des aspects bien divers : au point de vue de la langue d'abord, plus particulièrement dans le livre spécial qu'il lui a consacré, *L'Idioma gentile*, puis, au point de vue des idées, ainsi que l'ont fait, en des études trop brèves,

certaines écrivains italiens qui se sont occupés de lui et qui ont cherché à marquer l'étendue de son influence.

Parce que ses livres sont devenus classiques et qu'ils sont, au moins en fragments ou en extraits, aux mains de tous les écoliers, on a voulu lui assigner un rôle d'éducateur. Parce qu'il a débuté par des récits militaires, des souvenirs de régiment, des nouvelles cocardières, on en a fait un apôtre du chauvinisme italien. Parce qu'il a été compatissant aux humbles, aux pauvres, aux déshérités, on a voulu lui attribuer un rôle social, et les socialistes le réclament comme un des leurs.

C'est le propre des hommes de valeur de se voir ainsi disputer par tout ce qui pense et agit autour d'eux ; et ces études, publiées sur notre auteur, semblent avoir eu surtout pour but d'accaparer sa popularité, au profit de certaines tendances ou de certaines doctrines. Mais ces études diverses, faites à un point de vue trop exclusif, ne donnent l'idée exacte ni de l'homme ni de son œuvre.

L'homme, nous avons essayé de le faire connaître, en exposant, à grands traits, sa biographie, qui, si elle n'est pas absolument complète, aura au moins le mérite d'être le premier travail de ce genre, tant en Italie qu'en France, sur de Amicis.

On n'attache trop souvent qu'un intérêt de curiosité aux biographies des écrivains que l'on considère volontiers comme n'ayant qu'un caractère simplement déco-

ratif. En ce qui concerne de Amicis, l'idée de recueillir sur sa vie des documents précis n'a même pas jusqu'ici été mentionnée, et l'on a ainsi laissé de côté une des sources les plus utiles et les plus précieuses pour apprécier plus exactement un auteur. Étudier, même rapidement, les vicissitudes de la vie de l'écrivain, ne signifie pas, pour nous, exposer des détails chronologiques, souvent arides, pour enrichir un travail, mais bien plutôt suivre de plus près le développement de toute une œuvre littéraire que nous savons être inséparable de la personnalité de son auteur.

L'œuvre de de Amicis, qui fut presque exclusivement littéraire, est celle d'un descriptif et d'un conteur, qui ne fut que cela et qui le fut supérieurement ; elle durera parce qu'elle a été cela.

Ses qualités descriptives et narratives, nous les trouverons avec toute leur puissance et leur éclat dans les livres de voyage de de Amicis ; dans ces livres qui constituent le plus gros de son bagage et qui marquent dans la littérature italienne l'apparition d'un nouveau genre : la littérature de voyage.

Sans doute, il ne serait pas difficile de glaner chez les anciens auteurs italiens, ça et là, des pages que ce genre pourrait revendiquer, mais ces pages sont rares et courtes.

Tandis qu'en France, des œuvres durables, signées de noms illustres, ont fait une place honorable à cette partie aujourd'hui si féconde de la production litté-

raire, l'Italie n'avait rien qui pût être mis en regard des *Lettres sur l'Italie*, du Président de Brossés, de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de Chateaubriand, du *Voyage en Orient*, de Lamartine, des *Livres de voyage*, de Théophile Gautier, de Gérard de Nerval, d'Alexandre Dumas père, de Taine et de tant d'autres.

De Amicis a donc innové dans son pays. Il est le créateur d'une branche nouvelle de la littérature italienne, riche elle aussi, et qui aujourd'hui pousse ses rameaux vers les enquêtes sociales, les conditions économiques de la vie des peuples, leurs aspirations politiques ou philosophiques. C'est d'ailleurs le propre de cette littérature de se prêter à tout et de se transformer perpétuellement ; le genre n'a peut-être pas encore dit son dernier mot, mais nous le trouvons chez de Amicis dans sa forme la plus simple, la plus naïve et aussi la plus artistique.

Dans ce travail nous nous sommes justement proposé de déterminer les divers mérites de l'écrivain.

De l'énumération de ses œuvres, qui, commentées suivant un ordre chronologique, indiqueront facilement dans la manière de l'auteur une progression singulière et féconde vers la maturité et la perfection, nous déduirons les éléments qui serviront à classer les divers genres dans lesquels s'est exprimée la personnalité de l'artiste et à faire connaître l'influence morale, sociale et politique par laquelle il a déjà marqué sa trace ineffaçable.

Après avoir porté nos recherches, dans d'autres chapitres, sur les livres de voyage et, en particulier, le *Sull' Oceano*, qui méritent une attention particulière, nous dégagerons, des considérations ainsi recueillies, les idées maîtresses de l'auteur pour préciser enfin par un jugement d'ensemble sur son œuvre la place que Edmond de Amicis a le droit d'occuper dans l'histoire de la littérature italienne,

Nous avons enfin dressé, et en cela nous avons cru rendre service aux critiques qui plus tard s'occuperont de de Amicis, une bibliographie complète des œuvres de l'écrivain et des articles ou travaux divers auxquels elles ont donné lieu. Malgré l'intérêt et l'importance qu'il présente, ce travail n'avait pas encore jusqu'à présent été entrepris.

Au début de cette étude, c'est pour nous un devoir d'exprimer notre reconnaissance à M. Dottin, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes, à MM. Déprez, Feuillerat et Philipot, professeurs, qui ont été pour nous des conseillers bienveillants et des guides sûrs dans nos études; et à M. Jordan, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, qui, tout au commencement de nos travaux de recherches, a bien voulu nous donner des conseils utiles sur la littérature de voyage.

Janvier 1914.

II

BIOGRAPHIE

SES PREMIÈRES ANNÉES. — LE SOLDAT. — SES DOULEURS.
— L'HOMME POLITIQUE. — EDUCATEUR. — SA MORT. —
QUELQUES JUGEMENTS D'ECRIVAINS. — LES FUNÉRAILLES.
— SOUVENIRS.

La vie de de Amicis peut se résumer en peu de mots, car, si elle fut très variée — nous en trouvons une preuve dans ses livres de voyage — elle s'écoula très calme, sans être jamais troublée par de gros événements : telle est du moins l'impression qui se dégage de ses ouvrages.

En effet, bien qu'il ait beaucoup écrit et sur des sujets très différents, l'écrivain ne fait que de furtives allusions à sa vie privée, et, si nous ne demandions de renseignements qu'à lui-même, nous serions peu documentés sur sa personne. Lorsque nous aurions dit qu'il fut d'abord soldat, puis soldat écrivain, qu'il ne renonça ensuite à la carrière des armes que pour se consacrer entièrement à celle des lettres, qu'il ne cessa d'écrire qu'à la veille même de sa mort, nous n'aurions plus rien à ajouter, sinon que son existence fut douce et heureuse et qu'elle ne fut profondément troublée que par un pénible événement : le suicide de

l'un de ses fils. Là se bornent, en effet, d'après ses ouvrages, les incidents notables de la vie, pourtant si bien remplie, de l'écrivain qui fut le plus lu et l'un des plus aimés de son temps en Italie.

*
* *

E. de Amicis naquit à Oneglia, en Ligurie, le 31 octobre 1846 ; son père était d'origine génoise. Il n'avait que deux ans lorsque sa famille alla habiter Cuneo, dans le Piémont, où son père, employé d'administration (1), venait d'être nommé (2).

Très jeune encore, il avait senti s'éveiller en lui un ardent désir de se vouer entièrement à la cause de l'unité italienne ; il nous apprend qu'à l'âge de quatorze ans, il avait résolu d'aller rejoindre Garibaldi (3). Il avait, en effet, en compagnie de deux de ses camarades, préparé un plan de fuite. Sa mère, qui eut vent de ses projets, le détourna de réaliser ce dessein téméraire, en lui faisant observer qu'il n'était encore qu'un enfant, que son heure n'était pas venue et que d'ailleurs ce n'était pas en quittant prématurément sa famille que l'on apprenait à bien servir sa Patrie.

Ces énergiques paroles en imposèrent à l'enthousiasme juvénile de de Amicis, qui se laissa convaincre et se remit avec ardeur à l'étude, afin de suivre bien-

(1) Le père de de Amicis remplissait, dans l'administration, la fonction de banquier royal des sel et tabacs, qui correspond en France à l'emploi d'entrepositaire.

(2) *Corriere della Sera*, 13-3-1908.

(3) *Un Garibaldino fallito*, Me., 4.

tôt la carrière vers laquelle il se sentait irrésistiblement attiré.

Trois ans plus tard, en 1863, il entra à l'École Militaire préparatoire de Turin, pour y préparer l'examen d'entrée à l'École Militaire de Modène. Dans cette école, « on entendait parler tous les dialectes.... il y avait des fils de généraux, de boutiquiers, d'employés, de petits propriétaires de la campagne, etc., etc... » (1). C'est à cette époque qu'il se mit à fréquenter assidûment le théâtre et qu'il entra en relations avec Vittorio Bersezio (2) et Giovanni Prati. Il écrivit alors ses premiers vers qui lui valurent les louanges les plus flatteuses et d'unanimes encouragements (3).

C'est ainsi que le poète G. Prati tint à le féliciter de son talent naissant ; il lui rendit visite à l'école et lui conseilla d'étudier Virgile et l'Arioste. « C'est, déclare de Amicis, la visite la plus flatteuse qui m'ait été faite » (4). Ils se rencontrèrent souvent dans la suite et firent ensemble de fréquentes promenades. « Il me parlait d'art, de politique, de philosophie, écrit-il plus tard, comme il l'eût fait avec un homme mûr.... et j'éprouvais un sentiment de véritable fierté, lorsqu'il me récitait quelques-uns de ses vers inédits (5) ».

De Amicis n'avait que seize ans lorsqu'il composa une ode à la « Polonia » qu'il osa adresser à Manzoni.

(1) *Me.*, 22.

(2) Ancien Directeur de *La Nuova Antologia*.

(3) Ses premiers vers furent publiés dans le *Diritto* de Turin, *Me.*, 65.

(4) *Me.*, 69.

(5) *Me.*, 70.

Il accompagnait son envoi d'une lettre que l'on conserve à Milan à la Bibliothèque de Brera et dont voici la traduction :

« Daignez lire ces modestes vers, fruits d'une pauvre
« intelligence de seize ans, qui ne sait pas exprimer
« encore les sentiments du cœur ; mais ces sentiments
« sont sincères.

« J'ai souvent entendu dire que les grands hommes
« daignent quelquefois écouter la voix des autres hom-
« mes ; cette condescendance me semble naturelle et
« c'est ce qui me fait espérer que vous accepterez de
« me procurer la joie de recevoir de vous une lettre,
« même très courte, ne fût-ce que deux mots, deux
« seuls mots !

« Oh, Monsieur Manzoni, quelle témérité est la
« mienne ! Moi, pauvre jeune homme inconnu, j'ose
« vous importuner, vous un si grand homme ! Il y a
« des moments où je rougis de mon audace... et
« cependant le courage me revient... »

L'auteur des « Fiancés » lui répondit : Il prophétisait à son jeune admirateur un avenir brillant, mais il était peut-être loin de penser que de Amicis devait être plus tard le plus digne de ses disciples.

« Si je disais, écrivait-il, que vos vers me paraissent
« sans défauts, je serais un adulateur, mais je parle-
rais également contre mon sentiment si je ne disais
qu'il me semble y voir le présage d'un véritable poète.
« A côté des défauts qui, avec le temps, se perdent,
« j'y sens — n'attribuez à ces mots que la valeur que
« leur donne l'expression de la sincérité — les qualités

« que le temps perfectionne, mais ne peut jamais « faire acquérir » (1).

Cette lettre et les encouragements qui lui vinrent d'autre part, durent, on en conviendra aisément, avoir une grande influence sur la décision que de Amicis allait prendre peu de temps après, de se donner entièrement à la littérature.

Il fit la connaissance personnelle de Manzoni en 1866. Voici en quels termes il expose les impressions qu'il éprouva lorsqu'il parut devant l'auteur des « Fiancés » ; ces lignes sont d'autant plus piquantes qu'il y répond fort spirituellement aux critiques dont il était alors l'objet : « La porte s'ouvrit. . . ô bienveillants amis et ennemis (non amici) qui m'avez dit tant de fois et avec tant de raison que mon cœur est une éponge, que mes yeux sont deux sources de larmes, que mes soldats sont des femmelettes et que toutes les lignes de mes pages sont comme autant de ruisseaux qui coulent dans la grande mer des pleurs dans laquelle je mourrai un jour noyé ; soyez justes ; reconnaissez qu'au moins, cette fois, j'avais le droit de m'attendrir » (2).

De Amicis entra en 1863 à l'Ecole Militaire de Modène ; il en sortit en juillet 1865 avec le grade de sous-lieutenant (3). Un an après, il se bătait à Custozza.

Dans les lettres qu'il adresse à sa mère, à Turin, pendant cette guerre qui ne fut ni bien longue ni heureuse, on sent la pieuse exagération du fils qui veut

(1) *P. S.*, 84.

(2) *P. S.*, 86.

(3) Il fut affecté au 3^e régiment d'infanterie.

tromper sa mère pour lui donner du courage. Mais à côté de ces feintes, inspirées par un généreux sentiment, il y a parfois des attitudes énergiques qui peignent bien toute son âme : « Ne crois pas cela, les morts ne font pas cette impression d'horreur que l'on veut bien dire, au moins tant que dure le danger » (1) ; enfin, dans toutes ses lettres où il décrit des actions superbes de fermeté et de courage (2) on ne trouve pas de larmes mais seulement de l'admiration et de l'énergie qui témoignent plutôt d'un vrai soldat que d'un soldat d'occasion.

En 1867, il était collaborateur de l'*Italia militare* de Florence (3), et c'est dans ce journal que furent publiés ses premiers *Bozzetti militari*, qui plus tard devaient être recueillis dans le volume *La Vita militare*.

Dans ces pages, il décrit si bien son amour pour les pauvres soldats inconnus et timides, et il peint avec tant de vérité et de douceur les prodiges d'abnégation et de pitié de l'armée en Sicile, pendant l'épidémie de 1867, que la renommée de l'écrivain ne tarda pas à se répandre par toute l'Italie.

De Amicis quitta l'armée lorsque les Guerres de l'Indépendance furent terminées et que l'Unité italienne fut faite. Il n'en pouvait être autrement pour un homme que sa sensibilité dirigea toujours ; ce fut sur une inspiration soudaine qu'il voulut se faire soldat à

(1) *V. M.*, 396.

(2) *V. M.*, 420-422.

(3) Il y fut appelé par le général Rizzi.

l'âge de 16 ans ; ce fut dans un élan de pitié généreuse que plus tard, il épousa une jeune fille qui, se croyant mourante, avait prié l'auteur des *Bozzetti militari* d'aller lui serrer la main avant que la mort ne lui fermât les yeux (1). C'est encore par une décision brusque et inattendue qu'en 1890, comme nous le verrons plus tard, il se fera socialiste.

A Florence, il fréquentait les réunions qui se tenaient alors chez Peruzzi et dans lesquelles lettrés et artistes s'entretenaient des arts et de la littérature. Il nous retracera plus tard le souvenir de ces heures délicieuses dans *Un salotto del secolo scorso* (Barbera 1902).

Il fréquentait aussi à Florence un cercle d'amis qu'il appelle « brigade florentine des précoces délinquants littéraires » (2).

C'est à dater de cette époque que, fidèle aux théories manzonienues et respectueux de ce que l'on est convenu d'appeler *la Toscanità*, il développa prodigieusement ses grandes qualités descriptives et artistiques.

En 1875 il s'établit à Turin dont il fit sa résidence ; il la quittait pour de courtes excursions, à la mer et dans les montagnes et pour des visites à Rome en qualité de membre du Conseil supérieur de l'instruction. De 1870 à 1877, il entreprend ses voyages en Espagne, en Hollande, à Londres, au Maroc, à Constantinople. Il vient à Paris en 1878 pour l'Exposition, se rend en Amérique en 1889, et en Sicile en 1907.

(1) *Corriere d. Sera*, 13-3-08.

(2) S. C., 296.

* * *

La vie de de Amicis s'était écoulée heureuse et sereine jusqu'en 1898. A ce moment, deux malheurs vinrent coup sur coup le frapper cruellement dans ses affections. Il perdit d'abord sa mère octogénaire ; il subissait, à vrai dire, la loi de la nature, mais le coup cependant fut terrible pour lui. Voici en quels termes, au lendemain de ce deuil, il exprime sa douleur : on verra combien elle était sincère et profonde.

« La terre est tombée en même temps sur moi ; elle a enseveli ce qui restait de ma jeunesse. Il y avait au-dessus de ma tête quelque chose vers quoi je pouvais lever mon regard et ma pensée ; maintenant, je n'ai plus au-dessus de moi que le ciel. Partout où j'allais, quoi que je fisse, je me sentais une main sur le front ; cette main s'est retirée ; maintenant, mon front est sans défense et je me trouve comme sur un rocher en pleine mer. Je ne puis regarder autour de moi sans sentir le froid de la solitude comparable à l'épouvante du naufragé » (1).

Ce fut, comme on le voit, une grande douleur, mais le temps, guérisseur des profondes blessures, n'aurait pas manqué d'y apporter du soulagement, si Furio, l'aîné des deux fils (2) de l'écrivain, celui qui semblait le plus favorisé de la nature, ne se fût volontairement donné la mort. Le suicide de ce fils qu'il adorait faillit tuer de Amicis. Il n'écrivit plus pendant longtemps et

(1) *Me.*, 353.

(2) Etudiant en médecine et un peu poète *Me.*, 356.

ce ne fut qu'après de longs mois, alors que tout le monde pensait qu'il avait renoncé pour toujours à faire œuvre d'écrivain, qu'il se remit au travail. Cette fois, pour tâcher de soulager la douleur qui l'écrasait, il écrivit des pages admirables qui ont pour titre : « A ta Mémoire, ô mon fils », et dont nous ne pouvons nous empêcher de traduire quelques extraits :

« Ce qui ne m'était jamais venu à la pensée, même aux heures où dans l'âme, opprimé par la tristesse s'affolent les pressentiments des malheurs les plus atroces ; ce qui ne s'était jamais présenté à notre esprit même pendant les rêves sinistres qui troublent notre sommeil et nous laissent au réveil épouvantés et les yeux gonflés de larmes, ce que même la haine la plus acharnée ne peut souhaiter à l'ennemi le plus redoutable, nous est arrivé à moi et à cette pauvre mère.

« Est-ce possible ? tel fut le premier cri qui sortit de mon cœur quand le dernier espoir se fut enfui, et, aujourd'hui encore, après tant de jours écoulés, c'est ce cri qui nous revient aux lèvres mille fois par jour, avec le même accent de stupeur et d'épouvante mortelle. Est-il possible ? Même en ce moment où me mettant à écrire pour honorer sa mémoire et donner un soulagement à ma douleur qui a besoin de se répandre et de sentir de tous côtés l'écho de ses pleurs, un sentiment de stupeur, même d'épouvante, m'envahit, et ma plume s'arrête. J'interroge des yeux les choses qui m'entourent comme pour me confirmer dans le sentiment de la réalité ; car la réalité est si

terrible que l'âme, incapable de la soutenir longtemps, la rejette par moments, de même que le viscère déchiré repousse, en se contractant, le fer qui l'a percé » (1).

« De l'anxiété à la crainte, au pressentiment, au désespoir, ce fut comme la chute vertigineuse du malheureux qui roule de pierre en pierre dans le précipice, en laissant, partout où il tâche de saisir une branche, une partie de ses chairs et de sa cervelle..... »

« Comment l'âme peut-elle être ainsi frappée sans que les organes de la vie soient brisés ? Oh ! ces dernières heures, mon fils bien-aimé, notre cœur saignant les revivra chaque jour, en comptant toutes les minutes comme les tintements d'une cloche qui sonne tous les jours notre agonie. Si ton corps seul a disparu, je voudrais que tu n'eusses pas entendu ce qui arriva après ta mort, dans la maison que tu as quittée ; car, même dans la félicité promise aux âmes d'élite, il te serait trop douloureux de ne pouvoir nous faire entendre au moins la voix de ta pitié, de ne pouvoir nous assurer qu'un si horrible déchirement aura sa récompense après la tombe ; la vision de ta famille foudroyée troublerait ton doux esprit éternellement » (2).

« Si tu n'avais pas laissé ici un frère, tu ne serais pas seul maintenant : ton père et ta mère t'auraient suivi le jour de ton départ, sans un instant d'hésita-

(1) *Me.*, 356.

(2) *Me.*, 359.

tion, ni un soupir de regret, en te bénissant. Nous aurions versé sur ton cercueil notre sang après y avoir versé nos larmes (1).

« Malheureux, malheureux, autant qu'on peut l'être sans mourir. Si la vie et la conscience étaient possibles chez un homme dont le front et le cœur seraient ouverts, son supplice serait semblable au nôtre, car notre âme est pour ainsi dire mutilée à un point que l'imagination ne peut atteindre. Celui-là ne peut le comprendre qui en perdant un fils en garde plusieurs, car il entend encore leurs voix, la joie peut renaître en son cœur et il peut encore dire comme auparavant : mes fils. Au contraire, il est capable seul d'apprécier l'étendue de ce malheur celui qui perd l'un des deux fils qu'il possède, car l'un n'étant plus, l'autre reste dans la solitude ; la famille devient muette ; la maison se change en un tombeau de vivants. »

« ... Oh ! comme tu es déjà loin, mon fils ! tu me sembles un fils que j'ai eu dans une autre existence, dans un autre monde ; dans un monde éloigné, splendide, heureux, d'où j'aurais été précipité, foudroyé, ayant parcouru en un instant l'espace qui sépare deux astres. A ton dernier souffle a commencé ma vieillesse ; bien plus, quand tu as cessé de vivre, j'ai commencé à mourir, et c'est là le seul réconfort qui me reste. Mais combien je suis réellement tourmenté ! Le temps qui me pousse vers toi dans la tombe m'éloigne des jours où tu étais vivant ; et, chaque jour, il me semble que je perds quelque chose de toi ; chaque

(1). *Me.*, 360.

jour, il me semble qu'on étend un voile de plus sur ton visage et que ta voix s'affaiblit sans cesse, comme si, avec le temps, on augmentait la distance désolée qui sépare ton sépulcre de la maison » (1).

*
* *

Ces pages, où le père donne libre cours à sa douleur, laissent deviner en de Amicis une âme ardente et un cœur extrêmement délicat et sensible. On conçoit dès lors qu'il se soit consacré aux idées qui demandent de la générosité et du dévouement. On ne s'étonnera donc pas si vers 1890, il se produisit en de Amicis, un changement qui sembla une révolution. Dans un discours aux ouvriers de Turin, il se déclara socialiste. Le scandale fut considérable dans les cercles modérés ; mais les plus avisés, ceux qui avaient suivi l'écrivain depuis ses premiers pas, qui avaient su apprécier la portée de certaines tendances et jugé de l'émotion qui fait le fond même de son génie d'écrivain, ont dit que la transformation était logique, et que celui qui connaissait les souffrances du peuple devait s'en montrer solidaire et lui donner l'appui de son talent, au moment où celui-ci traversait une période très critique (2).

D'autres ajoutèrent, et peut-être avaient-ils raison, qu'en de Amicis rien n'était changé, et que, socialiste ou non, il était resté le même (3).

(1). *Me.*, 363.

(2) Voir *Gazetta Popolare*, 22-3-1908.

(3) Voir *Pungolo*, 13/14-3-1908.

En effet, il continua à travailler comme auparavant, et si l'on excepte quelques morceaux d'un caractère vraiment social, qui furent comme le cachet littéraire de son évolution politique, on ne remarque point dans la production littéraire qui suivit, la trace de ses opinions nouvelles (1). Il convient d'observer d'ailleurs que de Amicis ne s'est jamais laissé saisir dans l'engrenage de la politique militante. Il fut, mais pendant peu de temps, conseiller municipal de Turin ; il fut même élu député du Premier Collège de cette ville, le 18 juillet 1898 (2).

Quelques jours après son élection au Parlement, de Amicis adressa la lettre suivante aux électeurs socialistes de Turin :

« J'ai accepté vos suffrages, mais en déclarant plusieurs fois d'une façon formelle, verbalement et par écrit, à ceux qui, en votre nom, m'offraient la candidature à la députation, que si j'étais élu, je n'accepterais pas le mandat. Je crois, en conséquence, que ma déclaration ne semblera inattendue à aucun d'entre vous. Personne ne pourra me reprocher de vous avoir trompés par mon silence ; je n'aurais pu rester muet sans me mentir à moi-même ou sans m'opposer à la réalisation de vos vœux.

« Il est de mon devoir de vous exposer maintenant les raisons de mon refus. Les voici : Trente années de travail recueilli et lent d'écrivain ont fait naître en moi des habitudes intellectuelles complètement opposées à

(1) Voir *Giornale della Domenica*, 22-3-1908.

(2) Voir *Corriere d. Sera*, 14-3-1908.

celles qu'on exige d'un parlementaire. Si j'acceptais le mandat que vous m'avez confié, sans posséder toutes les qualités requises pour une fonction toute d'action, de lutte continuelle, et qui réclame une solution pratique et prompte de questions urgentes, variées et de jour en jour plus pressantes, je tromperais misérablement vos meilleures espérances et perdrais de cette estime qui vous a décidés à m'élire. En donnant à la cause socialiste un député inutile, — et je devrais dire nuisible, car celui qui accepte un office où il pourrait être remplacé par un autre capable de fournir un travail plus profitable, est vraiment nuisible, — je réduirais à l'impuissance un écrivain médiocre, mais qui n'est cependant pas inutile pour l'avenir de cette même cause. Enfin, une ancienne, invincible et presque instinctive aversion de mon esprit et de mon cœur me fait comprendre bien clairement que la vie parlementaire n'est pas ma voie ; or, tous ceux qui le peuvent, doivent suivre la leur, non point pour leur propre avantage, mais pour le bien des autres.

« Non, croyez-le, ce n'est pas l'indifférence ni l'égoïsme qui fuit les luttes et les tempêtes, qui me poussent à maintenir avec ténacité ma décision ; c'est une appréciation claire et sûre de moi-même, fondée sur une longue expérience ; c'est le respect très haut que j'ai de la charge de député d'un parti jeune ; c'est le désir profond qui m'enflamme de consacrer à la cause commune, avec le plus grand avantage possible, les seules facultés qui me permettent de faire quelque chose avec conscience et avec enthousiasme. Et, croyez

bien qu'en vous exprimant ce refus, j'éprouve un grand regret (1). »

En 1906, M. Tuzzi demandait à E. de Amicis la permission de donner son nom à un cercle socialiste de Rome.

Voici la réponse de l'écrivain :

« Je vous suis bien reconnaissant, à vous ainsi qu'à vos amis, de la pensée aimable que vous avez eue de donner mon nom à un cercle socialiste, mais, je dois, avec beaucoup de regret, vous prier de ne pas insister.

« D'abord, je ne mérite pas l'honneur que vous me voulez faire ; seul peut le mériter un militant qui a rendu et rend encore au parti de remarquables services. Quant à moi, malheureusement, un peu à cause de mon âge avancé, un peu pour raison de santé et aussi parce que je n'ai pas poursuivi les études que j'avais commencées, je ne suis plus le camarade auquel on puisse faire l'honneur de donner son nom à un cercle (2). »

En quoi consistait au fond le socialisme de de Amicis ? Ses idées politiques ne faisaient que refléter sa nature foncièrement généreuse ; il ne voyait dans son affiliation à ce parti que la satisfaction d'un besoin ardent de faire du bien aux classes déshéritées de la fortune. Si l'on analyse ses discours, on voit qu'il ne fait que prêcher le calme ; il évite à dessein les discussions d'un caractère trop particulier ; mieux encore, il avoue que ce n'est point là son affaire. Il n'est même pas sûr de

(1) *Stampa*, 12-3-1908.

(2) *Stampa*, 14-3-1908.

la réalisation de l'idéal socialiste. La société future annoncée, prônée par le parti « est une question de foi qu'il est inutile de discuter ; cette foi est inhérente à la nature humaine ; sans elle rien au monde d'audacieux ni de grand ne pourrait être accompli ni tenté » (1).

La famille (2), la Patrie (3) sont des choses sacrées qui doivent être placées avant tout, et s'il y a des divergences de vues sur ces questions, cela ne nous importe pas. La religion (4) est une affaire de conscience dans laquelle la communauté n'a pas le droit de s'immiscer.

Les moyens d'action ne doivent jamais être violents et de Amicis demande d'excuser ceux qui, dans son parti, sont violents par nature (5).

On en conviendra, de Amicis n'est pas un outrancier, son socialisme n'est ni profond, ni dangereux, et, le placerait-on dans un parti moins avancé qu'il s'y trouverait peut-être plus à son aise. Il ne fut jamais d'ailleurs un militant, mais sa notoriété et l'influence qu'attachaient à son nom son autorité d'écrivain, ainsi que la retraite presque absolue dans laquelle il vivait (6), ont écarté de lui les attaques des socialistes mêmes et des adversaires de son parti, et pourtant leur tâche eût été facile.

Il n'est pas inutile d'examiner ce que furent, à côté

(1) S. G., 115.

(2) S. G., 138.

(3) S. G., 127.

(4) S. G., 142.

(5) S. G., 131.

(6) « *Corriere d. Sera*, » 10-3-08.

de ses idées politiques, ses idées religieuses ; c'est un point du reste qu'il convient de préciser pour bien comprendre de quelles influences procède son art. De Amicis a été un croyant, il n'y a aucun doute possible à cet égard. Sa foi perce trop dans tous ses ouvrages pour que la question en soit discutable (1).

Il fut conservateur avec acharnement, socialiste avec enthousiasme, mais croyant toujours. Cependant, sa religion n'a dépassé, à aucun moment de sa vie, les limites moyennes dans lesquelles la renferme d'ordinaire un tempérament d'artiste. Cette foi exige des raisons pour être affirmée ; mais à ces raisons se mêle cependant encore une bonne part de sentiment. S'il s'élève un doute dans son esprit, comme après la description de la cathédrale de Burgos, qu'il présente comme le plus riche monument de la chrétienté, cette tentative de révolte est vite réprimée. Le « non » timide qui résonne au fond du cœur, écrit-il, expire, comme gémissement, sous le « oui » éclatant qui retentit sur votre tête (2). » On retrouverait bien des attitudes analogues dans son œuvre (3).

* *

« Avec la question sociale, l'enseignement public retint une large part de sa sollicitude.

De Amicis fut un des plus grands apôtres de l'instruction. Lui-même nous dit : « J'étais né pour faire un instituteur, à tel point que quand je vois une

(1) *Me*, 12; *PA*, 174, 180; *C. T.*, 190; *M.*, 405; *H.*, 210; *O.*, 64, 100.

(2) *E*, 86.

(3) *E.*, 126, 147, 336.

chambre avec quatre bancs et une table, je me sens tout ému. »

« Que dis-je un instituteur ! je sens que j'aurais été heureux d'avoir affaire à de pauvres gens, je sens que si j'avais été juge de paix dans un village, on m'aurait élevé une statue (1). »

Quel fut le rôle de de Amicis dans l'instruction en Italie ? C. Corradini nous le dit d'une façon précise et claire :

« De Amicis n'imagina aucune théorie pédagogique ; il n'exposa, ni n'imposa en Italie aucune méthode étrangère. Il ne se présenta pas davantage comme l'inventeur de nouvelles méthodes éducatrices, il ne philospha pas sur les moyens, sur les procédés, sur le but de l'éducation et ne discuta aucun des graves problèmes de la psychologie pédagogique. Il ne fut pas un pédagogue. Mais il fut le psychologue et le grand artiste de l'éducation des âmes enfantines, le prince des éducateurs, le maître des maîtres.

« Il saisit tout le vaste organisme de l'école ; au-dessus des têtes frisées de ce peuple de pygmées, il vit les têtes brunes, chauves, chenues de leurs éducateurs ; il vit instituteurs et institutrices à l'œuvre sainte et presque toujours ignorée de la culture de ces petites plantes revêches. Il en étudia la patience longanime, les enthousiasmes, les déboires, les espérances, les martyres noblement supportés. Au dehors de la ville, dans les obscurs villages, il les a vus aux prises avec

(1) *P. S.*, 19.

les redoutables autorités communales, avec les inspecteurs qui suivaient cent méthodes différentes, avec les populations ignorantes et soupçonneuses ; il vit l'institutrice faible dans les écoles du soir, objet des regards avides de ses élèves plus qu'adultes ; il remarqua la contradiction flagrante entre les louanges emphatiques que l'on fait de la noblesse de l'école et la lâche nonchalance dans laquelle on la laisse croupir le plus souvent. Il vit l'hypocrisie de l'instruction obligatoire et mille autres détails qui provoquaient parfois le rire ou les larmes, l'indignation ou l'enthousiasme (1) ».

On comprend que se soit réveillée, indomptable en lui, la vocation primitive, et c'est sous cette forte impression que l'artiste éducateur a écrit des pages d'une généreuse inspiration.

* *

La vie de Amicis avait été toute d'activité et de travail. Le labeur incessant auquel il s'était livré, et les douloureuses épreuves qu'il avait traversées eurent raison de sa robuste constitution.

L'écrivain mourut à Bordighera (Ligurie) le 11 mars 1908. Sa mort fut très rapide, ainsi que le docteur Boggio son ami le rapporta à M. Bernasconi, rédacteur du *Corriere della Sera*, et à A. Graf de la *Stampa*. Voici en quels termes il s'exprime :

« Mardi soir, le 10, nous sommes restés ensemble jusqu'à 10 heures 30. De Amicis était de bonne humeur, plein de verve et d'esprit. Il semblait qu'il

(1) *Stampa*, 23-3-1908.

n'eût jamais été si bien portant. Nous nous sommes quittés affectueusement. Il se coucha à 11 heures et moi aussi. Je dormais profondément lorsque vers une heure et demie, quelqu'un me réveilla en me disant : « De Amicis est très mal, il va mourir. » Je sautai à bas de mon lit et je me rendis à l'hôtel de la Reine.

« Quelques personnes se trouvaient dans la chambre du malade qui, en me voyant, me dit : « Boggio, mon ami, je meurs, Faites-moi quelque chose bien vite ! » Je lui dissimulai mes craintes en disant : « Du courage, ce n'est qu'un malaise passager. » « Non, non, je me sens mourir, adieu mon Ugo adoré ! . . . Sauve-moi si tu peux !

« L'oxygène va arriver, objectai-je, et tu seras vite remis. »

« Inutile, c'est trop tard (1). »

Telles furent les dernières paroles de de Amicis.

*
*
*

La notoriété de l'écrivain était si grande que le bruit de sa mort soudaine se répandit aussitôt à travers toute l'Italie et passa aussi les frontières. Ce fut comme un deuil national.

Aux obsèques qui furent célébrées le 14 mars 1908, assistaient plus de 50.000 personnes qui avaient tenu à rendre hommage au grand écrivain. Les représentants des associations ouvrières, de l'armée, des écoles

(1) *Corriere d. Sera*, 12-3-1908.

élémentaires, des Universités, se sont trouvés réunis près de sa tombe.

De nombreux discours furent alors prononcés. On entendit le représentant du parti socialiste et le ministre de la guerre et cette unanimité dans une commune louange prouva avec évidence que si de Amicis n'a pas été le plus grand des écrivains italiens, il fut certainement le plus aimé.

Les restes de de Amicis ont été transportés à Turin, qui était pour ainsi dire sa ville d'adoption.

* * *

Il convient de rappeler en quels termes les écrivains contemporains de de Amicis parlèrent de lui au lendemain de sa mort.

Antonio Fogazzaro s'exprime de la façon suivante :

« Il est difficile, en ce moment où la douleur trouble nos esprits, de porter un jugement éclairé sur l'œuvre du pauvre Edmond ; je n'ose du moins présenter le mien comme tel, car je pleure amèrement l'ami.

« Lorsque je lis les opinions différentes émises sur l'un et l'autre de ses livres, il me semble que toutes doivent être réformées, car aucun de ses livres ne présente assez d'unité pour qu'il ne soit pas possible d'en extraire les parties essentielles. Quelques passages de chacun d'entre eux subsisteront longtemps pour l'honneur de notre langue et du souvenir aimable qu'a laissé sur la terre le nom tant aimé de de Amicis (1). »

(1) *Stampa*, 14-3-08.

Le colonel Carpi, commandant du Collège militaire de Rome, écrivait de son côté :

« L'active et efficace influence que E. de Amicis a exercée sur la jeunesse et sur nos fils a consolidé les liens d'amour qui, au nom du patriotisme et de la fraternité nationale, se résument dans l'école et dans l'armée. Son évolution vers un idéal plus vaste ne lui a pas permis d'oublier le sentiment et les impulsions de sa jeunesse pour les idées qui l'avaient tant passionné ; d'autre part, il a développé sa passion d'éducateur noble et généreux.

« Il lui reste l'honneur d'avoir connu entièrement *quel che potea la lingua nostra*, avec l'honneur plus grand encore d'avoir usé judicieusement de sa maîtrise. »

« ... Il lui restera aussi la gloire d'avoir continué, malgré les censures faciles et malgré les sarcasmes encore plus aisés, à s'adresser avec effusion aux cœurs de ses contemporains, langage ridicule s'il ne soulève aucune émotion, mais le plus puissant, tant en prose qu'en poésie, lorsqu'il entraîne avec lui ce qu'il veut entraîner, comme le voulut toujours de Amicis, avant et après qu'on l'eut critiqué sur ses langueurs.

« Si ces multiples louanges ne constituent pas une gloire, de quoi la fera-t-on (1) ? »

Filippo Turati, Directeur de la « *Critica Sociale* », député socialiste en renom, a écrit :

« Je pense que de Amicis incarne en lui, plus qu'aucun autre, plus que Carducci même — qui fut un

(1) *Stampa*, 12-3-08.

ancien et un précurseur mais non un contemporain — les qualités intellectuelles les plus hautes de notre race. Ce qui en lui a paru sentimentalisme, a pu quelquefois aussi, chez l'écrivain, devenir une manière ; il sortait des profonds replis de son âme, de son tempérament personnel, qui fut éminemment italien, fait de bonté, débordant d'amour, tempérament de poète uni à un esprit critique sans pédantisme, comme sans apreté. Ce que je dis de l'écrivain, je le pense encore plus de l'homme, de l'ami. Il a été timide comme un enfant, tourmenté par des douleurs secrètes qu'il cachait avec une pudeur jalouse et que les intimes seulement ont connues. Tous l'auraient cru heureux dans le monde ; il en est peu cependant qui ont pleuré comme lui et les larmes qui le transfiguraient devenaient pour lui des mots qu'il répandait avec prodigalité dans ses livres (1). »

Ces qualités en ont fait l'écrivain de tous, des hommes mûrs aussi bien que des enfants et des femmes, des savants, des ignorants, des sentimentaux aussi bien que des impassibles et des militants. Avec la même sincérité, il a exalté le soldat fidèle à son drapeau et le camarade qu'attirait un idéal nouveau.

*
* *

Le talent et la notoriété de de Amicis devaient, semble-t-il, le mettre en relations avec une foule d'écrivains contemporains : il n'en fut rien. Sans doute,

(1) *Giornale d'Italia*, 11-3-08.

beaucoup de jeunes auteurs, aujourd'hui oubliés pour la plupart, sollicitèrent des conseils de celui qu'ils regardaient comme le maître incontesté de la vogue littéraire et de Amicis leur accorda toujours généreusement ses encouragements et parfois même son appui en écrivant la préface de leurs livres, mais le maître se liait peu(1). Le sentiment ne lui faisait pourtant pas défaut et il gardait le meilleur souvenir des amis de sa jeunesse : « Mes premiers et mes plus chers amis, je les ai rencontrés à dix-sept ans, écrit-il, dans un superbe palais que j'ai toujours devant les yeux, comme si j'en étais sorti d'hier (2). »

Il parlait de ses condisciples de l'École militaire de Modène.

Dans la lettre (3) écrite par de Amicis à M. Pronotari, directeur de l'*Antologia*, on lit : « Je vous écris pour vous annoncer deux ouvrages que vous recevrez dans quelques jours. Le premier est de M. G. Giacosa, jeune homme très connu à Turin ; c'est une composition dramatique en vers qui m'a semblé bonne(4). »

On sait que des relations littéraires l'attachèrent plus tard à Gabriele d'Annunzio dont il appréciait très justement le grand talent. De Amicis ne cachait d'ailleurs pas son admiration à celui qui en était l'objet.

Un jour qu'il se trouvait avec lui, il interpella d'Annunzio :

(1) *Marzocco*, 22-3-08.

(2) *N.*, 11.

(3) *Bibl. Naz.*, Firenze, 10-12-1871.

(4) C'était la *Partita a Scaechi*, publiée en 1872.

« Ecoutez, d'Annunzio, depuis bien des années, je désire vous dire que la description de la fontaine morte, où renaît et chante la vie de l'eau, dans le roman *Les Vierges*, me semble la plus merveilleuse de vos descriptions ; c'est une des pages en prose les plus parfaites de toute la littérature. Je voudrais savoir de vous dans quelles circonstances vous l'avez écrite et si elle vous a coûté beaucoup de travail ou moins que je ne le pense (1). »

Carducci avait appelé E. de Amicis « Edmond des langueurs. » Ce mot fit beaucoup de bruit en Italie et certains ne manquèrent pas de le reprocher, non sans raison, à Carducci et de lui faire observer que les « langueurs » n'avaient pas empêché de Amicis de se battre pendant la guerre de 1866, tandis que d'autres n'avaient pas su en faire autant.

Quoi qu'il en soit, nous avons le droit de supposer que Carducci n'a voulu que plaisanter sur la facilité avec laquelle de Amicis avait l'habitude de s'émouvoir.

L'anecdote suivante, confirmée par Carducci lui-même et publiée par Gnoli, dans la *Nuova Antologia*, prouvera l'exactitude de notre assertion :

« Près de Modane voyageaient en chemin de fer plusieurs officiers italiens. Ils parlaient des œuvres de de Amicis, et, à tort ou à raison, ils en disaient du mal. Un monsieur, qui lisait dans un coin du compartiment, se mêla bientôt à la conversation et se mit à

 (1) *Corriere della Sera*, 14-3-1908.

défendre de Amicis. » « C'est inutile, disait un officier, je suis de l'avis de Carducci. » « Mais, riposta l'inconnu, Carducci a mal parlé de lui dans une satire qu'il ne faut pas prendre à la lettre; et puis Carducci n'est pas infallible. »

« Les officiers regardèrent le voyageur d'une manière hostile, car ils jugeaient qu'il parlait avec peu de respect du poète. La discussion prenait un ton aigre, mais on arriva à la prochaine gare. Les officiers présentèrent leur carte à l'inconnu, qui leur tendit la sienne; ils ne furent pas peu surpris d'y lire le nom de Giosué Carducci (1). »

Il a connu Carducci une vingtaine d'années avant de mourir; il était allé au-devant du poète et s'était fait présenter. La première rencontre eut lieu dans un café de Bologne, où de Amicis s'était rendu tout exprès (2). L'auteur a fait le récit de cette rencontre avec Carducci dans un article publié dans la *Nacion*, de Buenos-Aires, et dans lequel il fait le portrait de Carducci et la critique de ses œuvres.

De Amicis, qui voulait l'unification de la langue italienne, rechercha la compagnie de ses compatriotes dont l'érudition était unanimement reconnue. Toutefois, il fut plus particulièrement en relations avec le philologue Fanfani. Une correspondance assez longue et suivie s'établit entre les deux hommes (3).

(1) *Corriere della Sera*, 13-3-1908.

(2) *Stampa*, 13-14-1908.

(3) P. Fanfani (1815-79). Né à Pistoia (Toscane). Fondateur du journal *Ricordi Filologici* (1847). Auteur du *Vocabolario Italiano* (1848) et de *Studi sulle Opere di Dante* (1873.)

Les voyages de l'écrivain avaient nécessité l'étude des langues étrangères; il connaissait parfaitement le français, l'espagnol et plus tard il se livra à l'étude de l'allemand.

Pendant son séjour en France, il alla rendre visite à Victor Hugo, que toute l'Europe considérait comme le plus grand poète contemporain. Il se présenta et fut reçu sans avoir pris rendez-vous (1).

Plus tard, en 1895, il se rendit avec ses fils à Amiens, où il tint à exprimer son admiration à Jules Verne (2).

Enfin il fut, la même année, présenté à V. Sardou, qui avait accueilli sa visite en lui fixant rendez-vous « in forma gentile (3). »

Il s'était lié d'amitié aussi avec d'autres écrivains contemporains : Enrico Panzacchi (O. 115) (4) et Giuseppe Giacosa (S. P. 2) (5). C'est avec ce dernier qu'il visita l'Exposition universelle de Paris.

(1) S. P. 168.

(2) Il fut présenté par M. Caponi.

(3) *Me*, 260.

(4) E. Panzacchi naquit à Ozzano (Bologne) en 1840. Il fut nommé professeur d'Histoire de l'Art à l'Université de Bologne en 1874. Fondateur et directeur du journal *Lettere e Arti*, il dirigea successivement ensuite le *Capitan Fracassa* (1889) et *L'Italie* (1890). Il était connu comme un des plus grands orateurs de son temps. Auteur de plusieurs ouvrages en prose et en vers, il excella surtout comme critique. Il mourut en 1904.

(5) G. Giacosa né en 1847. Il a fondé *La Lettura*, qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Quoique critique et conférencier en renom, il se passionna surtout pour le théâtre, qui fut son art préféré. Il écrivit pour Puccini le libretto de *La Vie de Bohême*, 1896, de la *Tosca*, 1899, de *Madame Butterfly*, 1903. Ses meilleures œuvres de théâtre sont : *La partitina a Scacchi*, *Il marito amante della moglie*, *Il fratello d'armi*, *Il conte rosso*, *Come le foglie*. Il mourut en 1906.

*
* *

A la Bibliothèque nationale de Florence sont conservées plusieurs lettres de de Amicis écrites au directeur de la *Nuova Antologia* et à l'éditeur Le Monnier. Ces lettres nous font connaître les rapports de l'écrivain avec ceux qui, les premiers, ont fait connaître ses œuvres (1).

On en trouve aussi quelques-unes qui présentent le plus grand intérêt pour ceux qui voudraient faire une étude linguistique sur de Amicis. Elles sont adressées de Paris et de Turin au philologue florentin Fanfani (2).

(1) Cass., 19-8, 121, 148, 203, 111. Archivio dei carteggi contemporanei della Bibl. Naz. di Florence.

(2) Id., 422, Archivio dei carteggi contemporanei della Bibl. Naz. di Firenze).

LES DIVERS GENRES

OEUVRES D'INSPIRATION SOCIALE. — OEUVRES DIDACTIQUES.

OUVRAGES DE PHILOLOGIE. — OUVRAGES INÉDITS.

(A partir de 1868.)

Pagine sparse (1872).

Novelle (1872).

Ritratti letterari (1881).

Gli Amici (1883).

Alle Porte d'Italia (1884).

Gli Azzurri e i Rossi (1897).

Le Tre Capitali (1908).

Speranze e glorie (1890).

Memorie (1900).

Nel Giardino della Follia (1901).

Capo d'Anno (pagine parlate) (1902).

Nel Regno del Cervino (1904).

Pagine allegre (1905).

Nel Regno dell' Amore (1907).

Un Salotto del secolo scorso (1907).

Aggiunte e Commenti al Galateo di Mons. della Casa (1908).

Ultime Pagine { *Nuovi Ritratti letterari ed artistici* (1908).
Nuovi Racconti e Bozzetti (1909).
Cinematografo cerebrale (1909).

Les œuvres de de Amicis ne procèdent pas d'une même direction d'idées ni d'une unité constante d'inspiration. En effet, dans un même recueil de compositions littéraires il nous arrive fréquemment d'éprouver les sensations les plus diverses et les plus inattendues, ce qui nous conduit à supposer chez l'écrivain une transformation continuelle de méthode ou la recherche des effets les plus variés. De Amicis ne sembla jamais se préoccuper beaucoup du besoin d'ordonner, suivant un plan, la variété de ses inspirations, et de distribuer méthodiquement son travail et ses écrits. Ses sujets lui vinrent toujours à toute heure et sous toutes les formes, suivant que son âme éprouvait le plaisir de créer une œuvre nouvelle.

S'il existe une apparente unité de genre et de méthode dans l'œuvre de de Amicis elle réside tout entière dans ce qu'il y avait de personnel dans l'auteur et qu'il a transmis dans toutes ses pages. Cela ressemble presque à une confidence ou un plaisir qu'il savoure égoïstement en lui-même en faisant manifestement abstraction de ce que le public pourra ensuite accepter ou rejeter.

Son activité fut donc consacrée à un ensemble de genres si différents et parfois si opposés qu'elle nous oblige à recourir à un procédé spécial de classification, pour dresser la nomenclature de ses diverses œuvres.

De Amicis débuta dans la carrière littéraire peu de temps après son entrée dans l'armée. Cette ambiance qui l'avait attiré si fortement lui gonflait le cœur d'enthousiasme et excitait chez lui un insurmontable désir

de consacrer à une activité artistique une si grande explosion de sentiments.

Les premières tentatives eurent logiquement pour objet les événements de sa situation présente qu'il avait tant souhaitée et qu'il aimait avec l'ardeur de la jeunesse.

C'était sans la moindre prétention qu'il remettait ses compositions à une revue modeste *l'Italia militare*, qui ne lui donnait aucune compensation matérielle, et qui cependant fut la première à l'acheminer vers le succès.

On ne tarda pas, en effet, à remarquer dans les cercles littéraires, et avec beaucoup de sympathie, le talent exceptionnel de cet officier très jeune qui traitait les nouvelles avec l'élégance et la verve d'un auteur expérimenté déjà et doué de ce sens de l'art qui empêche de s'écarter de la mesure et de dépasser les limites de la narration.

Lorsqu'il eut gagné facilement sa petite place parmi les jeunes que l'on regardait volontiers comme les lettrés et les artistes du lendemain, de Amicis se vit ouvrir les portes, pourtant peu accessibles, de la *Nuova Antologia*, revue connue à cette époque (1867) pour sa sévérité. Collaborer à la *Nuova Antologia* était en effet un avantage qui ne manquait pas de contribuer à la notoriété de ceux qui étaient admis à cet honneur. En cette occasion, la fortune servit admirablement de Amicis, qui sut tirer de ce précoce succès la leçon qu'il comportait : il se remit à l'œuvre avec une énergie nouvelle et plus tenace que jamais.

En peu de temps la production de de Amicis se

composa d'une quantité notable de nouvelles dont il put recueillir les meilleurs éléments pour en former un volume capable de présenter les qualités d'unité requises à toute œuvre d'art.

La confiance dans le succès encouragea l'initiative de l'éditeur et c'est ainsi que parut le premier livre, *La Vita Militare* (1868).

Le succès fut inespéré; et dans un pays où l'on lit relativement peu et où l'on achète encore moins, non seulement le volume fut rapidement épuisé, mais les éditeurs se disputèrent le droit de réimpression.

De Amicis n'abandonna pas dans la douceur du succès ce livre qui compte parmi les plus importantes de ses œuvres; il y travailla même onze ans après, avec une ténacité et une patience incroyables.

Il faut reconnaître que lorsqu'il parut la première fois, s'il recueillit beaucoup de louanges, la critique sévère et quelquefois méchante ne manqua pas de l'attaquer.

A la vérité, comme nous le verrons d'ailleurs dans la suite, cet art narratif que l'on admire chez de Amicis ne s'est pas révélé tout d'un coup, avec les marques du génie précoce. Il y manquait beaucoup encore, mais ces imperfections mêmes étaient presque nécessaires, parce qu'elles mettaient davantage en lumière la vérité et la simplicité des observations que l'auteur notait si finement. De Amicis cueillait pour ainsi dire ses impressions dans un milieu de jeunes gens à peine initiés aux amertumes de la vie; il traitait des sujets modestes, il s'ingéniait à ne prendre et à n'exposer que

ce qu'il lui était possible de dire à ces soldats venus de cent côtés différents pour firmer leur inexpérience et développer les ressources de leurs facultés primitives.

En voyant chez ce jeune écrivain un tel effort pour perfectionner encore sa facilité naturelle, le public, qui en dernière analyse est toujours le critique le plus autorisé, s'en montrait satisfait et présageait la destinée de l'auteur.

Quiconque étudie dans ses différentes formes cette *Vita Militare* non seulement en homme et en artiste mais encore avec l'impartialité du critique, ne manque pas de remarquer l'exiguité des moyens grâce auxquels cependant de Amicis réussit à donner une vie touchante à ses humbles héros. Cette pauvreté littéraire et cette pauvreté technique se retrouvent également, comme nous le verrons, dans quelques œuvres postérieures et c'est là ce qui donna naissance à la légende de l'ingénuité proverbiale de l'auteur.

Cette pauvreté, toutefois, tient au peu de pratique acquise alors par l'écrivain. Elle laissait entrevoir déjà dans un amalgame informe le fil d'or d'une matière dont de Amicis allait tirer des modèles de beauté et de pureté. Il avait d'ailleurs parfaitement conscience de ses défauts ; aussi s'efforça-t-il avec une constance et une confiance tout à sa louange de s'en corriger. C'est ainsi que la dernière édition (Trèves, 1880) de la *Vita Militare* est bien différente de celle qu'avaient publiée les éditeurs précédents. Cette édition définitive en effet est précédée d'une pré-

face où l'éditeur, en remarquant l'énorme diffusion et les traductions de ce livre heureux, ajoute encore : « Chaque ligne porte pour ainsi dire la trace de la correction de l'auteur et les modifications ne se sont pas limitées à la langue ; souvent il a changé les pensées, les conclusions, les intrigues des récits » (1).

Ces lignes prouvent l'honnêteté et la conscience profonde que de Amicis apportait en toutes choses, ne reculant pas devant la fatigue du *labor limae*. Il était en réalité l'un des rares écrivains les plus convaincus de l'utilité et de la nécessité de ce travail ingrat. Nous croyons que si grande que soit la différence de valeur et de pensée entre les deux livres, celui de de Amicis ne le cède pas pour la beauté et l'inspiration au *Promessi Sposi* de Manzoni. Si l'on n'institue pas une comparaison des mérites essentiels des deux ouvrages, les procédés de style des deux auteurs se valent. L'un enseigna que toute œuvre d'art demande toujours un soin constant, quelque parfaite qu'elle puisse paraître, l'autre, quoique dans des proportions plus modestes, ne démontra pas autre chose.

Les changements que de Amicis a introduits dans les nouvelles de la *Vita Militare* ne se bornent pas à des modifications incessantes de phrases et de mots, il alla même jusqu'à supprimer et à substituer quelques esquisses. Ainsi l'édition définitive parut enrichie de deux contes nouveaux, *Un'ordinanza originale* (2) et *A*

(1) *V. M.* prefazione V.

(2) *V. M.*, 9-19.

vent'anni (1). On eut donc un volume de vingt nouvelles formant un tout complet et que l'on peut lire d'une traite sans éprouver la moindre fatigue.

Dans ce livre, mieux que dans tout autre peut-être, on sent la spontanéité d'un cœur débordant d'émotions. Il n'y a aucun indice d'effort ou de contrainte imposée à la fantaisie naturelle ; la simplicité avec laquelle tout est conté inspire un sentiment reposant d'humanité et suscite de réelles convictions.

Les sentiments d'affection qui unissent officiers et soldats, les difficultés que rencontrent les nouveaux arrivés à la caserne, les parents des soldats, les militaires et le peuple, les devoirs du soldat, toutes les joies et les peines de la vie militaire : tels sont les principaux thèmes de ce livre.

A vent'anni, charmant tableau d'une agréable camaraderie, nous transporte peut-être mieux que les autres contes dans ce monde de jeunesse et d'hommes trempés ; il nous les fait voir sous leur aspect le plus vrai, et nous fait sympathiser avec eux. Ainsi nous trouvons délicieux un conte qui au fond n'est autre chose que la trame ténue des vicissitudes de quelques officiers novices qui vivent en commun.

L'esercito italiano durante il colera del 1867 (2) est un tribut d'admiration et de gratitude rendu aux soldats par le récit de leurs actes de courage accomplis à l'époque de ce malheur national, actes qui sans doute ne diffèrent pas beaucoup des grandes impul-

(1) *V. M.*, 357-75.

(2) *V. M.*, 282-348.

sions que tout le monde éprouve en de pareilles circonstances ; mais cependant comme elle nous semble singulière et grande dans la narration de de Amicis, cette évocation du dévouement et de la charité !

Nous avons spécialement insisté sur ce premier ouvrage de de Amicis parce qu'il nous a semblé, vu la faveur dont il est encore aujourd'hui l'objet de la part du public et de la grande influence qu'il a exercée sur les jeunes en les poussant à aimer la vie du soldat et à s'intéresser aux destinées de leur pays, que nous ne pouvions nous contenter de lui accorder la simple considération que mérite un recueil conventionnel de contes, mais que nous devons au contraire en parler comme d'une œuvre d'importance exceptionnelle.

Ayant épuisé pour le moment les ressources de ce milieu dans lequel il vivait, de Amicis applique son esprit à des travaux qui ne nécessitent pas moins d'activité. La plume encore inexpérimentée du très jeune écrivain s'exerçait constamment en ce genre des nouvelles qui marquèrent ses premiers essais et les plus aimés. Mais déjà tandis qu'il préparait la *Vita Militare*, de Amicis prêtait sa collaboration à divers journaux et revues ; à la liste de ces périodiques allait s'ajouter la *Rivista Minima*.

C'était en 1870 ; de Amicis se lia d'amitié avec un écrivain italien déjà célèbre, Salvatore Farina (1), romancier bien connu aussi de ce côté des Alpes par ses

(1) Né à Sorso en 1846. Œuvres principales : *Due Amori* (1869), *Frutti Proibiti* (1872) ; *Amore Bendato* (1873) ; *Più forte dell'amore* (1890) ; *Il Numero 13* (1896).

romans sentimentaux et ses délicates impress'ons de voyage. Farina, dont le tempérament avait beaucoup de ressemblance avec celui de de Amicis, a écrit lui-même une relation intéressante de cette amitié vive, sincère et tenace, à ce point que, pour employer son expression, elle faisait ressembler les deux écrivains « à deux amoureux (1). »

Salvatore Farina était directeur-propriétaire de la *Rivista Minima* ; de Amicis trouva, dans cette circonstance, le meilleur moyen de donner libre cours à cette production débordante qui était devenue pour lui comme une nécessité naturelle et qui se traduisait par des articles, des impressions personnelles, des nouvelles.

Le recueil de ces fragments littéraires constitua le deuxième livre de de Amicis « *Pagine sparse* » qui parut pour la première fois en 1872. Les éditions de ce volume connurent de curieuses vicissitudes. Plusieurs éditeurs propriétaires firent faillite l'un après l'autre, et au cours de ces événements, on constata même un fait nouveau et particulièrement singulier : un écrivain, S. Farina, était devenu l'éditeur de son confrère et ami.

S. Farina écrivit la préface de l'édition définitive (Trèves) de *Pagine sparse* ; elle contient un document qui montre combien l'auteur était modeste. Il s'agit d'une lettre de de Amicis reçue par Farina ; et l'écrivain proteste parce qu'il a vu sa photographie sur le frontispice de *Pagine sparse* : « Je voulais te prier, dit-il, de répondre qu'il me semblait avoir manifesté

(1) P. S., prefazione VIII.

clairement ma volonté, lorsque j'écrivis de Naples que je ne voulais pas qu'un seul exemplaire du livre sortît de l'imprimerie.

La photographie fut donc enlevée, mais malgré cela le livre eut un grand succès. Cependant, bien qu'il ait acquis une grande popularité, il n'a, de l'avis de tous, que peu de valeur.

C'est un ensemble de contes, de mémoires, de discours et d'impressions sur lesquels il n'est point aisé de former un jugement. Les critiques l'ont écarté ou l'ont à peine mentionné ; le lecteur, que ne guide aucune préoccupation de critique, lit ce volume et en éprouve une impression pénible à cause de la disproportion évidente qui s'y trouve entre la forme et le fonds, entre l'art et la pensée.

Si ce livre n'a pas, en lui-même, une grande valeur littéraire, il présente cependant quelque intérêt, à considérer les éléments qui le composent. En effet, on voit se dessiner dans *Pagine sparse*, les principaux genres vers lesquels, plus tard, de Amicis orientera son talent. Ainsi, par exemple, en feuilletant ce livre, nous retrouvons dans *Ritratto di un ordinanza* (1) l'écrivain de sujets militaires et nous prévoyons aussi l'auteur de *Cuore* ; dans *un Caro pedante* (2) nous découvrons l'humoriste et l'observateur fin qui deviendra un jour un maître ; dans *Lettura del vocabolario* (3) il y a déjà toute la préoccupation du styliste qui nous

(1) P. S., 349-356.

(2) P. S., 74-80.

(3) P. S., 93-101.

donnera plus tard *L'Idioma gentile* ; dans le conte *Manuel Mendez* (1) enfin nous sentons le désir et le rêve nostalgique des voyages et des terres lointaines.

C'est sous cet aspect particulier et de beaucoup le plus intéressant que l'on peut étudier ces *Pagine sparse* qui peuvent être considérées comme le point de départ des œuvres importantes de de Amicis.

S. Farina a toujours été un homme de goût et d'une grande honnêteté artistique dans les jugements qu'il portait sur ses amis ; toutefois, nous sommes tentés de croire que l'excellent romancier cède à un bon sentiment d'amitié lorsqu'il prétend que *Pagine sparse* n'ont rien à envier aux pages les plus exquises de la littérature italienne moderne (2).

Il est plutôt dans la vérité lorsque plus loin il écrit : « les modes viennent et s'en vont, mais l'écrivain vraiment ingénu, c'est-à-dire proprement humain, qui ne s'est pas mis en vitrine et n'a jamais acheté ses louanges à prix d'argent, non seulement vit, mais il vivra toujours..... (3).

Paroles peut-être superflues, tant l'honnêteté et l'indépendance de notre auteur sont hors de doute.

Il ne voyait dans l'art d'écrire qu'un moyen de satisfaire le besoin qu'il éprouvait de faire du bien à l'humanité ; il était persuadé qu'un bon livre a toujours sur les vicissitudes de la vie et parfois sur nos destinées une grande influence.

(1) *P. S.*, 229-56.

(2) *P. S.* Prefazione, XII.

(3) *P. S.* Prefazione, XIII.

Pagine sparse présente à ce propos un document curieux dans lequel de Amicis expose sa conception de cette sorte d'évangile artistique; il est intitulé *Scoraggiamenti* (1). L'auteur exprime en termes vraiment heureux et précise tous les états d'âme si particuliers aux très jeunes écrivains qui ont cependant un véritable tempérament d'artiste. Ce sont, à n'en pas douter, les meilleures pages du livre. Leur lecture éveille un vif sentiment de bienveillance et d'admiration pour la sincérité de l'écrivain.

En rentrant chez lui, agité par des impressions pénibles où dominaient le doute et la mélancolie, l'auteur fut arrêté dans la rue par une foule réunie autour d'un palais que dévorait un incendie.

Le spectacle insolite des flammes destructives, des gens hésitants ou qui s'élançaient éperdument pour porter secours, de toutes les choses qui se brisaient et disparaissaient sous la puissance irrésistible du feu, le clouait pour ainsi dire sur place au milieu d'une foule si grande, sous la fascination étrange de cette scène angoissante, comme frappé de stupeur, à la vue de l'épouvante que trahissaient les regards des assistants. Tout à coup, flottant comme une vague sur la foule, le bruit se répand qu'une victime de ce sinistre achevait peut-être de mourir, car il n'était plus possible maintenant de tenter de la sauver sans s'exposer à un danger de mort évidente; il en eut le cœur serré. La rumeur de la foule devenait peu à peu un murmure,

(1) *P. S.*, 11-29.

un cri, puis une invocation désespérée. L'auteur sent que la consternation s'empare des plus lâches, il en est frappé, lui aussi, mais il a moins que les autres la force de bouger. Un désir alors se fait jour dans son âme troublée ; il ressent une émotion qu'il n'a jamais éprouvée ; il pense à s'immoler au bien d'autrui et cette pensée lui suggère la conscience la plus haute de la force humaine ; mais tout cela l'immobilise, l'anéantit ; c'est la lutte entre l'instinct et la raison, entre l'impulsion et le courage...

Tout à coup un homme sort de la foule, il s'élance, disparaît à travers les flammes, c'est une apparition gigantesque, imposante, merveilleuse. Il reparait ; il est sauvé et il rend au monde une existence qui était sur le point de s'éteindre. Le vacarme glorieux des cris d'enthousiasme, des applaudissements, de la joie de la foule, lui semble alors le châtimement atroce que les hommes lui infligent pour être resté inerte et inutile devant la meilleure action qui pût jamais être accomplie. Et il s'éloigne comme un coupable, le cœur rempli d'amertume, ayant conscience de sa propre lâcheté et de sa propre inutilité.

Tout cela lui fournit une matière abondante pour écrire *Scoraggiamenti*, l'un de ses thèmes les plus significatifs et qui démontrent, comme nous le disions, quelle haute portée d'altruisme avait tout son art.

Dans la solitude de sa maison, il songe à l'épisode du sauvetage, revoit l'image de l'humble créature devenue héros, la compare à lui-même et se décourage.

« Je pensais à mes études, écrit-il, à mes petites satisfactions d'amour-propre et tout me semblait froid et mesquin en comparaison de la joie que j'avais laissée échapper ! (1) »

Ces deux œuvres *Vita Militare* et *Pagine sparse*, dont nous avons avec intention parlé longuement, avaient précisément fixé déjà l'attention du public ; bien que jugées modestes et froides, elles avaient néanmoins jeté les bases solides d'un édifice impérissable à l'honneur des hommes et de la morale.

Le livre *Ricordi del 1870-71* est contemporain de *Pagine sparse* ; il n'a pas une grande importance au point de vue artistique et littéraire. Considéré comme contribution à l'histoire, il représente une relation très intéressante des grands événements nationaux qui se déroulèrent pendant ces deux années ; on remarque notamment pour leur souffle éminemment patriotique les descriptions des batailles de S. Martino et de Solferino et une émouvante évocation de la cérémonie des ossuaires élevés aux victimes des deux campagnes (2).

De 1880 date le petit volume *Il Vino*, ce sont des pages brillantes mais oubliées qui renferment onze conférences faites pendant l'hiver de 1880 à Turin, par des professeurs éminents.

La *lettera anonima* est d'un genre analogue. De Amicis y montre ses talents de conférencier aimable et

(1) P. S., 26.

(2) R., 32-66. — Ses souvenirs furent plus tard imprimés dans le volume *Novelle*.

de spirituel causeur. En dissertant sur les misères que cause le problème social et sur l'aspect de différents types comiques et grôtesques, il n'a rien écrit de vraiment digne de ce que nous avons apprécié ailleurs. Les deux livres furent ensuite pour ainsi dire déguisés par les éditions de luxe de la maison Trèves et illustrées par les peintres Ettore Ximenes, Mario Pagani et Enrico Nardi. Cette décoration extérieure n'a point réussi à modifier l'opinion dominante qui était sévère sans cependant se montrer injuste cette fois. Ainsi en est-il de la critique de l'*Athenaeum* qui, louant sans réserves les illustrations, se demande si c'était bien la peine de les consacrer à un tel ouvrage, et ajoute non sans raison : « L'œuvre peut faire passer une heure agréable, mais comme étude psychologique, elle est sans logique et manque de proportion (1). »

En 1881, Trèves fit connaître une nouvelle manière du genre narratif de de Amicis avec le livre *Ritratti Letterari*.

L'auteur considérait sous divers aspects quelques-unes des plus grandes figures de la littérature française d'alors ; c'était notamment Daudet, Zola, Augier, Dumas, l'acteur Coquelin et Paul Deroulède. Il ne s'agit pas ici de véritables critiques, ni de commentaires purement littéraires. Ces écrits se ressentent de l'influence du journalisme, ayant paru vers 1880 dans la *Gazzetta letteraria* de Turin ; ils se présentent plutôt comme des pages de variétés personnelles aux-

(1) *Athenaeum* (London, April 17, 1897, p. 507).

quelles on peut joindre un article sur d'Annunzio que de Amicis publia dans la *Tribuna* (1).

La Maison Trèves n'en négligea pas la diffusion et le volume eut également une édition illustrée qui parut en 1890.

* * *

En 1883, de Amicis dépasse l'attente des critiques, qu'il étonne avec une œuvre vraiment robuste en deux volumes de 650 pages et qui ont pour titre *Gli Amici* (Trèves).

Dans les premières pages, l'auteur nous fait connaître qu'il a été amené par hasard à écrire cet ouvrage. Il se prit un jour à observer ses différents amis et il lui parut intéressant de fixer ses impressions dans le cadre d'un livre.

Cette circonstance toute fortuite ne manque évidemment pas de surprendre, mais la faveur avec laquelle le public accueillit *Les Amis* ne tient pas moins du prodige. Edouard Rod n'a pu s'empêcher d'exprimer son étonnement, « qu'on puisse publier sans lasser la patience du public deux gros volumes sur un sujet banal et déjà tant exploité (2) » et il paraît que c'est même ce succès, peu fréquent, qui a poussé le critique français à écrire cet article un peu sévère.

Cette œuvre est d'une psychologie fine et délicate ; l'auteur avait affaire en réalité à un sujet grave et déjà traité bien des fois, il a su le développer d'une fa-

(1) Roma (10-1-1902).

(2) Rod. *Revue des deux Mondes*, Paris, 1884, p. 322.

con très heureuse, et, s'il faut en croire l'auteur, avec une extrême facilité et sans qu'il lui en coûtât la moindre peine (1).

Les Amis est, parmi les observations psychologiques de l'écrivain, le livre qui tient à n'en pas douter la première place.

Des critiques (2) le considèrent comme son chef-d'œuvre et c'est à ce titre que nous ferons deux courtes citations de son ouvrage.

Voici la fin du portrait de l'ami de l'auteur défini
LE DOMINATEUR (3).

Ci domina naturalente, senza volerlo, e senza abusare della sua superiorità nella ben che minima cosa : il che accresce la sua forza e la nostra suggestione. Costui vuol essere per molto tempo un enigma per noi. Non riusciamo se non dopo una lunga prova a scoprire la ragione della sua prevalenza. In che cosa ci è superiore? Non ha più intelligenza, non ha più coltura, non ha più fortuna di noi. Ha una cosa sola : è rigorosamente logico in tutti i suoi atti e in tutte le sue parole. Per questo lo possiamo tentare da tutte le parti ; la sua armatura è così unita e salda, che non troviamo il più piccolo spiraglio per toccargli una debolezza.

« Il nous domine naturellement, sans le vouloir, et sans abuser en aucune façon de sa supériorité dans la moindre des choses et cela augmente sa force et notre

(1) *A.*, 10.

(2) PANZACCHI, *Nuova Antologia*, T. 20, 1889.

(3) *A.*, I. 22.

suggestion. Il veut être pendant longtemps une énigme pour nous. Nous n'arriverons qu'après une longue expérience à découvrir la raison de sa prépondérance. En quoi nous est-il supérieur ? Il n'a pas plus d'intelligence, il n'a pas plus de culture, il n'a pas plus de cœur, il n'a pas plus de finesse, il n'a pas plus d'audace, il n'a pas plus de fortune que nous. Il a une seule chose : il est rigoureusement logique en toutes ses actions et en toutes ses paroles. Voilà pourquoi nous pouvons le mettre à l'épreuve sur tous les points ; son armure est tellement compacte et dure que nous ne trouvons pas le plus petit défaut pour atteindre une de ses faiblesses.

LA MÉDISANCE. — *E come sono eloquenti nella maldicenza quasi tutti ! Pare che le falcotà intellettuali ciguadagnino quando si parla male degli amici : anche i più scimuniti mandan fuori una scintillaccia d'ingegno. Gente che scorrendo d'ogni'altra cosa vi sfondano lo stomaco, parolai slarvati e monotoni da far dormire a occhi aperti, trovano nella maldicenza scherzi arguti e frasi colorite che stupiscono gli amici e li costringono all'attenzione. Degli sciocchi che tutto canzonano, scoprono per i primi — in persone gravi e rispettabili — certi difetti riposti e ridicoli, che erano sfuggiti ai più perspicaci, e azzeccano il motto pepato che li definisce e che fa fortuna. Degli scervellati e dei farabutti, carichi di difetti et di vizi, riescono i più sensati uomini del mondo quando dicono male degli amici e pare che pos-*

seggano realmente e in alto grado, tutte le virtù di cui lamentano la mancanza negli altri (1).

Traduisons encore :

« Comme ils sont presque tous éloquents lorsqu'ils médisent ! Il semble que les facultés intellectuelles y gagnent lorsqu'on parle mal des amis : même les plus sots sont capables d'une étincelle de génie. Des gens, qui en causant de tout autre chose, vous fatiguent, des babillards, monotones à faire dormir les yeux ouverts, trouvent dans la médisance des jeux de mots brillants et des phrases piquantes qui étonnent les amis et les obligent à écouter. Des imbéciles qui rient de tout, découvrent les premiers chez des personnes graves et respectables certains défauts cachés et ridicules qui avaient échappé aux plus perspicaces et ils décochent à propos le mot piquant qui les peint et qui fait fortune. Des écervelés et des coquins chargés de défauts et de vices deviennent les plus sensés des hommes lorsqu'ils parlent mal des amis et il semble qu'ils possèdent vraiment à un degré très élevé toutes les vertus qu'ils regrettent de ne pas trouver chez les autres. »

En reprenant la pensée de M. Rod nous voyons qu'il convient de réfuter le reproche de petitesse, qu'il a fait, sans le vouloir peut-être, au sujet de cet ouvrage. Aucun sujet ne pouvait mieux que celui de l'amitié présenter cette profondeur d'analyse et ces audaces de sincérité que l'on trouve dans l'œuvre de

(1) A., II, 9.

de Amicis. Le sujet était donc ardu et digne de tenter l'observateur le plus fin et le plus exercé aux recherches psychologiques. Mais malgré l'ampleur considérable que ce thème présente, de Amicis ne s'y est pas perdu et il a écrit un livre qui peut être considéré comme une étude merveilleuse sur la nature la plus intime et la plus complexe de l'âme humaine s'il est vrai que dans tous les événements de la vie, de la plus modeste à la plus solennelle nous subissons toujours l'influence d'une amitié réellement existante, qu'elle soit désirée ou regrettée.

L'auteur fait une classification des différents types d'amis. Ces personnages n'ont pas de nom; ils se trouvent entre l'abstraction et l'individualité, et l'on voit défiler successivement l'ami *dominateur* (1), le diplomate (2), le jaloux (3), l'expansif (4), celui que le mariage a transformé (5), l'ami du jour de fête (6), le médisant (7), etc, etc... Puis, il passe aux amies, en faisant ressortir la difficulté de l'amitié avec les femmes (8); il analyse ensuite la formation et la rupture des amitiés (9), les actions basses, inspirées parfois par elles, leurs plaisirs et leurs tourments (10), l'orgueil et les dévouements, les correspondances épis-

(1) A., 22.

(2) A., 25.

(3) A., 31.

(4) A., 38.

(5) A., 60.

(6) A., 66.

(7) A., II, 9.

(8) A., II, 127.

(9) A., II, 160.

(10) A., II, 200.

tolaires (1), les malheurs, les morts et enfin les parents des amis (2), les amis lointains (3), l'amie étrangère (4), les amis inconnus (5).

Le livre, disions-nous, est parfait, rien n'y est oublié ou négligé. L'orgueil, les enthousiasmes, les refroidissements, les querelles, les premières amitiés, comment elles prennent naissance, comment elles se brisent; bref, la lecture complète de l'ouvrage peut seule donner une idée de la beauté et de la finesse de la pensée et de l'expression.

Il est intéressant aussi de remarquer le regret avec lequel l'auteur prend congé de ses lecteurs qui sont au fond ses amis réels. On y relève une preuve nouvelle et indiscutable de la bonté de de Amicis. En effet, l'affection et l'indulgence avec laquelle il considère les torts et les fautes de ses amis, le pousse à rechercher le motif humain qui peut les excuser ou atténuer leur malignité.

C'est par conséquent avec une prévention d'optimisme que l'auteur, qui cependant est sincère et juste, a réussi à traiter avec générosité et bonté les différents thèmes et il prend enfin congé de tous, de ceux dont le commerce lui fut pénible comme des meilleurs, dans un adieu vraiment touchant de gratitude et de regret.

« Il me semble qu'au moment où j'écris la dernière page, tous vos fantômes serrés autour de moi se dissé-

(1) A., II, 209.

(2) A., II, 211.

(3) A., II, 156.

(4) A., II, 275.

(5) A., II, 304.

minent de tous côtés, comme une foule de prisonniers que je mettrais en liberté et dès lors je resterai seul à travailler dans ma chambre abandonnée. C'est une belle période de ma vie que celle qui s'achève en ce moment, belle par vous, grâce à vous.

« Je vous remercie donc en vous quittant..... amis lointains, amis offensés, amis défunts, adieu (1). »

*
* *

Au livre *Les Amis* succèdent des œuvres d'une inspiration différente mais qui reflètent la même intensité d'émotion. C'est d'abord dans l'ordre de publication ; *Alle porte d'Italia* qui fut souvent réimprimé avec le même succès et des éditions de luxe illustrées du peintre G. Amato. De Amicis alléguant le prétexte de quelques exécutions aux frontières italiennes, mêle à la narration descriptive une vive inspiration historique qui évoque les souvenirs glorieux et tristes à la fois que toutes ces terres éveillent dans son cœur ému.

Le livre est précédé d'une lettre-préface de l'auteur qui avoue avoir parcouru ces routes rêvant, les yeux ouverts, aux champs de bataille où l'on pouvait se battre avec toute l'énergie du corps et de l'âme pour la conquête de tout ce qui fait la vie digne et libre (2).

Tout le livre est comme un présage et une défense idéale de la patrie contre l'ennemi qui était aux portes,

(1) A., II, 314:

(2) P. I., Prefazione.

menaçant; aussi le langage de l'écrivain devient-il tour à tour agressif, frémissant et éclatant.

M. Corradino, parlant de ce livre et s'adressant aux lecteurs qui le comprennent le mieux parce qu'ils sont nés et qu'ils ont vécu sur ces mêmes terres, s'exprime en ces termes : « Vous pouvez mieux que les autres apprécier la nature des larmes dont nous nous sentons souvent mouiller les yeux en lisant les pages de cet écrivain. Ce ne sont pas des larmes avilissantes de lâcheté, mais des larmes qui débordent d'un cœur gonflé de tendresse, fort pour tout ce qu'exhale la nature humaine (1) ».

Ce sont des sentiments analogues qu'éveillent aussi dans l'âme du lecteur les morceaux patriotiques, comme par exemple l'entrée d'Emmanuel Philibert à Pignerol.

L'épisode est rendu plus aimable par la mise en scène d'une courte idylle : la passion d'une délicieuse jeune fille pour le Catalan Benavides. Mais l'âme frêle de la femme est également emportée par l'amour de la patrie et la passion de la liberté a bientôt le dessus sur l'amour.

L'enthousiasme patriotique emporte quelquefois l'écrivain et le conduit dans la narration historique à une emphase excessive, comme lorsqu'il évoque le geste de Emm. Philibert en train de saluer les habitants de Pignerol (2).

Les parties les mieux traitées de ce livre et celles qui renferment le plus de vérité historique sont peut-être

(1) CORRADINO (C.), *Commemorazione* (Pinerolo, 20 giugno 1909, p. 6).

(2) P. J., 5.

celles que l'auteur a consacrées à la *Genève italienne* (1) et aux *Thermopyles vaudoises* (2).

De Amicis trouve dans un vagabondage apparent sur ces hauteurs un heureux prétexte pour faire revivre les souvenirs que suscite leur vue ; il rappelle ainsi les scènes de massacre et de victoire qui s'y déroulèrent et fait renaître les échos de ces montagnes qui, pendant quatre siècles, retentirent des cris désespérés d'une population qui défendait son trésor le plus sacré, sa liberté.

Dans l'exposition un peu heurtée des premières pages l'auteur se laisse aller à l'exagération et déforme trop audacieusement la réalité.

C'est ainsi qu'il distingue la vision passée des « foules agenouillées et priant à l'ombre des autels, qui font penser aux antiques rites druidiques des forêts (3) ».

Puis éclatent dans l'esprit de l'évocateur de très vives descriptions, des cris d'admiration, des sanglots, des blasphèmes : « Oh ! Malédiction ! Oh ! Douleur ! Honte éternelle ! Souvenirs exécrables qui rendent le cœur dur et féroce, qui suscitent avec l'idée de vengeance même dans l'âme des plus doux la soif de sang qui hantait l'âme des bourreaux (5) ».

A côté de son importance politique ou simplement patriotique, ce livre a le mérite réel d'avoir comblé dans la culture historique des Italiens une lacune en faisant revivre l'histoire de ce peuple ignoré, les héros Vaudois.

(1) *P. I.*, 21.

(2) *P. I.*, 28.

(3) *P. I.*, 33.

En suivant l'ordre chronologique des œuvres de l'écrivain, nous trouvons un travail qui est dépourvu d'art et sans grande signification. Il est intitulé *Gli azzurri e i rossi*; ce sont les deux partis qui se disputent la victoire dans le jeu, tout à fait toscan, du ballon. L'auteur, en dehors de quelques portraits curieux décrits avec goût, ne donne qu'une description technique du jeu, coupée par la relation de petits faits personnels. À quelle suggestion a pu céder de Amicis en donnant à l'impression un travail si médiocre et si banal? Quelle intention pratique a-t-il pu poursuivre dans ces pages? Il ne peut y avoir là qu'une incitation aux exercices salutaires du sport, ou un éloge de la vie active, des courses en plein air, au soleil, de la vie dégagée de toute pensée triste et de toute fatigue morale. Toutefois nous ne croyons pas que le livre, qui contient des dessins de très mauvais goût, ait été très répandu; il ne l'eût d'ailleurs pas mérité. Il représente peut-être un intermède de distraction et de repos intellectuel que l'auteur a voulu se donner.

Nous suivons ensuite de Amicis avec un réel plaisir parce qu'il vient aux inspirations des *Ricordi* dans les deux livres : *Le tre capitali* et *Speranze e Glorie*. Ces deux œuvres, publiées en un volume unique par Trèves, ont entre elles une étroite connexion d'idées.

Elles contiennent des chapitres sur les villes de Turin, Florence et Rome, et notent les moments les plus intéressants des troubles populaires de cette époque sous la forme de causeries entre les soldats, de dis-

cours entre ces derniers et les gens du peuple, de querelles et de réunions publiques.

Ces deux livres procèdent de la même inspiration historique que *Alle porte d'Italia* et, comme ce dernier ouvrage, tendent à enseigner le vrai but de la vie, qui consiste à travailler non seulement pour soi-même, mais aussi pour le bien de son pays.

La même année, de Amicis publie *Memorie* (Milano, Trèves, 1900), qui eut un vif succès et atteignit un degré de popularité extraordinaire. Il renferme des souvenirs de jeunesse, des épisodes historiques, des souvenirs d'artistes et de voyageurs, souvenirs dédiés à sa mère et à son fils et que l'auteur désigne sous ce titre, qui peint sa tendresse et son affection pour ces deux êtres, *Mémoires sacrés*.

Ces pages constituent tout un résumé de la vie italienne contemporaine; toute une galerie très variée de personnages illustres et aimés s'y meuvent et, cette fois mieux que jamais, le sens de la réalité a fourni à de Amicis des moyens merveilleux de description et d'évocation.

Le livre cependant n'a pas reçu de ce côté des Alpes les éloges sans réserve dont les Italiens le couvrirent.

Dans l'*Athenaeum* (1), un critique qui fut sévère à l'égard de l'écrivain prévoit que les *Mémoires* ne passeront pas la frontière et il se montre ennuyé de la rhétorique excessive qu'il rencontre trop souvent et du peu de conviction que le livre renferme. Mais pour ré-

(1) *Athenaeum* (London, 10 March., 1900, p. 303).

futer une pareille critique, il suffit de se reporter à quelques pages de ces *Mémoires*. Qu'on lise par exemple les extraits que nous avons traduits dans la partie biographique de ce travail, de « *In memoria di mia Madre* » et de « *In tua memoria figlio mio* ». Comment peut-on méconnaître la sincérité et la simplicité de certains accents d'affection et de regrets si naturels et si profondément éprouvés qu'ils vous imposent le respect et l'admiration? Comment ne pas se convaincre, en parcourant les impressions qu'il a recueillies sur le lac de Genève (1), que réellement l'interprétation de ces beautés naturelles est celle d'un artiste et qu'il a fort heureusement traité le sujet puisqu'il suggère des images spontanées et justes?

Nel giardino della follia (Livorno, Belforte) et *Capo d'anno-Pagine parlate* (Trèves) n'occupent pas une grande place dans l'œuvre de de Amicis.

Lorsque parut l'esquisse *Nel giardino della follia* (2) tout à fait différente du genre déjà trop connu, les critiques s'y intéressèrent bien peu. Ils ne firent pas un meilleur accueil au gros volume du *Capo d'anno*, qui cependant méritait mieux.

Le *Pagine parlate* comprend des développements sur les thèmes les plus divers, tels que *Eloquenza Convivale* (3), *I nostri contadini d'America* (4), etc... Ils étaient à l'origine destinés à former des sujets de

(1) *Me*, 297-314.

(2) Ecrit de peu d'importance et qui plus tard entre dans le livre : *Nel regno del Cervino*.

(3) *P. P.* 237-311, Conferenza tenuta a Trieste.

(4) *P. P.* 115-149.

conférences et de discours; de là la forme dégagée et légère de la conversation orale qu'on y trouve. Ils restèrent du reste avec le titre de *Pages parlées*, qui rappelle précisément leur destination originale.

Dans *Capo d'anno* de Amicis rassemble en une revue gracieuse et qui n'est pas sans signification morale, les différents souhaits que l'on formule à l'occasion de la nouvelle année.

C'est une espèce de referendum auquel participent un jeune homme, un vieillard, une jeune fille de 15 ans, un député, un mendiant et enfin un écrivain. Chacun exprime naturellement ses désirs suivant sa condition particulière et ses aspirations personnelles et rien n'est plus amusant que ces pensées intimes ainsi dévoilées.

* * *

La série des volumes qui suivirent ces publications forme un ensemble de choses vraiment belles.

Nel regno del Cervino (Trèves, 1904) se détache et s'écarte des conventions reçues et inaugure une nouvelle forme dans la nouvelle et dans le conte. *I vicini d'Albergo* (1), *La prima elementare alla doccia* (2), sont des récits que l'on goûte volontiers et qui font sentir quelle perfection a atteint de Amicis dans l'art narratif.

Pagine allegre (Trèves, 1905) dont la disposition offre quelque désordre parce que l'on a voulu y mêler à tout

(1) R. C., 243-62.

(2) R. C., 263-74.

prix les nouvelles et les contes, présentent le maximum de verve et d'humour qu'un livre puisse contenir.

Lorsque deux ans plus tard paraît chez le même éditeur, le volume *Nel regno dell'amore*, l'innovation que nous signalions dans *Nel regno del Cervino* s'accuse davantage ; elle trouve même dans ce livre une expression définitive.

Nel regno dell'amore constitue sans aucun doute, parmi les œuvres du même genre, laissées par l'auteur, le plus grand succès littéraire de de Amicis.

Une année avant que ce recueil ne parût complet en volume, l'éditeur Trèves, qui avait apporté aux œuvres de l'écrivain un soin constant et très judicieux, en avait lancé une publication périodique, luxueuse même, qui formait une édition in-8° de 610 pages et illustrée très artistiquement par les peintres E. Amato, R. Salvadori et R. Pellegrini.

De Amicis, disions-nous, s'est nettement détaché dans cet ouvrage des nouvelles vieux-style pour aborder franchement la forme toute moderne qui s'était au fur et à mesure dessinée, à travers son œuvre. Ce qui frappe surtout ici, c'est la perfection dans le style, dans la langue, et dans l'invention.

De Amicis est devenu un maître incontestable, un conteur et un observateur exquis et incomparable par la facilité avec laquelle il tire des effets surprenants de sujets de peu d'importance.

On peut citer comme exemple le premier conte par lequel débute le volume : *l'Ora divina* (1). L'auteur a

(1) *R. A.*, 3-41.

surpris dans leur causerie nocturne deux jeunes amoureux. Le sujet en lui-même n'est pas neuf et il est pauvre en ressources ; mais l'écrivain s'est tellement pénétré de ces deux âmes que tout dans ce qu'il écrit nous semble surpasser la conception que nous pourrions nous former d'une réalité correspondante.

Leurs inquiétudes, leurs craintes, les heures qui passent, l'oubli légèrement sensuel de ces deux êtres serrés l'un contre l'autre, éperdument, les mots qu'ils échangent au contact des lèvres ou au simple croisement des regards, leurs sourires et leurs larmes qui, dans l'excès de la tendresse, retiennent leur souffle et s'échappent en sanglots, tout cela est tellement vrai, tellement humain, et si bien décrit que l'on n'hésite pas à juger cette *Ora divina* comme l'une des pages d'amour les plus pures et les plus délicieuses de la littérature italienne.

Et même dans les cas où l'amour aboutit à des solutions inattendues, tragiques ou coupables, un fonds d'innocence subsiste, une justification voulue, mais toujours acceptable de ce qui peut paraître injuste ou mauvais s'impose en vertu d'une raison psychologique si naturelle que nous ne nous sentons pas révoltés contre ces nuances de méchanceté ou de perversité que de Amicis a dévoilées dans ses héros.

Un colpo di fulmine (1), la cinquième nouvelle du volume, est une preuve convaincante de ce que nous avançons. On fête les fiançailles de deux jeunes gens, et leurs familles sont réunies en un banquet qui est un

(1) *R. A.*, 73 86.

tableau joyeux. Le coup de foudre est la scène soudaine provoquée par le père de la fiancée, qui a souffleté un convive. En se levant sous le coup reçu, celui-ci tombe à la renverse et dans sa chute donne de la tête sur le bord d'un meuble; il se fait une blessure mortelle.

Un dénouement terrible trouble donc la plus belle expression de la joie familiale soudainement brisée par une tragédie que provoque un incident peut-être de peu d'importance et mal interprété.

Or, cet incident est dévoilé tout à coup par l'exclamation d'un enfant qui, penché sous la table pour ramasser une orange, se relève scandalisé d'avoir vu :

« Le pied du Monsieur sur le pied de sa Mère. »
(*R. A.*, 86).

Ce livre de nouvelles n'a point son équivalent en Italie; pour confirmer cette opinion que déjà nous avons émise, nous citerons le jugement que M. Ianni a publié dans le journal le plus sévère de la péninsule :

« Le volume se compose de nouvelles, de profils et de scènes dramatiques ou comiques, mais l'amour est le transparent rose de toute cette dentelle délicate de passions, d'actions, de prose simple et mouvante qui enveloppe toujours avec tant de grâce et de noblesse les idées et les choses.

« L'amour dont parle l'écrivain est rarement coupable; il dépasse même rarement le champ du sentiment pour se traduire en action. L'auteur saisit un état de l'âme, une émotion, un désir, en observateur fin, amoureux de la vie et respectueux d'elle.

« S'il voit les sujets d'Eros qui languissent, il voit aussi ceux qui font rire. C'est pourquoi, parmi les nombreux amants qui peuplent seize de ses contes et de ses petites comédies, il en a beaucoup de spirituellement joyeux et dont les traits sont fixés sur le papier avec une honnête malice (1). »

Nell Regno dell'amore est un monument précieux non seulement de la littérature italienne, mais encore de la production européenne, et certains auteurs modernes qui ont pu s'en inspirer sont restés loin des modèles qui gardent leur haute inspiration et leur exquise facture et qui furent, pour employer l'expression symbolique, « le doux chant du cygne. »

En effet, après cette œuvre, de Amicis ne publie plus rien. Les éditeurs se bornèrent à mettre au jour des recueils de travaux épars et composés par l'écrivain dans ses derniers moments. C'est ainsi que parurent en 1908 *Un salotto del secolo scorso* (Trèves), recueil peu intéressant dans le style de *Memorie* où sont esquissées les figures les plus caractéristiques des hommes politiques et des lettrés qui fréquentaient le salon célèbre de la noble dame Emilia Peruzzi.

Toutefois de Amicis, dans ces souvenirs, n'a aucune intention critique ou politique.

C'est encore le genre de la *variété* et de l'observation qui l'attire et l'inspire, de telle façon que ces personnages connus et bien étudiés de près nous sont présentés non pas pour leur talent ou la valeur de

(1) *Corriere d. Sera* (Milano, 12 gen. 1907).

leurs manifestations intellectuelles, mais pour l'intérêt particulier que chacun d'eux peut offrir considéré dans ses habitudes personnelles, dans ses faiblesses et dans ses attitudes diverses dans la vie mondaine.

Le 22 mars 1908, les éditeurs Trèves, propriétaires de l'*Illustrazione italiana*, dont de Amicis fût le collaborateur assidu, recueillirent dans cette revue quelques pages que l'auteur préparait à la veille même de sa mort. Elles sont intitulées ; *Aggiunte e commenti al galateo di monsignor della Casa* ; le titre explique suffisamment le contenu de ces notes.

Durant les années 1908-1909 les éditeurs de de Amicis lancèrent la publication posthume *Ultime pagine* en trois volumes et qui n'ajoute mais n'enlève rien à la grande renommée de l'écrivain.

Le premier volume, *Nuovi ritratti letterari ed artistici*, sur le modèle du travail précédent, *Ritratti letterari*, contient des articles dédiés à Renato Imbriani, à d'Annunzio, à l'abbé Perosi, au ténor Tamagno, à Giuseppina Verdi Strepponi, à un violoniste allemand et au peintre M. Gordigiani.

On y trouve également une réimpression de *Un salotto del secolo scorso* (1).

Le second volume, *Nuovi racconti e bozzetti*, contient des impressions toujours exposées avec goût sur les divers aspects des villes et des routes, esquisses de voyages et d'excursions où l'on remarque particulièrement celle qui a pour titre *Tre ore a Montecarlo* (2) ;

(1) *U. P.*, 1-123.

(2) *U. P.*, 185-199.

elle avait déjà paru dans *Secolo Ventesimo* (1), c'est une étude des types de joueurs et des réflexions sur les brutales visions du jeu.

Sept contes lui font suite ; ils sont d'un comique extraordinaire et qui devient irrésistible dans les pages intitulées *La Signorina ne busca* (2) et *La serva del poeta* (3).

Le troisième volume, *Cinematografo cerebrale* complète le recueil de tous les articles disséminés dans les revues et les journaux, y compris ceux de la dernière heure ; *Aggiunte e Commenti al galateo* (4) ; *Uno dei mille* (5) ; *Il professore grandistratti* (6), etc...

II. -- Poésies (1880).

De Amicis s'est adonné à la poésie sans la moindre prétention, la considérant comme un simple passe-temps, et en quelque manière comme une expansion personnelle. Aussi son œuvre poétique n'ajouta-t-elle rien à la valeur de l'écrivain, dont le nom en tant que poète n'a point retenu particulièrement l'attention du public.

La critique hasarda d'abord quelques jugements divers ; elle se montrait pour ainsi dire hésitante. Puis elle se partagea en deux camps ; celui de la sévérité

(1) Fascicolo d'ottobre 1905.

(2) *U. P.*, 315-329.

(3) *U. P.*, 283-98.

(4) *U. P.*, 126-147.

(5) *U. P.*, 301.

(6) *U. P.*, 217-230.

et celui de la défense. Le premier, qui avait beaucoup d'autorité, eut comme principal représentant M. Croce, qui appela les poésies de de Amicis le « débris de sa prose (1) » ; le second, plus modeste, est celui de M. Chialant (2) qui, tout en affirmant que l'écrivain manquait absolument de génie poétique, se montra toujours bienveillant.

Que doit-on penser de ces deux attitudes si différentes ?

Toute l'œuvre poétique de de Amicis consiste en un seul volume de vers : *Poesie*, en un petit format *diamante*.

La première impression qu'on éprouve à la lecture de ce petit livre est celle d'un travail un peu décousu et qui n'a pas été suffisamment mûri ; d'autre part, l'auteur ne se plie pas facilement aux exigences techniques du vers.

Les poésies, peu nombreuses, sont en effet réunies au hasard, sans uniformité, sans méthode de classification et sans ordre chronologique.

De Amicis, après avoir hésité longtemps à publier ces quelques pièces inédites, n'a plus su résister aux tentations de ses éditeurs qui spéculaient sur la *valeur commerciale* de son nom. A-t-il commis une erreur en cédant à leurs sollicitations ? Nous ne le croyons pas.

Ce livre de vers était nécessaire pour compléter la personnalité artistique de l'écrivain, et si nous considérons l'inspiration de chaque poésie, ou du moins d'une

(1) *Critica* (1903, V. T., p. 430-444.)

(2) De Amicis « *Educatore e Artista* », (Milano, Sandron, 1910, p. 81-94).

grande partie d'entre elles, qui célèbrent pour la plupart des affections sacrées et des impressions très douces, de Amicis a su s'élever au dessus des poètes médiocres, se détacher de l'influence des grands maîtres et exprimer ses sentiments les plus intimes avec une suavité qui nous plaît d'autant plus qu'elle est indépendante de toute école poétique.

Si le volume n'a donc pas un grand mérite sous le rapport de l'unité, il n'est cependant pas dépourvu d'intérêt dans le détail, et il y a dans ses pièces prises à part, de vrais joyaux pleins de sentiments et de réelle poésie.

On ne doit pas lui tenir rigueur et prononcer un jugement irrévocable, si, de ci, de là, on ne découvre pas les qualités d'un vrai poète ou si l'on trouve chez lui des défauts flagrants, comme, par exemple, lorsqu'il écrit des vers faux comme celui-ci :

« *Mi invadono la stanza e fanno un duetto...* » (1)
qui compte douze syllabes, ou lorsqu'il en compose de très pauvres comme les suivants :

Va figlio e porta al mio paese amato
A stilla a stilla il sangue del mio cuore.

On ne peut davantage lui refuser d'une façon définitive, des qualités poétiques parce que certaines locutions étranges qui ne se trouvent pas à leur place ou nous paraissent vides comme dans *Al Libro* (2), n'évoquent rien à l'esprit et sonnent faux.

(1) P. 14 verso 8°.

(2) P. 309.

Il ne faut pas perdre de vue, comme M. Striano (1) l'a d'ailleurs fait remarquer avec beaucoup d'à-propos et de justesse : « que de Amicis fut avant tout un poète qui se plaisait au badinage et au coloris trop vif ».

Son art poétique est celui d'un versificateur qui se laisse un peu trop guider par la sonorité des mots et exprime avec beaucoup de goût et d'élan des vers qui, précisément à cause du peu d'importance que l'auteur leur attache, sont presque toujours ternes.

Si l'habileté technique du versificateur a fait défaut à de Amicis, il n'a pas manqué de cette inspiration, pleine de verve exubérante et communicative, d'un très heureux effet comme dans *Gradinata* (?) et qui lui permit de frapper de bons vers qu'envieraient souvent des poètes de talent plus élevé.

Un exemple montrera avec quelle facilité le poète manie le badinage en y apportant cependant le coloris qui plaira ; nous l'empruntons au morceau intitulé « *Il mio bambino* » :

Come trovo dipinto il mio bambino
In fin di desinare : è uno sgomento.
Ha le patacche addosso a cento a cento,
E la faccia color di stufatino,
Il visetto, si sa, tinto di vino,
E uno spaghetti appiccicato al mento (3).

Le poète n'est pas moins heureux ni moins prime-sautier dans *Schizzi della vita letteraria* (4) et dans

(1) E. de Amicis, *Discorso tenuto nel R. Liceo G. Garibaldi* il 23 giugno 1909. (Tip. Sordomuti).

(2) P. 126.

(3) P. 274.

(4) P. 276.

Ricordi della campagna (1). Le sentiment et la simplicité y sont à la fois exubérants et délicats ; et ces qualités s'adaptent si bien aux tempéraments les plus réfractaires que certaines poésies de de Amicis ont eu l'honneur de figurer dans les anthologies et sont étudiées et commentées dans les écoles.

La plus célèbre de celles-ci est la poésie *Mia Madre* (2), qui à elle seule suffirait à commander le respect et l'admiration pour les vers de l'auteur.

M. Striano, qui analyse les différents aspects et la nature du sentiment dans la poésie de de Amicis, commente ainsi les vers *Alla Madre* :

« Cette fleur sublime de l'âme, de Amicis l'a chantée souvent sur des tons divers : Vous rappelez-vous ce que le père *d'Enrico* dit dans *Cuore* ? « Tu peux bien imaginer que dans ta vie il te reste beaucoup de jours douloureux ; le plus terrible de tous sera celui où tu perdras ta mère. »

« Et si dans la poésie du « 13 ottobre 1877 » on trouve les vieilles métaphores et les fleurs de rhétorique d'après lesquelles la mère « la plus belle de Turin » finit par être « la plus belle petite vieille des deux mondes », le lyrisme de *Alla Madre* ne peut être inspiré que par un cœur ardent et d'une générosité peu commune ». (3).

Voici d'ailleurs quelques vers de cette pièce d'un beau lyrisme :

(1) P. 293.

(2) P. 121.

(3) Striano (G.), E. de A. Discorso (Napoli, Sordomuti, 1909, pp. 11-12).

O la sfioran le lacrime e gli affanni ;
Mia madre ha settant' anni,
E più la guardo e più mi sembra bella.

* * *

Non ha un accento, un guardo, un riso, un atto
Che non mi tocchi dolcemente il core !
Ah ! se fossi pittore
Farei tutta la vita il suo ritratto !

* * *

Vorrei poter cangiar vita con vita
Darle tutto il vigor degli anni miei,
Veder me vecchio, e lei
Dal sacrificio mio ringiovanita.

On se fera enfin une idée assez juste de cet art poétique de de Amicis en méditant ces vers expressifs d'une tristesse vraiment sentie et communicative ; ils offrent de plus l'intérêt spécial de démontrer la profondeur d'un pressentiment qui s'est réalisé :

Vorrei morire in questa bianca villa
Su questo colle dai castagni ombrato
All'alito di un vento profumato
Una mattina limpida e tranquilla.

* * *

Ma non vorrei nella stanzetta mia
Avere i figli addolorati al fianco
Non li vorrei turbar con l'agonia.
Vorrei che a me tornando in sull' aurora
Mi trovassero qui placido e bianco,
Quasi nell'atto di aspettarli ancora ! » (1)

(1) P., 164.

Et la destinée a exaucé de Amicis, en lui accordant de mourir presque inopinément à Bordighera dans les bras de ses amis.

III. — Œuvres d'Inspiration Sociale.

(A partir de 1889.)

Sull' Oceano (1889).

La Carrozza di tutti (1899).

Lotte civili (1901).

Primo Maggio (Roman inédit).

La première apparition de ce genre littéraire dans l'œuvre de de Amicis date de 1889, avec l'étude importante qu'il a faite dans *Sull'Oceano*, de l'émigration italienne. A cause de son importance exceptionnelle nous consacrerons à cette œuvre un chapitre spécial ; il n'y a donc pas lieu d'y revenir ici.

Il nous faut mentionner ensuite un volume qui, dans l'ordre chronologique, a suivi *l'Océan* : c'est la *Carrozza di tutti* (Trèves, 1899). Cet ouvrage, de Amicis l'a conçu avec une réelle spontanéité ; et l'auteur y déploie en effet un merveilleux talent d'observation.

En descendant un jour d'un tramway de Turin, il s'étonna de n'avoir jamais remarqué aucun de ces contrastes sociaux qui sont si fréquents dans la *Carrozza* où les pauvres, pour quelque temps, peuvent à loisir observer les riches.

Il considéra avec quelle attention vive et soutenue une paysanne examinait ses voisins. Il chercha alors

dans sa mémoire « d'autres tableaux semblables », il lui passa devant les yeux tout « un cortège de personnages qu'il connaissait rien que pour les avoir rencontrés dans ses courses » et cette exclamation lui échappa : « Tiens ! une étude..... un livre ».

Le projet de la *Carrozza di tutti* était conçu (1) ;

Pourtant il hésita quelque temps avant d'aborder son sujet. Il était indécis sur le choix de la forme. Allait-il adopter celle du roman ou celle du Journal ? Écrirait-il une étude générale de ce qu'on voit sur le tramway au jour le jour en peignant les personnes les plus notables qui s'y rencontrent le plus souvent ou bien se bornerait-il à mettre en scène les employés du tramway à l'exclusion des voyageurs ? De Amicis revint finalement à son idée primitive.

Dans son livre il nous conte, avec beaucoup d'originalité, ce qu'il a pu voir et remarquer dans les tramways de Turin pendant douze mois. Il nous confie ses observations sur les personnes de toutes conditions sociales qu'il rencontra ; il déduit souvent leur tempérament, leur façon de penser, leurs habitudes de leur attitude et des réflexions qu'il surprend pour ainsi dire au vol, dans les conversations qu'il entend.

C'est en somme une série d'études et d'observations qui touchent à la vie moderne et à toutes les questions du jour. Les scènes gaies et vives abondent dans ce livre. Pour mieux donner une idée de ces esquisses, nous en traduisons un extrait ; on pourra juger ainsi

(1) *C. T.*, 2.

de la finesse du conteur bien qu'elle paraisse ici inférieure à celle de *Pagine Allegre* et *Nel regno dell'amore*.

L'auteur se trouvant un jour sur la plate-forme de la *carrozza*, lia conversation avec un curieux personnage, un peintre, qui tout en parlant au cours de l'entretien d'un ordre particulier de faits, se déclara un spécialiste de l'étude du beau sexe.

« Il s'interrompt, raconte de Amicis, pour regarder une femme assise derrière nous ; puis il me demanda si je me souvenais de l'endroit où était montée cette personne et si elle avait pris un billet de correspondance.

« Je ne l'avais pas remarqué. Il resta un peu pensif puis ajouta doucement :

« Elle l'a pris sûrement, c'est drôle, elle se promène sur toutes les lignes et elle prend toujours la correspondance. Je lui demandai qui elle était. Il le savait, mais il ne le dit pas.

« — C'est la dame.... des correspondances, répondit-il en souriant, et il me parla de sa spécialité » (1).

Mais l'œuvre sociale par excellence de de Amicis est, après *l'Océan*, le volume *Lotte civili*, qui parut chez Trèves dans l'édition définitive de 1901. — Il comprend des dialogues, des méditations, des esquisses, et les articles qu'il publia pendant les dix dernières années dans les journaux, pour la cause du socialisme et de la paix universelle.

(1) *C. T.*, 372.

Ce volume ne vit point le jour par la volonté expresse de l'auteur et l'on comprend dès lors qu'il n'ait pas été composé par ses soins directs. Il avait déjà fait son apparition, mais sous une forme plus réduite, chez l'éditeur populaire *Nerbini* de Florence, qui avait lancé le recueil avec la modeste prétention de faire de la propagande socialiste dans la classe ouvrière.

De Amicis avait abordé pour la première fois l'étude du socialisme en 1890 (1). Il avait alors 44 ans, son adhésion au parti fut si ardente et chaleureuse qu'elle le poussa à écrire un roman à thèse socialiste intitulé *Primo Maggio* (2). On sent à la lecture de ces pages vibrer tout l'enthousiasme du novice qui traduisait les sentiments de charité et de justice auxquels toute sa personne morale était préparée. Le roman fut composé entre 1890 et 1892, c'est-à-dire à une époque où fut embrassée avec le plus de chaleur la cause du peuple.

Le 1^{er} mai 1892, la *Nuova Antologia* commença la publication du roman qui obtint un vif succès. Le premier chapitre causa une stupeur profonde, mais il fut accueilli avec une grande joie par les membres du parti socialiste, qui exultèrent d'avoir dans leurs rangs l'écrivain le plus aimé de l'époque. Mais tout à coup on n'entendit plus parler du roman et on attendit vainement la publication annoncée avec tant de bruit. De Amicis, par un acte de justice héroïque envers lui-même, avait détruit son œuvre parce qu'elle ne lui avait point paru digne d'attention ou même d'indulgence. Il n'en garda

(1) A. GRAF in *Nuova Antologia* (1^o aprile 1908).

(2) D. MANTOVANI in *Corriere della Sera* (1^o maggio 1909).

que de très courts lambeaux qui parurent dans les journaux et furent ensuite recueillis dans le volume *Lotte civili*. Ce livre, où l'on trouve pour ainsi dire le résumé des études de de Amicis en matière sociale, contient une préface de M. Mantovani qui explique clairement la conception générale du livre. En voici quelques lignes essentielles :

« Avec le même esprit qui l'avait amené à faire pénétrer dans l'armée et dans les mœurs militaires les éléments de la fraternité humaine et l'idéal d'une civilisation supérieure à laquelle devait répugner la violence et l'effusion du sang, il continua, fortifié par sa foi politique nouvelle et sans cependant jamais vitupérer contre les institutions qu'il avait honorablement servies, à combattre la guerre, à désirer l'union des peuples pacifiés par le progrès moral et par la nécessité d'une vie économique commune (1). »

On voit dans ces lignes précisément l'exacte orientation de ce qu'on a appelé « la conversion » de de Amicis. Elle n'a pas été, selon nous, bien comprise par certains critiques qui tentèrent de l'étudier et en dénaturèrent la portée en la comparant, par une tendance égoïste, à leur propre doctrine politique.

Il faut reconnaître en effet que le désir de voir triompher les idées socialistes se trouve constamment dans chacune de ces pages, et l'on peut citer parmi les plus significatives, le dialogue entre *Anarchico e socialista* (2), où l'aversion qu'il éprouve contre les tendances révolu-

(1) *L. C.*, p. VII.

(2) *L. C.*, 72-82.

tionnaires le conduit à des excès de sentiments, et *Mentre passano gli scioperanti* (1) qui est toute une défense de cette grande manifestation économique qu'est la grève.

L'esquisse *Un Malfattore* (2) n'est pas moins intéressante au point de vue qui nous occupe. L'auteur suppose qu'il reçoit, en présence d'un de ses petits-fils, la visite d'un coreligionnaire politique à peine sorti de prison après avoir été condamné pour délit d'opinion. L'enfant écoute attentivement le grave entretien des deux hommes et enfin, très ému d'apprendre que le visiteur venait de sortir de prison, il profite d'un moment de distraction pour communiquer à son père ses impressions. Voici la traduction de ce court dialogue :

« — Et pourquoi l'a-t-on mis en prison ?

— Parce qu'il pense et dit tout ce que je t'ai dit. ¹

— Alors ils pourraient te mettre en prison aussi ?

— Certainement.....

— Et pourquoi l'a-t-on mis lui seulement ?

— Parce qu'il dit toutes ces choses à voix plus haute et plus ouvertement, c'est-à-dire avec plus de désintéressement et plus de sincérité ; parce qu'il désire plus ardemment le bien, qu'il est plus courageux et plus généreux que moi..... (3) »

Et la scène finit par une embrassade générale et aux baisers de l'enfant succèdent les larmes des autres ; ce sont là les révolutionnaires de de Amicis !

(1) *L. C.*, 91.

(2) *L. C.*, 46-50.

(3) *L. C.*, 50.

Certains critiques ont évidemment exagéré en louant les mérites et la valeur de ce livre, et voici d'ailleurs en quels termes M. Mantovani en recommande la lecture :

« Il est juste et équitable que tous nous puissions lire et garder ce livre à côté des autres écrits de de Amicis. Il ne fut pas mis en ordre par lui, mais il est plein d'un génie généreux qui semble s'être excité à des hardiesses nouvelles, à de nouvelles expériences de pensées et de style en vue de gagner l'assentiment d'autrui à la conception qu'il a faite de la justice et de l'harmonie sociale (1). »

IV. — Œuvres Didactiques

(à partir de 1886)

Cuore (1886).

Il romanzo di un Maestro (1890).

La maestrina degli operai (1890).

Fra scuola e casa (1892).

Ai ragazzi (1892).

Ricordi d'Infanzia e di scuola (1901).

« J'étais né — déclarait de Amicis dans un de ses discours aux enfants — pour faire un maître d'école, à tel point que lorsque je vois dans une chambre quatre bancs et une table je me sens remué. »

Ce désir, que nous avons déjà mentionné dans ce travail, était, à n'en pas douter, ancré dans l'âme de de Amicis, en vertu d'une tendance naturelle à l'apostolat

(1) L. C., prefazione.

de l'enseignement ; mais il puisait également sa source dans son immense amour pour les enfants, convaincu qu'il était de l'importance capitale du rôle de l'enseignement et de l'école dans la formation de la conscience humaine.

Il déploya donc une grande activité à cette sorte d'apostolat. Ses œuvres didactiques convergent toutes vers une conception plus neuve du problème de l'école qu'il eût voulu transformer en l'adaptant aux besoins de la vie moderne.

Le premier écrit qui relève de ce genre parut en 1886. C'était un volume qui eut un retentissement mondial ; il était intitulé *Cuore* :

Voici d'intéressantes déclarations faites par l'auteur de *Cuore* à G. Berlolini qui l'interrogeait sur les circonstances qui l'amenèrent à composer cet ouvrage ; on lit dans la « *Lettura* » de mai 1908 :

« Depuis quelque temps je me familiarisais avec cet admirable creuset qu'est l'école élémentaire. Mon fils fréquentait l'école qui porte aujourd'hui le nom de Posmini. Je me rencontrais souvent avec les instituteurs et je parlais fréquemment aux enfants, que j'ai tant aimés durant toute ma vie. J'aimais ce petit monde et de l'amour peut toujours naître une créature ; mais pourtant aucune idée de faire un livre ne m'était encore venue. L'inspiration surgit comme la foudre. Un jour, c'était le premier janvier 1886, j'attendais mon enfant à la porte de l'école, je le vis sortir du vestibule avec un camarade pauvrement habillé ; c'était le fils d'un serrurier.

« Perdu dans un veston qui lui arrivait jusqu'aux genoux, cet enfant était très pâle, d'apparence malade, ayant toujours l'air épouvanté et ne riant jamais..... »

« Mon Ugo fit une caresse à l'autre, qui était plus petit que lui; doucement il lui passa la main sous le menton, et doucement l'autre sourit..

« Ce fut pour moi comme un éclair subit; il me semblait voir, comme dans un rêve, l'image de la fraternité humaine, mais prêchée par la voix de l'enfance. L'idée de mon livre est devenue tout de suite une volonté précise de mon esprit, un besoin tenace de tout mon être. Je me mis immédiatement au travail : je m'y plongeai éperdument. Cette pensée ne me laissait aucun repos, mais c'était une pensée si heureuse et si pleine de foi ! Je n'ai jamais été si heureux que lorsque j'écrivis le *Cuore*. La certitude de faire du bien m'enivrait. L'idée de la mort, rien n'avait plus d'influence sur moi, car je sentais sourdre en moi un flot impétueux de vie ; j'éprouvais la sensation d'être affranchi de l'existence comme si j'avais gagné la liberté de l'air... Plusieurs fois je me surpris les larmes aux yeux, et je ne les avais pas senties venir : j'écrivais comme si je fixais des mots que j'entendais. En deux mois le livre fut prêt ; j'employai encore deux mois à le recopier (1). »

De Amicis a donné à G. Berlolini le « plan du *Cuore*, » qu'il publia ensuite dans la *Lettura* de mai

(1) *Lettura*, Maggio, 1908, p. 398.

1908 (1). On trouve notamment dans la première et dans la dernière partie de ces notes tracées hâtivement, des preuves indiscutables des circonstances particulières qui donnèrent naissance à ce livre, ainsi que de la facilité et de la limpidité avec lesquelles l'auteur les a développées.

Dire l'accueil que *Cuore* reçut et sa fortune durant de longues années nous semble chose superflue. Le livre est trop connu ; il a été trop souvent analysé et commenté pour que nous en fassions ici un examen détaillé. Il fut traduit en une vingtaine de langues et atteignit un nombre extraordinaire de réimpressions. Ce fut sans aucun doute le plus grand succès de la librairie de de Amicis.

A l'occasion de l'édition de 1910, qui marquait le demi-million de ce livre, le *Marzocco* (2), le journal le plus autorisé en matière de critique littéraire italienne, publiait les réflexions suivantes :

« Quand une œuvre subsiste après une épreuve de vingt ans et continue à émouvoir les enfants et les adultes, les lecteurs instruits comme les ignorants, nos nationaux comme les étrangers (et les étrangers, a-t-on dit, sont en partie la postérité vivante), il convient de dire qu'elle possède dans sa source cachée un arôme magnifique qui la sauve du vieillissement précoce, un esprit subtil qui résiste à la corruption lente et fatale de la matière. Cet arôme est celui de l'art ; cet esprit

(1) Il piano del Cuore. *Lettura*, Maggio 1908, p. 400-401.

(2) Firenze, 1910. N. 26.

est celui de l'artiste, qui tend à survivre dans sa retraite la plus digne, dans son œuvre.

« Et ainsi *Cuore* vit et vivra de nombreuses années encore, indépendamment de la renommée de son auteur, de l'école, de l'éditeur, des circonstances favorables de temps et de lieux..... à cause du souffle mystérieux de personnalité artistique que de Amicis y a infusé. »

* * *

Il ne sera pas inutile de rappeler que le *Cuore* eut dans un jeune écrivain italien, M. Branchi, un véritable imitateur et un continuateur, qui, sur les traces mêmes de l'œuvre de de Amicis, composa son livre intitulé *Mare* (1). Celui-ci reprend précisément *Enrico*, le personnage de *Cuore*, au moment de la clôture de l'année scolaire et il imagine qu'il emploie ses vacances à faire un long voyage par mer autour du monde. Le livre est pour ainsi dire copié sur le modèle de *Cuore* ; il présente la forme d'un journal où des contes sont intercalés.

M. Branchi, en homme d'une haute culture intellectuelle, et qui connaît la mer, a écrit une œuvre qui recueillit l'approbation de de Amicis lui-même. Le maître, en effet, dans une préface à ce volume, exprime toute sa satisfaction de voir repris par d'autres le thème qui lui fut le plus cher et souhaite que *Mare*

(1) BRANCHI (Camillo), *Mare* (seguito a *Cuore*) con due prefazioni di C. MARIOTTI, E. DE AMICIS e L. CAPPELLI (Roma, S. Casciani, 1910, in-16°, p. 310).

prenne place dans les écoles à côté de *Cuore*. Le souhait de de Amicis s'est d'ailleurs déjà réalisé.

* * *

De Amicis avait parlé des élèves, des écoliers, il a voulu parler ensuite du maître ; il avait au cœur, nous l'avons dit, l'amour de l'école. Cette fois il aborde la forme du roman ; c'est un essai qu'il tente mais qui ne lui réussit guère. *Le roman d'un maître* ne vaut pas *Cuore* ; la forme romanesque lui nuit. Pourtant cet ouvrage ne manque pas de qualités, de Amicis s'y révèle observateur sagace et varié. On y devine aussi le changement politique, — si l'on peut l'appeler ainsi, — que l'auteur annoncera l'année suivante.

Le héros de ce livre est un jeune maître d'école qui débute à la campagne. De Amicis nous expose avec beaucoup de vérité, en présence de quelles difficultés se trouve ce jeune homme (1). Il fait remarquer que la plupart de ses collègues éprouvent les mêmes déceptions lorsqu'ils quittent leurs études pour entrer dans l'enseignement (2). Il fait défiler sous nos yeux des portraits, tracés de main de maître, d'instituteurs, d'institutrices (3), de maires et d'adjoints (4), d'élèves, de familles d'élèves (5), même nous assistons aux élections et aux révocations d'instituteurs par les conseils communaux ; nous sommes témoins de leurs abus, de leurs

(1) *R. M.*, 29, 116.

(2) *R. M.*, 55, 223, 235.

(3) *R. M.*, 91, 158, 162, 196.

(4) *R. M.*, 87, 147.

(5) *R. M.*, 36, 37.

lâchetés ; nous voyons l'autorité scolaire qui leur apporte l'aide et le réconfort ou qui les abandonne (1).

Dans une dernière partie, de Amicis traite des examens et des récompenses. Puis l'auteur expose les théories pédagogiques si nombreuses et si diverses alors en vogue en Italie et il en discute quelques-unes avec beaucoup de compétence (2).

Dans la *Maestrina degli Operai*, l'auteur avait également pour but de démontrer que le devoir le plus grand pour une institutrice est de se tenir prête à toute sorte de sacrifices pour l'école. Mais l'élément artistique est beaucoup moins sensible dans cet ouvrage que dans le *Roman d'un Maître*.

Telle est aussi l'opinion de l'*Athenaeum* (3) qui a publié un court article sur ce livre et cette fois son jugement, croyons-nous, ne peut être taxé de partialité.

*
* *

Les autres œuvres didactiques de de Amicis, quoique suivant un plan technique différent, s'inspirent toutes du même dessein, faire naître un courant nouveau dans l'éducation des enfants, en créant l'école moderne, le maître moderne, l'élève moderne.

Fra scuola e casa dans ses neuf contes dont les sujets sont empruntés au milieu scolaire n'est que la représentation de ce qu'est l'école d'alors et de ce qu'elle

(1) *R. M.*, 211, 213, 217.

(2) *R. M.*, 26, 122.

(3) *Athenaeum*, London, 1895, July 13, p. 66.

devrait être. *Un dramma nella scuola* (1) est un conte où l'auteur décrit la mort d'une fillette minée, épuisée, par les souffrances que lui cause la malignité de ses compagnes d'école, souffrances dont la dernière est mortelle, car elle apprend par un billet qui circulait en classe la faute de sa mère qu'elle ignorait. On se trouve cette fois en présence d'une leçon de morale donnée aux maîtres, pour les mettre en garde contre les travers ou les égarements des bambins qui leur sont confiés.

I discorsi ai ragazzi, qui eurent une meilleure fortune que *Fra scuola e casa*, rappellent davantage le de Amicis psychologue et artiste de l'éducation, l'interprète vrai et puissant de l'âme des petits enfants, le prince des éducateurs, le maître des maîtres (2). Ces discours sont une série d'hymnes nouveaux à l'école.

Dans *Ricordi d'infanzia e di scuola*, les idées de de Amicis nous paraissent enfin plus ordonnées et plus précises. L'auteur attaque décidément à fond les vieilles méthodes d'enseignement et la vieille école qui se fait haïr des enfants au lieu de s'en faire aimer. A cette sorte de torture sociale de Amicis oppose une fois de plus son idéal de l'école moderne et il le défend par des exemples pratiques, par des raisonnements indiscutables et même par des contes qui sont aujourd'hui dans toutes les mémoires. Dans *Piccoli scrittori d'infanzia* et *Desideri dei ragazzi* (3), qui

(1) S. C., p p. 21-105.

(2) CORRADINO (C), *Rivista pedagogica*, Roma, Marzo 1908.

(3) R. S.

contient tant de bonnes choses, l'auteur s'attache à montrer de quelle façon inconsiderée et dangereuse on impose l'effort inventif à l'esprit des enfants, et il indique lui-même ce qu'on doit leur demander et quels sont les thèmes qu'on peut leur imposer.

Personne mieux que lui, croyons-nous, ne peut donner avec autorité des conseils en cette matière ; car personne plus que lui n'aima les enfants.

Écoutez pour finir cette charmante comparaison que l'on trouve dans les souvenirs d'enfance :

« Je crois que si l'on enfermerait dans une chambre l'homme le plus sérieux du monde avec une petite boîte de soldats en plomb, il arriverait un moment où il les sortirait, les rangerait et les ferait manœuvrer comme un enfant de six ans... (1). » Cette réflexion n'est pas seulement vraie, elle est aussi profonde.

V. — Ouvrages de Philologie.

L'Idioma Gentile, 1905.

Ce genre d'études qui avait pour but d'éveiller et de développer l'amour de la langue nationale, d'apprendre ou de perfectionner l'art de parler et d'écrire, avait été tenté par de Amicis en 1870-72, quand dans *Pagine sparse* parurent quelques articles sur l'utilité de la lecture du dictionnaire et sur la langue parlée en Toscane.

Mais ces articles se présentaient alors comme de simples notes, comme des conseils en vue d'exercices

(1) *R. d'Infanzia e di S.*, p. 124.

de style ; ils étaient loin de faire penser à l'entreprise d'une œuvre aussi vaste que celle de *l'Idioma gentile* qui parut chez Trèves en 1905.

Ce livre fut donc, comme on le voit, longuement médité et patiemment écrit, durant une période considérable.

L'unité Italienne était achevée depuis longtemps et de Amicis avait été l'un des premiers à applaudir à cet événement ; mais à côté de l'unité politique, l'écrivain eût voulu voir s'établir l'unité définitive de la langue nationale, qui, à l'heure actuelle, est encore loin d'être réalisée, car ni les efforts des philologues et des écrivains ni les progrès des transports à travers tout le pays ne sont pas encore parvenus à unifier la langue italienne qui se trouve toujours divisée, sectionnée en autant de dialectes que de provinces.

De Amicis consacra plusieurs années de sa vie à écrire ce livre qui devait, dans sa pensée, tracer la voie aux classes sociales plus instruites. Il accomplissait, ce faisant, une autre œuvre patriotique. Un critique contemporain, M. Bacci, se plaisait à voir dans *l'Idioma gentile* à côté de l'artiste le « vulgarisateur et l'apôtre (1) ».

Si l'on ne peut en parler comme d'un travail scientifique complet, on ne peut nier que ce livre ait encouragé et facilité, grâce à une méthode attrayante et jusqu'alors inconnue, l'étude et l'épuration d'une langue qui eut ses traditions glorieuses tant dans son origine que dans son développement.

(1) BACCI (O.), *Giornalino della Domenica*, (Firenze, 23-3-1908).

Sa valeur a même été sanctionnée d'une manière officielle, puisque le ministre de l'instruction publique le recommanda aux maîtres et aux élèves. Mais était-ce bien nécessaire? Déjà l'ouvrage était fort connu dans les milieux scolaires. Il ne faut donc pas s'étonner dès lors qu'il ait atteint un nombre considérable de réimpressions.

* * *

De Amicis imagina une grammaire singulière, un traité de stylistique composé sous forme d'anecdotes et parsemé de récits humoristiques qui, parce qu'ils étaient intéressants et amusants, resteraient facilement dans la mémoire.

On voit tout de suite que l'élaboration d'un pareil travail devait être chose ingrate et d'un résultat douteux. Pourtant les moyens intellectuels, la patience de l'auteur et surtout sa connaissance de la matière à traiter permirent à de Amicis de composer l'œuvre la plus originale du genre.

L'*Idioma gentile* est en effet une série organique de questions linguistiques symétriquement disposées et finement présentées sous forme d'esquisses, de contes, de petites scènes, ou encore d'expériences et de faits personnels qui, en faisant connaître la vie intime d'un écrivain déjà très aimé, devaient présenter un intérêt tout particulier.

On comprend maintenant qu'une pareille grammaire doive réussir à paraître agréable même aux enfants. Les esquisses, les contes, les petites scènes concernent

naturellement telles ou telles personnes qui, dans la vie quotidienne, se rendent ridicules ou grotesques en parlant très mal la langue italienne. On ne peut naturellement comprendre ni la portée de ces pages, ni l'esprit qu'elles renferment si l'on ne sait dans quelle situation exceptionnelle se trouve la langue que parlent les Italiens. Il nous suffit de dire que le peuple ne se risque à employer la langue nationale que quand il s'y trouve forcé, ce qui arrive rarement; et que la classe instruite ne la parle que quand elle n'en est pas empêchée, ce qui ne se présente pas souvent. Il y a évidemment des exceptions; on trouve certains endroits où presque tout le monde l'emploie et des personnes qui se font un devoir de la parler même là où on ne les comprend pas bien. Mais encore une fois ce ne sont que des exceptions et pour beaucoup la langue nationale est encore étrangère.

L'*Idioma gentile* commence par une sorte d'introduction intitulée : *La lingua della patria* (1), où brièvement l'auteur expose son opinion sur l'importance de l'enseignement de la langue italienne et du devoir que tout Italien a de l'apprendre avant d'étudier toute autre chose. Et, en s'adressant aux enfants à la fin de cette préface, de Amicis conclut :

« La langue est la clef des cœurs et des consciences, c'est un instrument de travail et de fortune (2). »

Parmi les esquisses les plus piquantes et les plus humoristiques du volume il faut citer *La Signora Piè*

(1) I. G., 3-9.

(2) I. G., 6.

sospinto (1) et *l'Amio Enrio* (l'Amico Enrico) (2) titre écrit phonétiquement suivant la prononciation populaire de la Toscane.

Dans ces deux esquisses, que nous ne voulons pas gâter par une traduction qui ne permettrait pas de rendre les jeux de mots qui en font toute la saveur, on trouve deux satires. La première met en scène une dame italienne qui veut se donner l'air de parler avec finesse une langue qu'elle est loin de connaître ; ses fautes font rire, mais elles doivent aussi être très instructives. La seconde s'élève contre la prononciation régionale de la Toscane ; les équivoques y sont amusantes au plus haut degré.

Cependant de temps à autre l'auteur abandonne le ton de la narration, laisse de côté l'esprit et l'humour qui abondent dans ce livre, et oblige le lecteur à méditer sur des questions de stylistique vraiment pratique.

De ci de là se rencontrent des discussions grammaticales et souvent l'auteur insiste sur l'utilité de la lecture du dictionnaire qui, selon lui, doit être faite suivant une méthode spéciale. Les divers procédés proposés pour cette lecture sont discutés dans un chapitre intitulé *Una carta nel vocabolario* (3) où il suppose qu'il lit avec ses lecteurs les pages de la lettre *P*. A chaque mot qui se présente, il s'arrête et fait toutes les réflexions que le lecteur doit apprendre

(1) *I. G.*, 64-69.

(2) *I. G.*, 86-90.

(3) *I. G.*, 127-148.

à faire de lui-même pour mieux distinguer les diverses significations des mots et les emplois qu'on en peut faire.

Telle est la contexture générale de ce livre qui, de l'aveu de nombreux écrivains contemporains, a rendu en Italie de très appréciables services.

VI. — **Ouvrages inédits.**

Alessandro Manzoni (sans date).

Un grande Artigliere italiano (sans date).

Parmi les autographes qui se trouvent dans une collection vraiment précieuse du baron Lumbroso, de Rome, il y a deux manuscrits de de Amicis. Ces deux écrits étaient destinés à la publicité, car ils semblent rédigés dans une forme très correcte et portent chacun un titre défini et la signature de de Amicis.

L'un a pour titre *Alessandro Manzoni* et fut écrit à l'occasion de l'inauguration d'une statue en bronze à Manzoni sur la place S. Fedele à Milan. L'autre est intitulé *Un grande Artigliere italiano* et lui fut inspiré par une conférence faite à l'*Accademia delle scienze* par un officier en commémoration du général Cavalli.

Les manuscrits ne sont pas datés, ce qui n'a aucune importance. Il nous serait facile d'ailleurs d'en préciser l'époque d'après les événements.

Examinons brièvement le premier de ces deux écrits, car il offre plusieurs points intéressants.

Si nous dépouillons le travail de tous les accessoires

nécessaires à un article de revue ou de journal, nous y trouverons un document en faveur de l'opinion moderne qui veut que de Amicis soit un continuateur des traditions Manzoniennes.

Dans ce travail, en effet, l'inauguration du mouvement n'est point le but prédominant, mais seulement un prétexte pour écrire un éloge sur Manzoni.

A la cérémonie du monument de Amicis ne dédie que quelques lignes, ce qu'il faut pour annoncer l'événement. Puis il y met un astérisque et aborde tout de suite la théorie d'un essai critique. Telle était sans doute l'intention de l'auteur ; il voulait nous donner une étude critique de l'œuvre de l'écrivain qu'il considérait comme le plus grand romancier.

Mais comme critique littéraire nous ne croyons pas que de Amicis nous ait donné ici une preuve d'habileté et d'équilibre. Le travail manque d'objectivité et de cette science particulière qui doit rendre acceptable ce type d'art littéraire et surtout il est défectueux dans le ton et dans la mesure. L'emphase trop abondante et l'impétuosité exagérée déplacent la ligne habituelle qui caractérise l'art de de Amicis. Les invocations langoureuses et ingénues sont ici détestables et semblent laborieuses. A une période rigide et dense de pensée il fait immédiatement succéder ces cris inattendus et hors de place : « Pauvre et grand vieillard ! Oh ! malheureuse vie humaine ! Pauvre notre Alexandre aimé ! » ou des invocations comme celle-ci : « Puisse Dieu auquel tu croyais te récompenser par des siècles de joie, etc. etc. »

Heureusement dans ce manuscrit il y a d'autres choses bien plus intéressantes : D'abord on y trouve dans de petits chapitres une série d'anecdotes agréables, résultat de l'amitié entre l'auteur et Manzoni, anecdotes qui sont également précieuses pour leur valeur historique. Ici, nous n'avons plus en de Amicis le critique médiocre, mais le conteur aimable qui nous oblige à apprécier son talent. Ensuite de Amicis nous parle de certains manuscrits de Manzoni qu'il possède et dont l'un est très important ; c'est celui de la célèbre poésie *Il 5 maggio (in morte di Napoleone 1°)*.

Sur les nombreuses corrections et ratures que le manuscrit présente, de Amicis médite, reconstruit presque le travail tout entier avec des expressions tellement justes et originales que nous ne pouvons nous empêcher de traduire une courte citation.

Après avoir dit dans quelles circonstances l'ode fut écrite, de Amicis continue ainsi :

« L'admirable commencement « *Ei fu* » doit avoir brillé dans sa pensée dès le premier moment, car il n'admit aucun changement. Les deux premières strophes (spécialement la première) si elles ont le défaut d'être trop tourmentées, sont aussi tourmentées dans ce manuscrit : le poète peinait, il voulait s'élancer et il heurtait contre des obstacles, ne réussissait pas à dire ce qu'il voulait, ou ne réussissait pas à le dire parfaitement.

La course impétueuse commence à la troisième strophe, la troisième et la quatrième jaillissent presque spontanées, la superbe affirmation :

« E scioglie all' urna un cantico
Che forse non morrà. »

lui sort de l'âme comme un cri. Elle est écrite deux fois, avec complaisance sans une retouche.

Ensuite l'hymne procède encore rapidement jusqu'à la neuvième strophe : *Ei si nomò, due secolì... etc.*

A ce point le génie heurte contre un obstacle. Il possède la grande idée et ne réussit pas à la faire sortir instantanément, les épithètes augmentent, les verbes se choquent, les ratures se succèdent rapides et enragées, le poète combat et souffre, peut-être il désespère et est sur le point de jeter la plume... mais finalement il se redresse avec le triomphe sur le front et puis il s'assied pour clouer sur le papier les deux merveilleux sizains qui terminent avec *l'immensa invidia e la pietà profonda, e l'odio inestinguibile e l'amore indomato*.

Après ce passage le poète continue son vol libre et victorieux presque jusqu'à la fin, arrêté seulement çà et là par un doute momentané sur un mot ou une image, comme pour voir si c'est mieux *il folgorar dell'aquile* ou *il lampo de' manipoli*. Il hésite encore un peu, il fait encore un effort violent et douloureux à la dernière strophe, puis la dernière aussi bondit entière et éclatante ; la torture sublime est finie, l'Italie a un nouvel hymne et le grand empereur une gloire de plus. »

IV

SES LIVRES DE VOYAGE

Ils ont été composés pendant la meilleure période de sa vie d'écrivain, entre 27 et 43 ans. Il était alors en pleine possession de son talent.

L'Espagne, la Hollande, Souvenirs de Londres, le Maroc, Constantinople, Souvenirs de Paris, parurent, pour ainsi dire, l'un à la suite de l'autre.

Les caractères de ces ouvrages sont à peu près les mêmes et s'ils diffèrent parfois, cela tient plutôt aux conditions particulières des pays qu'il décrit et par conséquent à la documentation, qu'à une différence de méthode.

Le livre sur « le Maroc » est peut-être à ce point de vue, celui qui présente le moins d'analogie avec les autres.

L'auteur venait de quitter la Hollande et allait partir pour la Chine, lorsque se présenta l'excellente occasion de visiter ce pays plus voisin, mais peu connu. L'Italie envoyait une ambassade extraordinaire au Maroc et le jeune touriste accepta volontiers de faire partie de cette caravane nombreuse et magnifique dont il fut nommé l'historiographe officiel. L'écrivain partit donc presque subitement et il n'eut pas le temps d'acquérir, comme on en retrouve la trace dans ses autres ouvrages du

même genre, cette préparation spéciale qui bien des fois lui a été plus nuisible qu'utile.

Le défaut de documentation étrangère peut donc être, à ce point de vue, considéré pour lui comme un réel avantage ; d'autre part, les circonstances dans lesquelles il accomplit ce voyage influèrent sur les impressions que de Amicis devait rapporter du Maroc. L'écrivain n'était pas seul comme dans ses autres voyages ; la compagnie de personnages officiels rendait possible l'échange des observations. L'Ambassadeur d'Italie avait en effet à sa suite plusieurs hommes d'esprit et de talent, parmi lesquels les peintres Ussi et Biseo ; aussi les chapitres consacrés aux campements au grand air ne sont-ils pas les moins intéressants (1).

La façon dont il a traité de la physionomie du pays et décrit son aspect physique et moral, au lieu de s'attacher à en scruter le fond caché, dépend aussi, croyons-nous, du pays même où la vie publique et privée est jalousement fermée aux étrangers. L'aspect général est même tellement différent de celui de nos pays d'Europe, qu'il attire naturellement l'attention.

La monotonie du pays enfin l'a obligé à revenir plusieurs fois sur les mêmes sujets : c'est ainsi qu'il n'a manqué aucune occasion de nous décrire les salves de mousqueterie tirées en l'honneur de l'ambassade par les escortes arabes chaque fois que la caravane entrait dans une nouvelle province (2). Plusieurs fois aussi, il est revenu sur la description des dîners servis aux

(1) *M.*, 101, 119, 188, 204, 239.

(2) *M.*, 134, 161, 202, 221, 235.

envoyés italiens par les plus hauts personnages marocains (1), sur la claustration des femmes arabes (2) et sur d'autres points encore.

Tout autre est le livre de « La Hollande » De Amicis visite ce pays un an après l'Espagne et, comme l'opposition qu'il présente avec le ciel et le climat italien ou espagnol le frappe davantage, il semble que ses impressions soient plus vives.

Il est frappé surtout par ce qui s'éloigne des habitudes, des mœurs, des sentiments de son pays et c'est bien naturel. Il le note comme plus spécialement remarquable, mais aussi, — on le sent — pour être donné en exemple à ses nationaux et avec l'espoir qu'ils en profiteront : qui le lui reprocherait ?

Entre l'Italie où la nature si prodigue donne tout à l'homme sans effort et cette Hollande où la terre elle-même est le fruit du travail des hommes, la différence est si grande et elle entraîne fatalement, dans les goûts, de tels contrastes que tout pour lui devait être nouveau et imprévu.

Par contre, il sait bien que ses lecteurs ne soupçonnent, pas plus qu'il ne le soupçonnait lui-même avant son voyage, ce que sont ces Pays-Bas si étonnants, et il les leur fait connaître, comme il leur raconterait un voyage qu'il aurait fait dans la lune, leur parlant de tout, de la nature du sol, du climat, de la façon de se ^récréer et de se vêtir des Hollandais; il dit leur caractère et leurs occupations. Il invoque l'histoire pour

(1) *M.*, 52, 279, 312, 327.

(2) *M.*, 303, 346.

marquer d'un trait plus vif ce qui lui semble constituer la physionomie nationale, l'esprit et les mœurs de ses hôtes.

C'est que l'envie d'instruire, à côté de celle d'amuser, anime de Amicis dans tous ses voyages. Cette envie augmente à mesure que le nouveau pays diffère du sien et, avec ce sentiment, ses qualités d'écrivain se développent comme nous allons le voir.

La préparation à laquelle se livrait de Amicis et la documentation dont il s'entourait avant de quitter l'Italie pour aller faire sur place ses observations personnelles se font surtout sentir dans son livre sur Constantinople (1). L'auteur savait que, comme le peintre, l'écrivain devait, pour décrire cette merveille orientale, faire une ample provision de couleurs. Depuis longtemps, il préparait, il mûrissait ce voyage. Il avait lu tous les ouvrages écrits à ce sujet, il nous en fait l'aveu lui-même dans les premières pages de son livre :

« Il faut avoir couvé ce désir pendant dix ans, avoir passé de longues années d'hiver à regarder tristement la carte d'Orient, s'être enflammé l'imagination à la lecture de cent volumes, avoir parcouru la moitié de l'Europe pour se consoler de ne pouvoir voir cette autre moitié.... pour comprendre ce que veulent dire ces paroles : « Demain, à l'aube, nous verrons les premiers minarets de Stamboul (2). »

Sans doute, avant de se rendre dans les Pays-Bas,

(1) Pour certaines discussions linguistiques à propos de cet ouvrage voir la lettre de de Amicis à P. Fanfani, 18 mai 1877, Bibl. Naz. de Florence.

(2) *C.*, 2.

il avait préparé son voyage, mais pas trop. La documentation lui manquait donc, mais ce qu'il a vu pendant la durée d'un séjour prolongé, la complaisance qu'il rencontre chez les Hollandais, qui se prêtèrent obligeamment à son enquête, aussi complètement qu'il le voulut, suppléent très heureusement, pour le lecteur, à ce défaut de préparation.

« Je demandais des renseignements, écrit-il, mon interlocuteur me répondait à peine, comme s'il voulait me donner à entendre que j'étais un importun ; alors je me disais : On n'est pas plus désobligeant ! »
« Le lendemain, il me donnait des renseignements par écrit, plus clairs, plus précis, plus minutieux que je n'eusse osé les souhaiter (1). »

D'un bout à l'autre du livre, il semble que l'on entend derrière lui quelque Hollandais qui lui donne la documentation de ses chapitres, lui dicte ce qu'il faut dire, en lui laissant le soin d'y mettre de l'ordre et du style, d'ajouter, avec ses impressions personnelles, les images conformes à la langue sur ce canevas d'idées.

Au contraire il connaissait Constantinople avant d'y aborder : il la connaissait trop. L'influence de ses lectures trop abondantes se remarque souvent dans ce livre que l'on dirait parfois chargé de citations et quelque intérêt que l'on prenne au récit de l'auteur, à ses descriptions toujours minutieuses et soignées, on ne peut se défendre d'une vague impression

(1) H., 360.

de défiance à l'égard d'un enthousiasme qui semble de commande.

Avant de visiter l'Espagne, et plus tard la Hollande, de Amicis avait lu les ouvrages de ses prédécesseurs étrangers sur le sujet qu'il allait aborder, mais il avait feuilleté ces livres plutôt pour y trouver des guides que pour y puiser une documentation en vue de son œuvre personnelle. Pour Constantinople, il a puisé un peu partout, au hasard de la lecture, les renseignements précis qui devaient le dispenser de se livrer sur place à des recherches trop absorbantes : c'est ce qui fait que certaines parties de son livre, quoique souvent citées, comme l'entrée des Turcs à Sainte-Sophie (1), n'échappent pas à ce reproche et l'on garde l'impression que *Constantinople*, malgré des pages admirables, n'a pas la légèreté d'allure de la *Hollande*.

D'ailleurs, on ne trouve pas dans le dédale des nombreux chapitres un ordre régulier. Les transitions qui les réunissent sont toutes d'une extrême simplicité et paraissent avoir été ajoutées après coup, comme si chacun des sujets développés avait été traité séparément et peut-être d'avance.

Il avoue lui-même cette documentation étrangère. S'il nous décrit avec force détails et en véritable artiste, l'incendie de Péra dont il n'a pu être le témoin, il prend soin de nous dire : « Si je ne le vis pas de mes yeux j'en ai connu tant de témoins

(1) C., 263-67.

oculaires et j'en ai recueilli des récits si détaillés que je puis dire l'avoir vu par les yeux de l'esprit, et que je le décrirais peut-être avec autant de clarté que si j'en avais été le spectateur (1). »

Il en est de même pour « *l'antico serraglio* : » il présente cinquante pages pour la description de ce qu'il n'a pas vu mais connaît seulement par des lectures et il s'excuse en ces termes : « Il vaut mieux, pour celui qui écrit et pour celui qui lit, revoir ce sérail fameux tel qu'il était à l'époque de la grandeur ottomane » (2).

On n'admettrait plus aujourd'hui pareille naïveté de la part des voyageurs contemporains !

Malheureusement, cet artifice continu, dans un ouvrage où, cependant, on trouve beaucoup de qualités, fatigue le lecteur ; de plus, les longues promenades autour des murailles séculaires (3), et d'autres incidents auxquels il s'attarde avec complaisance ne sont que de pures inventions.

Dans les livres sur la Hollande, l'Espagne et même le Maroc, les anecdotes ont une autre saveur. Nous en trouvons de piquantes dont il émaille son récit, et la façon de présenter ses idées et d'expliquer, en les prêtant à d'autres, ses impressions personnelles, ne constitue pas le moindre attrait de ces ouvrages. C'est à ce moyen qu'il a recours lorsqu'il expose avec une finesse ironique, d'un excellent aloi, le tableau si com-

(1) C., 367.

(2) C., 433.

(3) C., 390-427.

plexe des partis politiques qui divisent l'Espagne, dont l'unité est plus apparente que réelle :

« Vers le soir arriva un habitant de Miranda, un homme approchant de la cinquantaine, un employé, allègre, bavard, et je laissai les carabineros pour m'attacher à lui. Ce fut le premier Espagnol qui me parla sérieusement de politique, je le priai de me dévider un peu cet écheveau embrouillé de partis, dont je n'avais pas encore pu réussir à trouver le fil ; il fut content et me servit à souhait. C'est dit en deux mots, commença-t-il : voici ce qu'il en est. Il y a cinq partis principaux : l'absolutiste, le modéré, le conservateur, le radical, le républicain. Le parti absolutiste se divise en deux : carlistes purs et carlistes dissidents. Le parti modéré se divise aussi en deux : les uns veulent Isabelle II, les autres, don Alphonse. Le parti conservateur se partage en quatre, suivez-moi bien : Les Canovistes qui ont pour chef Canovas de Castille ; les exmontpensiéristes, qui obéissent à Rios Rosas ; les fronterizos menés par le général Serrano ; et les progressistes historiques dont le chef est Sagasta. Le parti radical se divise en quatre : les progressistes démocratiques, dont le chef est Zorilla ; les Cimbrios dont le chef est Martos ; les démocrates dont le chef est Ribero ; et les économistes dont le chef est Rodriguez. Le parti républicain se divise en trois ; les unitaires, chef Garcia Ruiz ; les fédéraux, chef Figueras ; les socialistes, chef Garrido. Les socialistes se séparent encore en deux camps : socialistes de l'Internationale, socialistes hors de l'Internationale. En tout seize partis.

Ces seize partis se subdivisent encore. Martos tend à constituer un parti à lui; Candau un autre parti; Moret, un troisième; Rios Rios, Pi y Margall, Castelar se préparent chacun un parti à part. Cela fait donc vingt-deux partis, faits ou à faire; qu'on y ajoute les partisans de la république avec don Amédée pour président, les partisans de la reine, qui voudraient un croc-en-jambe à don Amédée, les partisans de la royauté d'Espartero, les partisans de la royauté du duc de Montpensier; ceux qui sont républicains, à condition qu'on ne lâchera pas Cuba; ceux qui le sont à condition qu'on la lâchera; ceux qui n'ont pas encore renoncé au prince de Hohenzollern; ceux qui désirent l'union avec le Portugal: cela ferait trente partis. Avec un peu de bonne volonté on pourrait les subdiviser encore: mais il vaut mieux se faire une idée claire des choses. Sagasta s'appuie sur les unionistes, Zorilla sur les républicains, Serrano serait disposé à s'appuyer sur les modérés; les modérés, à l'occasion se ligueraient avec les absolutistes, lesquels, en attendant donnent la main aux républicains, qui s'unissent avec une partie des radicaux, pour faire sauter le ministère Sagasta, trop conservateur pour les progressistes démocratiques, trop libéral pour les unionistes, qui ont peur des fédéraux; pendant que les fédéraux n'ont pas grande confiance dans les radicaux, qui flottent sans cesse entre les démocrates et les Sagastins. Est-ce bien clair?

Clair comme le cristal, répondis-je en frémissant (1). »

(1) E., 76.

On ne peut contester qu'il ait un merveilleux talent de conteur. La fantastique excursion qu'il fit l'hiver, à travers la dune, sous la pluie et la neige qui tombait à flocons serrés, en compagnie d'un ami de la Haye qui l'emmenait dîner chez un de ses parents en est un exemple typique (1).

De Amicis, dans ses voyages, n'aime pas les ennuis, il s'en va en optimiste, évite tout ce qu'il pourrait rencontrer de pénible et c'est bien exceptionnel si le lecteur le surprend à tenter une critique sur ce qu'il voit autour de lui. Il n'y a guère que la polygamie et le sort des eunuques du sérail qui l'aient ému.

Il s'élève alors avec toute l'indignation de son cœur généreux contre cette « infâme dégradation de la nature » et fait des vœux pour que « philanthropes, publicistes, ambassadeurs, législateurs, élèvent la voix afin que cette sanguinaire ignominie, cette tache horrible sur l'honneur humain, ne soit plus au vingtième siècle qu'un souvenir douloureux (2). »

En d'autres cas, où l'on s'attendait à trouver chez lui un sentiment de commisération, il reste impassible. Les affreuses maladies des Marocains, qui pourtant ont dû toucher un cœur comme le sien, n'ont pas été capables de lui arracher une page, que dis-je, une ligne qui trahisse une réelle pitié.

Cette attitude est d'autant plus regrettable qu'il signale pourtant ces misères qu'il a vues et observées.

(1) *H.*, 203-9.

(2) *C.*, 168.

Dans le *Maroc* comme dans *Constantinople*, les plaies morales et sociales (1) dont souffrent les populations, les maladies affreuses qui torturent la chair d'individus auxquels la civilisation apporterait peut-être l'hygiène et la santé, les moyens de torture (2) raffinés et indignes de l'humanité, rien n'a fait passer dans l'âme de l'écrivain un sentiment de pitié et de commisération; il se borne trop souvent à exposer ce qu'il voit, simplement, naturellement, sans s'émouvoir.

A Valence il s'était dirigé vers le port; mais après avoir entendu que l'endroit n'était pas très sûr et qu'il ne fallait pas trop compter sur la police du pays, il retourne sur ses pas (3).

Paris, Londres offrent, à côté de leurs merveilles, leurs quartiers misérables, mais l'auteur a soin de ne pas s'y aventurer; ce n'est que poussé par un ami qu'il se risque à visiter le quartier pauvre d'une ville espagnole et il s'empresse de noter ses impressions en quelques mots (4). Il n'y a guère que les coins où s'étale la misère sordide qui lui inspirent le dégoût, mais un spectacle ou un sujet désagréable suffit à mettre le voyageur de mauvaise humeur, à ce point que la pluie de Londres lui fait éprouver « un désir inexprimable de disparaître comme un éclair » (5) et celle de Burgos lui fait garder « un souvenir presque triste de cette ville,

(1) *M.*, 24, 273, 275; *C.*, 77, 94, 194, 525.

(2) *M.*, 314, 404.

(3) *E.*, 483.

(4) *E.*, 482-83.

(5) *S. L.*, 37.

malgré la pompe de ses couleurs et la magnificence de sa cathédrale (1). »

Voulant donner la sensation de l'activité prodigieuse qui se manifeste dans les artères principales des grandes villes, il va se placer, à dessein, au point où le fourmillement humain est plus facile à constater et, de cet observatoire, il présente à ses lecteurs le spectacle qui se déroule sous ses yeux. A Constantinople, il se place sur le pont de Galata (2) pour décrire le mouvement intense de la foule cosmopolite ; pour le Maroc il ira sur la place de Tanger (3) ; pour l'Espagne il choisira la Puerta del Sol (4) ; pour la Hollande la place de Dam (5) ; enfin à Paris, son poste d'observation sera naturellement le boulevard (6).

Mais ces descriptions sont trop emphatiques : « Ce n'est pas une place comme les autres ; c'est à la fois un salon, une promenade, un théâtre, une académie, un jardin, une place d'armes, un marché.... Sur les trottoirs, qui sont larges à y faire passer quatre voitures de front, il faut s'ouvrir de force le passage. » (*Puerta del Sol*, *E.*, 131). « Ici est la pompe suprême ; c'est la métropole des métropoles, le royaume ouvert et perpétuel de Paris auquel tout aspire et tend. Ici, la rue devient place, le trottoir devient rue, la boutique devient musée ; le café, théâtre ; l'élégance,

(1) *E.*, 102.

(2) *C.*, 32.

(3) *M.*, 6.

(4) *E.*, 131-3.

(5) *H.*, 294.

(6) *S. P.*, 34.

faute ; l'éclat, splendeur ; la vie, fièvre. Les chevaux passent par bataillons, et la foule par torrents. » (S. P., 11-12).

En revanche, comme l'a remarqué M. Rod, on retrouve en de Amicis un peintre de race, un miniaturiste charmant, dès qu'il enchâsse dans un cadre restreint une vue particulière, dès qu'il s'applique à une étude de détail. Il ne faut donc pas s'étonner si *La Hollande* est son meilleur ouvrage, « celui qui donne du pays parcouru l'impression la plus complète, celui qui seul révèle un accord intime, nécessaire entre le tempérament de l'auteur et le sujet traité » (1).

Dans le premier chapitre de la *Hollande*, il donnera un résumé très simple et très clair de l'histoire géologique du pays qui fut comme arraché à la mer par ses habitants ; et il conclut en ces termes : « Je remuais tous ces détails dans ma tête pour stimuler ma curiosité, un beau matin d'été à Anvers, en montant sur un bateau qui devait me conduire par le cours du Schelda dans la Zélande, qui est la province la plus mystérieuse des Pays-Bas (2). »

Comme on voit, cela n'est pas très naturel, mais l'expédient employé pour présenter une description du pays, et par là même attirer l'attention du lecteur, est bien trouvé.

Lorsqu'il se préparait à partir pour l'Espagne, il

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1884, pp. 931-3.

(2) *H.*, 17.

savait que dans la péninsule italique on suivait avec une curiosité anxieuse les événements politiques qui se précipitaient dans la péninsule ibérique, car Amédée de Savoie venait de monter sur le trône d'Espagne, mais cela ne suffisait pas encore à l'auteur : il lui fallait éveiller davantage l'attention du lecteur.

Écoutez ses premières impressions lorsqu'il vient de franchir la frontière espagnole, tandis que le train l'emporte jusqu'à Barcelone :

« Ah ! aucun plaisir ne peut se comparer au plaisir qu'on éprouve en entrant dans un pays inconnu ; l'imagination préparée à voir des choses nouvelles et merveilleuses, la tête pleine de mille souvenirs de lecture, sans préoccupations, sans soucis ! pénétrer dans ce pays, le parcourir du regard, avidement, de tous côtés, en quête de quelque chose qui vous fasse comprendre, si vous ne le saviez pas, que vous y êtes ; le reconnaître peu à peu, ici, dans un costume de paysan, là dans une plante, plus loin dans une maison ; voir, à mesure qu'on avance, se multiplier ces indices, ces couleurs, ces formes, et comparer toute chose avec l'image que nous nous en étions faite auparavant ; trouver une pâture pour sa curiosité dans tout ce qui nous tombe sous les yeux, ou arrive à notre oreille : dans les visages, dans les gestes, dans les accents, dans les discours ; jeter un « oh ! » d'étonnement à chaque pas ; sentir que notre esprit s'ouvre et s'éclaire ; désirer tout à la fois d'arriver vite et de n'arriver jamais, se hâter pour tout voir, demander mille choses à ses voisins, faire le croquis d'un village ou

d'un groupe de paysans, dire dix fois par heure : « j'y suis » et penser qu'on racontera un jour tout cela : « C'est vraiment le plus vif et le plus varié des plaisirs humains (1). »

Nous trouvons ce procédé littéraire au commencement de tous ses livres de voyage et même au cours de ses développements, lorsqu'il sent qu'il est à propos d'exciter la curiosité du lecteur. Ne fût-ce même que deux lignes comme l'exclamation qui lui échappe en quittant Haarlem : « Et maintenant à toi, Amsterdam aux quatre-vingt-dix îles, Venise du Nord, reine du Zuiderzée (2) ! » ou comme avant d'entrer dans la Frise : « Il me restait à voir l'antique Frise, la rebelle non soumise par Rome, la terre des belles femmes, des grands chevaux et des patineurs invincibles, la province la plus poétique de la Néerlande (3). »

Parfois cet artifice est même poussé jusqu'à l'exagération la plus forte. Voici ce qu'il dit avant sa visite de Broek : « Depuis le moment où j'ai écrit les premières pages de ce livre, je me suis encouragé à continuer en pensant au plaisir que j'éprouverai en arrivant au village de Broek. J'ai eu des jours de découragement et de lassitude, durant lesquels j'aurais jeté au feu toutes mes paperasses ; mais cette pensée me releva toujours dans mes défaillances. L'image de Broek était mon étoile polaire. « Combien de temps encore avant d'arriver à Broek ? » me de-

(1) *E.*, 8.

(2) *H.*, 285.

(3) *H.*, 399.

mandait-on chez moi. Et je répondais en soupirant : Encore deux mois, — vingt jours, — une semaine. » Me voici enfin au jour tant désiré, je suis joyeux et impatient; je voudrais, pour m'exprimer, employer tout à la fois la plume, le pinceau et la voix; j'ai mille choses à dire et je ne sais par où commencer, et je ris de moi-même comme le fera probablement le lecteur (1).

Nous retrouvons le procédé habituel de l'écrivain lorsqu'il retrace ses impressions avant d'entrer au Musée de Madrid. Cette visite, dit-il, « constitue une date historique dans la vie d'un homme; c'est un événement important comme le mariage, la naissance d'un enfant, la prise de possession d'un héritage, et l'on en sent les effets jusqu'à la mort. » Il dépasse évidemment la mesure lorsqu'il ajoute « la joie qui m'agitait était si grande, qu'arrivé devant la porte, je m'arrêtai, et je me dis à moi-même : Voyons!... qu'as-tu fait dans ta vie pour mériter d'entrer là-dedans? Rien! Eh bien, le jour où il t'arrivera un malheur, courbe la tête, et prends-le comme une revanche du sort. J'entrai et j'ôtai mon chapeau sans m'en apercevoir; le cœur me battait, et un léger frisson me parcourait de la tête aux pieds. (E., 147).

On ne peut s'empêcher de conclure que pareille émotion est disproportionnée avec l'événement, si grand qu'il paraisse aux yeux de l'écrivain, l'on conviendra

(1) H., 334.

difficilement qu'elle puisse être réelle, et il nous semble plus juste de considérer cet étrange étalage de sentiment comme un procédé de l'écrivain.

Les exagérations, l'emballement pourrions-nous dire, qui empêchent de Amicis d'avoir une vue juste sur un objet et d'écrire avec calme ont très justement conduit M. Rod à la conclusion suivante : « La sensibilité rapide, mobile, démonstrative, toujours en mouvement, toujours prête à s'épancher sur quelque chose, est la clé du talent de M. de Amicis. (*Rev. des deux Mondes*, 1884, p. 923), et le critique nous cite le cas typique de la visite à Broeck en Hollande. Nous avons remarqué un cas semblable dans un autre voyage. En effet, si, comme le dit M. Rod, en Hollande il rêvait de Broeck, en Espagne il rêve de Séville. « Le train volait, écrit-il, et je me parlais à moi-même, à demi-voix, de plus en plus, à mesure que les maisons se multipliaient, avec cette anxiété pleine de désir et de joie qu'on ressent en montant l'escalier d'une femme aimée. Séville, Séville est là ! Elle est là, la reine de l'Andalousie, l'Athènes espagnole, la mère de Murillo, la ville des poètes et des amours, la fameuse Séville dont je prononçais le nom, dès l'enfance, avec un sentiment de vive sympathie ! Qui m'aurait dit, il y a quelques années, que je la verrais ! Et pourtant ce n'est pas un songe ! Ces maisons sont bien de Séville, ces paysans là-bas sont Sévillans ; ce clocher que je vois, c'est la Giralda ! Moi à Séville ? C'est étrange ! Il m'en vient une folle envie de rire ! Que fait ma mère en ce moment ? Si elle était ici ! Si

un tel et un tel y étaient ! Quel dommage d'être seul ! Voici les maisons blanches, les jardins, les ruelles..... Nous sommes dans la ville..... On descend..... Ah ! comme la vie est belle ! » (1) Mais lorsqu'il s'aperçut que Séville ressemblait à Cordoue il n'éprouva pas plus de désillusion dans cette ville qu'à Broeck, car en regardant bien il vit : « cette pure blancheur, ce réseau inextricable de ruelles, ce parfum d'oranger répandu partout, ce gracieux air de mystère, cette apparence orientale qui éveille dans le cœur un sentiment de tendre mélancolie, et dans l'esprit mille rêves, désirs et visions d'un monde lointain, d'une vie nouvelle, d'un peuple inconnu, d'un paradis terrestre plein d'amour, de délices et de paix. Dans ces rues on lit l'histoire de la ville ; chaque balcon, chaque fragment de sculpture, chaque carrefour solitaire rappelle l'aventure nocturne d'un roi, les inspirations d'un poète, l'histoire d'une belle, un amour, un duel, un rapt, une fable, une fête. Ici est un souvenir de Maria Padilla, là de don Pedre, plus loin de Cervantès, ailleurs de Colomb, de sainte Thérèse, de Velasquez, de Murillo. Une colonne rappelle la domination romaine : une tour, la splendeur de la monarchie de Charles-Quint ; un Alcazar, la magnificence de la cour des Arabes » (2).

Si l'on ne peut admettre, chez un écrivain de talent, un tel procédé trop simpliste, il faut du moins reconnaître que de Amicis en a tiré des effets vraiment

(1) E., 327.

(2) E., 328.

remarquables, car c'est dans des cas analogues qu'il écrit ses meilleures pages.

D'ailleurs pour se rendre compte de l'état de son esprit, au cours de ses voyages, il n'est pas nécessaire de se livrer à de patientes recherches, car il prend soin de nous exposer ses états d'âme et nous avoue qu'il veut voir « tout en rose ».

« Je ne sais quel plaisir il peut y avoir, écrit-il, à voyager en fermant son cœur à tout sentiment bienveillant et en s'appliquant sans cesse à censurer et à injurier, comme si toute chose, belle et bonne qu'on trouve en pays étranger, était volée au nôtre, et comme si nous ne pouvions nous vanter de ne valoir quelque chose qu'à condition que tous les autres ne valussent rien. Les gens qui voyagent avec de telles dispositions me font pitié, plus encore qu'ils ne m'impatientent, parce qu'ils se privent volontairement de beaucoup de plaisirs. Je pense ainsi en jugeant les autres d'après moi, car, partout où je vais, le premier sentiment que m'inspirent les gens et les choses est un sentiment de sympathie, un désir de ne rien trouver qui me force à critiquer, un besoin d'embellir, à mes propres yeux, les belles choses, de me dissimuler celles qui sont déplaisantes, d'excuser les défauts, de pouvoir dire véridiquement aux autres et à moi-même que je suis content de tout et de tous. Et pour arriver à ce résultat, je n'ai besoin de faire aucun effort ; quelque chose se présente à moi presque spontanément sous son aspect le plus agréable, et mon imagination teint avec bienveillance les autres aspects d'une légère couleur de rose. Je sais bien que

de cette façon-là on n'étudie pas un pays, qu'on n'écrit pas « d'Essais critiques », qu'on n'acquiert pas la réputation d'un homme profond ; mais je sais qu'on voyage gaïement et que les voyages vous donnent plus de profit qu'on ne peut dire (1).

Après un tel aveu, n'est-on pas en droit de penser que certains critiques ont eu tort de reprocher à de Amicis de ne pas être assez profond ? Sa surprise, sans doute, a quelque chose de naïf, d'enfantin, et il y a même des circonstances où cette naïveté est poussée trop loin. Nous trouvons par exemple dans la description qu'il fait de l'Alhambra, une abondance de détails, une richesse d'images et d'impressions merveilleuses, mais ne prend-il pas la précaution d'ajouter, en accompagnant son affirmation d'un serment « qu'il avait senti devant ce spectacle, couler deux larmes sur ses joues » ! (2). Et plus loin, comme pour renchérir encore sur ce sentiment de naïveté, qui ne laisse pas de nous surprendre, il poursuit :

« Oh ! que les hommes forts disent ce qu'ils voudront, pour moi ces choses-là me font trembler et pleurer ! J'ai touché la boîte qui contient les trésors par lesquels Colomb put découvrir l'Amérique ! Chaque fois que je répète ces paroles, mon sang ne fait qu'un tour. Et j'ajoute : « Je l'ai touchée avec ces mains-là, et je regarde mes mains (3). »

Il faut se représenter que, dans ses livres, il n'a fait

(1) *E.*, 438.

(2) *E.*, 418.

(3) *E.*, 446.

que décrire ce qu'il voyait. Il était naturellement porté à admirer toujours et à son caractère optimiste et facile à contenter, il se mêlait beaucoup de fantaisie, c'est pourquoi, sans jamais exprimer de pensées bien profondes, et sans faire une étude pénétrante des peuples, il a tracé des tableaux merveilleux. Si ses peintures n'ont pas à un très haut degré la vigueur poétique que l'on serait en droit de demander, elles présentent presque toujours une exactitude absolue et on y trouve la largeur et la sûreté de coup d'œil d'un véritable artiste.

SUR L'Océan

Douze années s'étaient écoulées depuis le voyage de de Amicis à Constantinople. L'écrivain n'avait plus quitté son pays que pour une visite rapide à Paris, visite qui nous valut une courte étude sur cette ville. Il semble qu'il ait renoncé définitivement à cette littérature spéciale qu'il avait créée et à laquelle il devait la plus belle part de ses succès. Le conteur aimable, l'observateur optimiste consacre son talent à la défense des questions sociales. L'écrivain fait place à l'homme politique; ceci va-t-il tuer cela? Il n'en est rien. Bien qu'il avance en âge, bien qu'il ait une situation enviable, il se laisse aller où l'entraîne la générosité de son cœur humain et patriote tout à la fois. Frappé du sort misérable de ces malheureux émigrants qui, durant toute l'année, quittent le sol de l'Italie pour chercher dans le nouveau continent une vie meilleure, il veut étudier et décrire (personne ne l'avait fait encore), ce fléau national de l'émigration, le faire toucher pour ainsi dire du doigt à ses concitoyens et leur suggérer, si possible, le désir d'y porter remède. C'est dans ces

dispositions d'esprit que de Amicis part pour l'Amérique, et c'est sous cette inspiration sociale et patriotique qu'il écrit son livre *Sull' Oceano*.

Il ne renonce pas, en abordant son sujet, à sa première méthode qui consiste à développer sa thèse sous une forme simple sans lui donner l'apparence d'une nouveauté comme d'ailleurs sans promettre de grandes surprises. Il laisse même de côté les expédients naïfs qu'il avait employés dans ses livres de voyage. Il semble que l'écrivain, sûr de lui-même, se soit complu cette fois à montrer qu'il pouvait se dispenser de tout artifice.

Nous ne suivrons pas le sociologue dans ses observations, puisque l'artiste nous intéresse davantage, mais l'un ne peut se séparer aisément de l'autre; car soit que l'auteur nous fasse assister au triste spectacle de l'embarquement de ces malheureux, soit qu'il nous dise les misères qu'ils ont endurées dans la mère-patrie, l'artiste se révèle à chaque page et l'écrivain domine pour ainsi dire le sociologue de toute la grandeur de son talent.

D'autre part, ce long voyage au milieu de l'immensité de l'Océan devait lui fournir maints sujets de description : aussi à côté de quelques caractères de passagers finement analysés (1), trouvons-nous, tracés de main de maître, de nombreux tableaux tantôt du navire et de ses différentes parties (2), tantôt de la mer prise sous ses aspects les plus variés. Par ces côtés, le

(1) O., 14, 120, 169.

(2) O., 33.

livre de l'Océan ressemble aux autres livres de voyages de de Amicis.

Bien que de nombreux personnages se meuvent dans cet ouvrage, vivent et parlent avec leur esprit particulier et leurs passions, *Sull'Oceano* ne peut être considéré comme un roman; ce n'est pas davantage une étude exclusivement sociale, mais bien plutôt une sorte de journal où l'auteur consigne au jour le jour ses impressions et raconte les scènes tantôt gaies, tantôt tristes ou pénibles qui se déroulent sous ses yeux. Toutefois, il ne perd pas de vue le motif de son voyage : c'est vers les pauvres, vers les malheureux passagers de 3^e classe, bien plus que vers ceux qui le coudoient en première, qu'il tourne plus complaisamment ses regards, et pour peindre leur détresse, il a souvent des expressions fortes et vigoureuses qui semblent plutôt un réquisitoire contre la société, cause inconsciente de leurs malheurs, qu'un plaidoyer destiné à attirer sur ceux qu'il veut protéger la pitié et la commisération générale.

Dès les premières lignes de son livre il parait en quelque sorte prendre position : « Quand j'arrivai, vers le soir, l'embarquement des émigrants était commencé depuis une heure et le *Galileo* (c'est le nom du navire) relié au quai par une passerelle, continuait à *ensacher misère* (1).

INSACCAR MISERIA ! c'est par ce terme typique qu'il désigne l'embarquement des émigrants comme s'il se fût agi d'une vile marchandise.

(1) O., 1.

Au moment où le navire va larguer ses amarres et quitter le quai, il entend une voix rauque qui perce le silence toujours impressionnant du départ : « Vive l'Italie ! » clame-t-elle.

Il lève les yeux et aperçoit un vieillard qui, la rage au cœur, montrait les poings à la patrie... (1). Le cœur étreint par ce poignant spectacle, de Amicis rentre dans sa cabine.

Ces détails suffisent pour faire comprendre dans quel état d'âme devait se trouver l'auteur à côté d'une telle détresse physique et morale. Pourtant l'artiste sait reprendre le dessus et il nous trace un superbe récit du départ du *Galileo*, puis il décrit le navire (2) et dessine en quelques traits de plume rapides la physionomie de ses compagnons de voyage (3). Il reviendra plus tard sur ce sujet et fera souvent entrer en scène tout spécialement deux personnes : une jeune fille malade, qu'il appelle la demoiselle de Mestre, bonne et compatissante pour les déshérités du sort, et un Garibaldien, à l'âme ardente, mais dont les désenchantements ont endurci le cœur.

Parfois, la vie à bord est monotone et le récit des incidents journaliers s'en ressent ; mais par contre le tableau s'anime lorsque le voyageur tourne son regard vers ceux qui viennent de prendre le chemin de l'exil volontaire. L'écrivain voit et dit toute la misère de

(1) O., 7.

(2) O., 33.

(3) O., 40.

son pays ; il laisse de côté les notes préparées à loisir et écrit d'abondance.

« Le spectacle serrait le cœur », écrit-il ; « le plus grand nombre de ces malheureux étaient des gens que la faim forçait à émigrer, après s'être débattus inutilement, pendant des années sous la griffe de la misère. Il y avait beaucoup de ces travailleurs de Vercellese, qui avec leur femme et leurs enfants, en se tuant à travailler ne réussissent pas à gagner annuellement cinq cents francs, encore ne trouvent-ils pas toujours à s'employer (1) »... Pourquoi poursuivions-nous plus loin ces détails pénibles qui n'étaient que trop exacts à l'heure où de Amicis les signalait et qui aujourd'hui encore, n'ont malheureusement pas assez perdu de leur réalité ? Cependant nous ne pouvons passer sous silence les passages où l'écrivain exprime ses craintes pour le sort qui attend ces pauvres gens : les sentiments qu'il éprouve en cette circonstance et que nous n'avions pas trouvés dans ses autres livres de voyage attestent l'orientation nouvelle de ses opinions politiques.

« La pitié devenait encore plus profonde lorsque l'on pensait à ceux — combien nombreux déjà ! — qui avaient en poche des contrats ruineux, passés avec les accapareurs qui devinent le désespoir dans les cabanes et l'achètent ; à ceux qui, à leur arrivée, allaient être saisis par des filous et exploités tyranniquement durant des années ; à ces autres qui portaient peut-être dans leur corps, depuis longtemps

(1) O., 47.

« mal nourri et affaibli par la fatigue, le germe d'une
« maladie qui allait les tuer dans le nouveau monde (1)...
« Malgré moi me revenaient à la mémoire ces mots
« de Giordani :

« Notre pays sera béni quand il se souviendra que
« les paysans aussi sont des hommes ». « Je ne pou-
« vais m'ôter du cœur que la cause de cette misère
« était en grande partie la méchanceté et l'égoïsme
« humain... Je pensais qu'il y a quelque chose de pire
« que d'exploiter la misère et la dédaigner : c'est de
« nier qu'elle existe, lorsqu'elle hurle et sanglote à
« notre porte (2) ».

A cette peinture de la détresse des émigrants et aux réflexions qu'elle lui suggère, de Amicis a opposé des scènes de la vie à bord que l'on connaît déjà, mais qui, sous la plume d'un tel conteur, prennent toujours une tournure originale et pleine de saveur. Telles sont les funérailles d'un passager décédé au cours du voyage (3); le baptême d'un nouveau-né auquel on donne le nom du navire (4).

Toutefois l'artiste triomphe dans les descriptions si variées et à la fois si minutieuses qu'il nous fait de la mer (5).

« Depuis le jour du départ, elle (la mer) ne s'était pas encore montrée sous cet aspect. Elle ne présentait

(1) *O.*, 50.

(2) *O.*, 51.

(3) *O.*, 307.

(4) *O.*, 238.

(5) Mer jaune *O.* 142; mer de plomb *O.* 187; mer en feu *O.* 251; mer laide *O.* 253; mer azurée *O.* 260; Le Visage de la mer *O.* 258; mer endormie *O.* 259; mer d'encre *O.* 303; mer verte *O.* 299; mer jolie *O.* 375.

que de belles vagues, joyeuses, qui se soulevaient mollement et brillaient de cent nuances diverses, tantôt vertes ou bleues, tantôt de cristal, de velours ou de satin, tantôt surmontées de crêtes, de panaches d'argent, d'une sorte de chevelure blanche frisée, ou de mille petits iris brillants à travers un tourbillon de fines gouttelettes..... On voyait la vague s'enfler jusqu'à la hauteur du pont puis s'évanouir tout d'un coup, pareille à une menace qui finit en badinage⁽¹⁾.....

Ces descriptions où l'on sent à chaque ligne le souci de l'exactitude reviennent fréquemment sous la plume de l'auteur. Il donne dans le tableau du dortoir des malheureuses émigrantes la même abondance de détails et pour exciter une plus grande pitié il ne craindra pas de descendre presque jusqu'au réalisme⁽²⁾. Il reste néanmoins, malgré ce moyen auquel il tente de recourir, un peintre merveilleux dont la plume sait tour à tour faire naître dans l'âme du lecteur, la haine ou la pitié, l'admiration ou l'effroi. On s'en convaincra par ces quelques lignes traduites du long récit de la terrible tempête que le *Galileo* essuya durant la traversée.

Si l'on établit une comparaison entre la description de la tempête que de Amicis a tracée et celle d'autres écrivains qui ont traité le même sujet, il est aisé de constater que l'auteur italien s'est placé à un point de vue tout à fait original.

(1) O. 67.

(2) O., 186-193.

Victor Hugo, avec son merveilleux talent d'évocation, nous a décrit le déchaînement des flots au-dessus des abîmes, il a suivi toutes les phases de cette lutte terrible en artiste que n'a point troublé la crainte du danger (1). De Amicis a présenté le même tableau sous une forme « subjective » en se bornant à décrire les impressions qu'il avait éprouvées tandis que le navire désemparé devenait le jouet de la tempête. Il n'est pas allé se poster sur le pont du bateau, mais il s'est blotti dans sa cabine, et c'est de cet observatoire nouveau, à l'intérieur du navire, qu'il note, avec force détails et avec une réelle habileté littéraire, ses moments d'angoisse :

« On sentait à chaque houle comme le coup d'une griffe géante, qui, tombant sur le navire, en arrachait un morceau. On entendait la chute terrible de plusieurs centaines de tonnes d'eau, se ruant sur les cloisons comme un torrent impétueux, puis le bruit de cent petits torrents courant dans tous les sens avec la fureur d'une horde de pirates montés à l'abordage.

« Je ne comprenais plus rien des mouvements du bateau, je n'en prévoyais plus aucun La machine avait des arrêts et des silences soudains, comme si elle eût été frappée de paralysie ; l'axe de l'hélice donnait de fortes secousses de tremblement de terre, on sentait l'hélice tourner furieusement hors de l'eau, puis se plonger avec un bruit terrible..... Un

(1) Voir la comparaison entre la description de de Amicis et celle « objective » de V. Hugo dans les *Travailleurs de la mer* (P. MASTRI, *Su per l'erta*, Bologna, Zanichelli, 1903, p. 280-81).

chaos de pensées se précipitaient dans mon esprit : les unes faites des souvenirs de la vie récente et de la vie ancienne se succédaient très rapides. Je voyais défiler sous mes yeux en une fuite vertigineuse une multitude de figures et de lieux illuminés chacun d'une lumière livide, confondus et déformés comme par l'effet d'une congestion cérébrale, puis accompagnés d'une suite confuse, rapide et désordonnée de regrets, de désirs, de remords, de prières muettes. Tout fuyait et revenait comme agité par le vent même de la tempête.....

« Oh ! comme me semblait absurde cette idée commune qu'il importe peu de mourir d'une façon ou d'une autre ! Oh ! mourir d'une balle dans la poitrine ! Mourir dans un lit, entouré de personnes chères — être enseveli — avoir un coin de terre où les fils et les amis pourront aller quelquefois et dire : — il est ici ! — Parfois toutes ces pensées me quittaient, et il me semblait sentir par moments que la tempête commençait à contenir un peu de sa furie ; mais une nouvelle houle formidable, un nouveau tournoiement vertigineux de l'hélice soulevée, comme si la poupe sautait en l'air, me rappelait à la réalité : et je me souviens avoir éprouvé une répugnance invincible à regarder la mer, un sentiment de dégoût profond, comme en éprouverait une victime pour son assassin, comme si, en ce moment, j'avais vraiment conscience d'une animalité de l'Océan et de sa haine contre les hommes, comme si en me mettant au hublot je devais rencontrer mille regards horribles fixés sur les miens (1). »

(1) O., 344.

De Amicis n'a point adressé à l'Océan de véhémentes apostrophes ; il n'a pas déclamé ni blasphémé en face de la mer ; il ne s'est point fait lier au mât du navire, pour observer la tempête. L'eût-il fait que sa description eût été digne de son talent, mais nous n'aurions pas eu, à n'en pas douter, ces développements simples d'où se dégage néanmoins une impression de grandeur et de puissance, d'une étude à la fois curieuse et soignée des effets que la mer bouleversée exerce sur les voyageurs en détresse.

Dans ce livre, où tant d'individus si divers s'agitent et vivent d'une vie intense, de Amicis a conservé à chacun d'eux son caractère particulier. Toutes les fois qu'ils réapparaissent, ces personnages se présentent avec leurs particularités, leurs travers que nul événement à bord, nulle tempête même ne paraissent modifier. Cette constance dans les attitudes a même été trop accusée.

Était-ce bien la peine de nous faire écouter l'*Agent de Banque bavard* toujours occupé à découvrir ce qu'on dit, où l'on va et ce qu'on fait (1) ; le *Prêtre géant* qui parle *toujours de patacones* (argent) (2) ; le *mari de la Suisse* qui regarde toujours la machine du bateau (3) ; le *Génois gastronome* qui parle toujours de cuisine (4) ; l'*Avocat marofilo* qui ne fait que traduire par

(1) 53, 57, 61, 69, 79, 82, 111, 112, 126, 140, 153, 157, 213, 252, 278, 281, 320, 330, 350, 351, 377, 379, 380, 384.

(2) 11, 14, 17, 103, 136, 153, 224, 271, 282, 372, 405.

(3) 73, 104, 112, 154, 160, 215, 256, 279, 380.

(4) 59, 108, 109, 131, 213, 223, 312, 349, 375.

l'expression et par la voix la terreur que lui inspire la mer (1); le *Meunier piémontais* enrichi en Amérique qui ne fait que mépriser son pays natal (2), etc., etc.

Est-ce à cause de ce procédé ou parce qu'il ne se trouve pas bien dans cette société frivole des passagers de première classe ou encore parce qu'à la différence de ses autres livres de voyage, cette fois, il est ému et secoué davantage par la misère et les souffrances des pauvres, ou encore à cause de cette monotonie de la vie à bord qui a rendu sa tâche plus difficile, est-ce enfin pour toutes ces raisons ensemble, de Amicis n'a réussi, si l'on excepte la *Demoiselle de Mestre* et le *Garibaldien*, à faire une étude ni profonde ni juste des passagers de première classe.

L'écrivain d'ordinaire si scrupuleux et si chaste a encouru, à propos de certaines allusions d'un caractère plus léger qu'indécent, les reproches de M. P. Villari (3). A la vérité, cette œuvre, qui nous émeut si souvent ne comporterait guère les plaisanteries un peu trop poussées que l'auteur s'est permises, et que n'excuse nullement la nécessité d'une analyse de mœurs. Le retour trop fréquent de certains manèges amoureux, clignements d'yeux, privautés, gestes risqués (4), fatiguent inutilement le lecteur et laissent comme

(1) 19, 100, 109, 110, 146, 149, 252, 253, 282, 302, 319, 333, 351.

(2) 20, 54, 57, 153, 271, 281, 313, 394.

(3) VILLARI, *Nuova Antologia*, 1-7-1889 T. 2. P. 102-16.

(4) O., 70, 71, 76, 78, 82, 104, 112, 278, 216, 401.

une impression de vide à côté des caractères sublimes (1) dont l'auteur a tracé le portrait.

(1) L'enfant malade de rougeole, O., 93. La misère italienne, 98, 100, 120, 290-94. Douleurs de la mère napolitaine, 93. La famille du paysan de Mestre, 96. La résignation, 161, L'agonie, 286, La mort, 287, Les funérailles, 305-8, du Paysan piémontais.

VI

LES IDÉES MAITRESSES

ET L'ART DE DE AMICIS

De Amicis a connu les vicissitudes de l'opinion. Lorsqu'on vit, pour la première fois, dans les revues ses « esquisses », il parut admirable qu'un officier eût pu trouver le temps d'écrire de si belles choses, mais dès qu'il se révéla comme un écrivain professionnel, la critique se montra tout à coup sévère et parfois acharnée. Les soldats pleuraient trop, ses livres de voyage étaient trop superficiels ; de Amicis était trop enthousiaste ; il trouvait tout beau ; dans ses livres il n'y avait pas suffisamment de doctrine ; à les lire, on n'apprenait pas grand'chose... Nous ne croyons pas cependant que ces reproches aient beaucoup troublé l'écrivain, car il était le seul auteur que les éditeurs se disputassent.

On ne put jamais dans la suite constater le moindre indice de décadence ou même d'arrêt dans le développement de ses qualités ; bien au contraire, on observa dans ses œuvres nouvelles les progrès sensibles et constants d'un art consacré au grand idéal du bien et du beau,

De plus, ses livres ne flattent pas les basses passions des lecteurs et ne relèvent d'aucun parti politique ni social, d'aucune secte religieuse. Il s'est fait des admirateurs dans toutes les écoles, dans toutes les classes sociales, tant dans les milieux cultivés que parmi les gens peu instruits. Et le fait que ses livres ont pénétré partout, qu'il a triomphé des préjugés d'école, de croyance, de classe sociale, est un signe qu'il a atteint un degré d'universalité qui n'est le privilège que des vrais artistes.

Que lui reprochent certains critiques ?

Les soldats de de Amicis, prétendent-ils, pleurent trop. Mais, nous demanderons-nous, quand pleurent-ils ? Est-ce quand on leur ordonne de se battre ? Lorsqu'on leur demande leur sang ? Non ! (1). Ils pleurent lorsqu'ils retrouvent leur mère (2), lorsqu'ils reçoivent les lettres des leurs, lorsque l'officier et son *ordonnance* (3) se séparent après plusieurs années de vie commune et dans quelques cas analogues.

Mais, ces situations sont-elles excessives ? De Amicis a-t-il créé un type du soldat qui ne cadre pas avec notre conception ? Sans doute, on est habitué à se représenter le soldat comme un homme d'une race à part, mais, toutes ses qualités ne consistent pas à obéir à ses supérieurs, à tuer gaiement, à avoir une provision inépuisable de courage et de force, à jurer, à regarder les femmes avec effronterie, à répondre

(1) *V. M.*, 28-85-258-263-396.

(2) *V. M.*, 440.

(3) *V. M.*, 48.

toujours brusquement, etc, etc Ce ne sont là que des signes extérieurs.

Il écrit lui-même d'ailleurs : « Les gens ne supposent en vous d'autres sentiments que ceux qui vous remuent l'âme au jour de la bataille ; en vérité, que les gens vous connaissent peu ! (1) ».

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que derrière et au-dessus de tout cela, il y a l'homme : l'homme qui pense et sent, qui vit et pleure comme tous les autres hommes et souvent plus que les autres, comme par une sorte de réaction nécessaire contre l'excessive contrainte qu'il doit ordinairement exercer sur lui-même. Et voilà précisément le trait de l'homme dans le soldat, que l'auteur a su mettre en relief ainsi que la conciliation, naturelle du reste, dans la même personne, des sentiments austères avec les douces affections de la famille ou de l'amitié. « Celui qui a pleuré, en embrassant aujourd'hui sa vieille mère, ne sera pas moins fort demain sur le champ de bataille (2). »

Nous avons assisté, dans divers pays, aux scènes du départ de soldats pour les guerres coloniales et, en faisant une comparaison, même sans tenir compte des temps, nous ne croyons pas que de Amicis ait exagéré en rien sa longue description du départ de l'armée italienne de Turin pour la guerre de 1866 (3).

L'objection qui consiste à lui reprocher d'avoir toujours mis en scène des personnages au-dessus de la

(1). *V. M.*, 17.

(2) *V. M.*, 77.

(3) *V. M.*, 372 et suivantes.

réalité et d'avoir ainsi fait une œuvre monotone n'est guère plus sérieuse, car, si l'on faisait la même critique à ceux qui écrivent sur des sujets moins élevés et qui mettent continuellement sous les yeux de leurs lecteurs les passions et la vie, on ne manquerait pas de répondre que, par de tels procédés, on restreint la liberté de l'art et on refuse à l'artiste le droit qu'il doit avoir de choisir ses sujets et ses types pourvu qu'ils soient bien représentés.

Nous ne voulons pas dire par là, cependant, que de Amicis n'excède pas un peu trop la mesure lorsqu'il pousse l'émotion jusqu'aux larmes et nous devons convenir que nous passerions volontiers [le mouchoir sur ses *Esquisses* pour y sécher quelques pleurs trop abondants (1).

Il y aurait encore lieu de regretter une lacune dans ces *Esquisses*. Il est hors de doute qu'un soldat doit éprouver un déchirement infini lorsqu'il lutte contre le mépris qu'il éprouve pour un supérieur indigne et le respect que, par discipline, il doit lui témoigner, ou encore contre sa répugnance à obéir aux ordres qu'il sait devoir nuire à l'honneur de ses armes ou à l'avenir de son pays. Or, de ces sentiments pénibles, de ces luttes mortellement angoissantes, de Amicis ne nous a pas fait une peinture vive ou fréquente. Tout en convenant de ce défaut, il faut bien reconnaître que l'auteur a su admirablement représenter l'armée de son temps.

(1) *V. M.*, 31, 88, 135, 145, 281.

L'Italie venait de se former, et, à ce moment de l'histoire nationale, l'attention et l'intérêt universels, que jusque-là on avait portés à l'armée vinrent à manquer : de Amicis se trouva à court de sujet. Ses qualités descriptives et artistiques s'étaient accentuées, perfectionnées, il s'était exercé à mettre en une forme claire et précise tout ce qui lui passait sous les yeux au jour le jour. Comment allait-il employer ses facultés descriptives ? Comment répondre à l'attente du public qui voulait d'autres livres honnêtes et amusants comme ceux qu'il avait tant goûtés ? Il lui fallait un sujet, un but.

« Si de Amicis avait été poussé par quelque inspiration artistique, — écrit M. Croce — (1), il aurait donné vie à ces irrésistibles suggestions et puis il se serait tu. S'il avait été un penseur, il aurait continué à travailler sur les problèmes que la réalité offre aux pensées. Mais, il était un moraliste et un conteur ; il était un *descriptif* sans besogne ; or, pour ce genre d'écrivain, il y a toujours les livres de voyage. Nous ne parlons pas des livres de voyage qui sont le résultat du travail de l'historien, de l'ethnologue, du naturaliste, ni des livres de voyage des érudits ou des critiques d'art, dans lesquels on expose les résultats de recherches littéraires ou archéologiques. Celui qui n'est ni un érudit, ni un poète, mais qui a des dons de compilateur et qui est doué d'un talent d'écrivain gracieux et suggestif,

(1) *Critica*, 2^a edizione, 1903, pp. 161-81.

en nous racontant une excursion faite avec un guide en main, en variant ce récit par des anecdotes vraies ou parfois inventées, par des résumés d'histoire, par des descriptions de lieux ou de personnes réussira toujours à mettre sur pied un livre qu'on lira avec plaisir. Le but poursuivi n'est évidemment pas ici la fantaisie ni la haute science, mais la satisfaction du désir que l'on éprouve d'instruire, de présenter une lecture qui fasse connaître les coutumes, les mœurs, l'art des pays étrangers ».

On comprend aisément ainsi que de Amicis n'ait pas cherché beaucoup ses sujets ; il ne s'en cache pas du reste, puisqu'il parle fort naïvement d'ailleurs de ses contrats avec ses éditeurs (1), de son carnet de voyage toujours ouvert (2), de ses préoccupations, de ce qu'il devra dire (3).

De Amicis était fort instruit et sa culture très vaste, mais il n'était ni historien, ni observateur politique. Ainsi, lorsqu'il nous parle des conditions sociales, de l'art et de l'histoire d'un peuple, nous sentons et nous convenons qu'il n'est pas profond (4). Mais, pourquoi lui en ferions-nous un grief ? Et puis, pour être juste, ne faut-il pas nous rappeler aussi, qu'à côté du sérieux et de l'importance des sujets, il y a en outre à observer l'importance et le sérieux qui ne dépendent pas de la matière elle-même, mais de la façon dont on la traite ?

(1) *M.*, 110 ; Lettre à P. Fanfani 18-5-76. Bibl. Naz. Firenze.

(2) *E.*, 211; *H.*, 118; *M.*, 147; *C.*, 312.

(3) *E.*, 97; *H.*, 411; *M.*, 67; *C.*, 215.

(4) *E.*, 76, 81; *M.*, 17; *C.*, 207; *H.*, 103.

*
* *

A la suite de ce long cycle de livres de voyage, de Amicis revient à son inspiration première, pour nous donner plusieurs écrits dont les deux livres sur *les Amis* tiennent la première place. Mais, cet ouvrage, pas plus que les *Esquisses* ou que *la Hollande*, n'est une œuvre de fantaisie ; ce n'est pas une œuvre d'individualisation ni un traité philosophique sur l'amitié ; « je n'entends pas parler — écrit l'auteur — de l'amitié idéale ; mais de cette pauvre amitié de tous les jours, incertaine comme le temps, mobile comme l'air... de telle sorte que j'entends par amis, non pas seulement ceux qui méritent ce nom mais tous ceux qui ont l'habitude de le donner et avec lesquels nous entretenons l'apparence de l'amitié (1). »

C'est dans *Cuore*, que nous pouvons trouver les premières traces du changement politique de l'auteur(2).

Là, il se montrera tel qu'il était en réalité et cette prise de position permet de voir dans quelle classe d'écrivains il convenait enfin de le ranger.

« A côté des grands artistes, il y en a d'autres qui, pour parvenir à une vaste production doivent sortir un peu du domaine de l'art vrai et donner un autre champ à leur activité et à leur intelligence. Suivant leurs aptitudes, ils s'adonnent à des études de philosophie, d'histoire, de critique, de politique et parviennent de

(1) *A.*, 3.

(2) Voir P. ORANO, *La Cultura Socialista*, 1903, p. 92, et V. CHIALANT, de *A. educ. e artista*, p. 54-79.

cette façon à s'imposer et à obtenir l'admiration générale. Il semble qu'ils n'aient pas suffisamment de vigueur pour créer des œuvres de pure fantaisie et s'ils s'y risquent, ils y font naufrage. Ils sont excellents, non pas quand ils servent l'art mais quand ils s'en servent. C'est à cette classe qu'appartient de Amicis (1). »

Toutefois, il a su éviter l'écueil où sombrent ordinairement bon nombre d'écrivains et l'on ne peut lui reprocher cet « hybridisme » qui mêle la poésie à la prose.

Si l'on considère son aptitude à émouvoir le lecteur, de Amicis est sans pareil; si l'on envisage son aptitude à nous communiquer une douce hilarité, il est excellent; quant à son talent descriptif, on peut dire qu'aucun prosateur italien n'en a possédé de plus merveilleux. La force descriptive est d'une grande difficulté et souvent, bien des écrivains, qui ont peiné pour présenter une description passable, ne parviennent nullement à intéresser leurs lecteurs. La sagacité et la malice qu'un auteur doit employer pour dissimuler la forme descriptive doivent être infinies; or, de Amicis peut faire des volumes qui, d'un bout à l'autre, ne sont que des descriptions et néanmoins se font lire. Il possède une telle facilité et une telle abondance qu'il tire d'admirables esquisses, toujours vives, d'un intérêt soutenu, et parfois émouvantes, de sujets sur lesquels d'autres n'auraient pu que péniblement fournir un banal développement.

(1) CROCE (B.), *Critica*, 1903, pp. 161-81.

Le souvenir des discours de sa patronne à Florence (1), celui d'une visite à un homme célèbre (2), celui des extravagances d'une de ses ordonnances (3), celui de la lecture du dictionnaire (4), de la vue des enfants (5) et d'autres faits analogues, lui suffisent pour créer de petites œuvres d'art pleines de vie et de mouvement.

Enfin, la question de la langue et du style torture, en Italie, presque tous les écrivains et particulièrement ceux qui écrivent des romans, des nouvelles, des esquisses, des drames, des comédies. Presque tous oscillent continuellement entre la forme littéraire traditionnelle et la forme nouvelle, entre l'affectation académique et le langage populaire (6).

Chez de Amicis une pareille préoccupation a pris des proportions exceptionnelles, mais elle a produit aussi des résultats précieux. L'aptitude à apprendre et à employer impeccablement la langue toscane, la plus pure, était tellement innée chez lui que, dès les premiers essais et après avoir surmonté les difficultés des premiers livres, il eut un style précis et commença à faire école.

Cependant, malgré toutes ces qualités qui sont en quelque sorte chez lui des éléments de grandeur,

(1) *P. S.*, 5.

(2) *P. S.*, 81.

(3) *V. M.*, 9.

(4) *P. S.*, 94.

(5) *P. S.*, 249.

(6) Ogetti ciò che leggono le donne dans *Corriere d. S.* (11 sett. 1911). — R. Fornaciari, De A. Studioso della lingua dans *Marzocco* 15-3-1908. — A. Giovannini, E. de A. e la prosa italiana dans *Gazzetta de' Popolo*, 23-3-1908.

de Amicis ne peut être rangé parmi les grands écrivains. Il lui a manqué pour cela cette foi ardente et forte en un idéal qui eût fait de lui un semeur d'idées dont l'influence n'eût pas manqué de se faire sentir sur ses contemporains. Il les a instruits souvent, les a amusés toujours, mais il n'a pas été un éducateur soucieux d'élever le cœur de ses lecteurs à la hauteur des aspirations où son âme généreuse eût dû tendre sans cesse.

L'écrivain fut toujours digne de sa plume, il ne s'égarait jamais dans la peinture des sentiments bas, il n'eut jamais recours à aucun moyen immoral et tout le monde lui passera quelques plaisanteries innocentes. Il fut dans sa vie toujours l'ennemi de toute vulgarité, plein de sincère modération, accessible à tous les sentiments délicats et généreux, mais, ces sentiments de dignité n'équivalent pas à cette foi puissante qui fait les grands écrivains.

Le sentiment de la patrie, qui fut pour d'autres écrivains le pivot de toutes leurs idées, de tous leurs sentiments, de tout leur art, n'a plus préoccupé de Amicis lorsque l'unité nationale fut achevée et qu'il ne resta plus qu'à administrer et à instruire ; ce n'était point là pour lui une mission susceptible d'enthousiasme.

La question sociale n'a pas non plus, du moins pendant longtemps, attiré l'âme de de Amicis.

Il y avait enfin, au milieu de si nombreuses croyances, un sujet qui pouvait animer un esprit noble et lui inspirer une foi puissante et active : c'était la

recherche scientifique. Mais, même cette préoccupation n'a point tenté de Amicis, qui n'est pas un penseur.

D'autres grands écrivains n'ont pas eu davantage ce souci d'un idéal supérieur, mais, chez eux, cette lacune était comblée par une puissante faculté d'invention qui manque à de Amicis et qui constitue son second défaut capital.

Imaginer une intrigue, pour simple qu'elle soit, est pour notre auteur une tâche remplie de difficultés. Dans certains cas, l'invention est chez lui d'une pauvreté incroyable pour un talent si élevé. *Furio*, qui est la meilleure de ses nouvelles, offre des situations admirablement nuancées et des caractères merveilleusement dessinés, mais l'intrigue, en elle-même assez faible, se dénoue d'une façon bien malheureuse (1). *Alberto*, qui présente des situations et des caractères bien décrits, a un dénouement digne d'une farce vulgaire (2).

En un mot, s'il s'agit de faire revivre ou de retracer en artiste quelque chose qu'il a réellement vu et observé, de Amicis est incomparable ; s'il s'agit de créer plus ou moins, il est médiocre, car, ayant peut-être conscience que c'est là son point faible, il ne s'y aventure qu'avec gêne et timidité.

*
* *

L'auteur, à notre avis, se refusait à faire un choix d'intrigues complexes où l'imagination se serait donné

(1) N., 165.

(2) N., 305.

libre carrière. Au contraire, il les écartait, comprenant que s'abandonner complètement à la fantaisie, c'était s'éloigner de la réalité de la vie journalière, et ceci répugnait au tempérament de de Amicis, dont l'esprit recherchait comme une nécessité naturelle l'observation de la réalité.

Nous avons déjà dit que dans l'exercice de cette aptitude, il était passé maître et qu'il ouvrait le champ à une nouvelle méthode narrative, dans laquelle plusieurs conteurs contemporains le suivirent en s'en assimilant les meilleurs procédés.

A l'appui de cette assertion nous trouvons sous la plume de M. Mantovani quelques lignes qu'on lira utilement :

« La faculté principale de son génie, dit-il, est l'aptitude à faire sortir d'un fait, même minime, qui échappe à l'attention commune et qui ne dit rien à la plupart d'entre nous, une multitude d'idées, d'images et d'associations d'idées qui quelquefois ont l'air de minuties inutiles ou d'artifices de développement, mais qui, le plus souvent, produisent chez le lecteur l'effet surprenant et merveilleux de lui révéler sous une autre forme les choses qu'il aurait dû connaître, et auxquelles il s'étonne, en lisant, de n'avoir jamais pensé (1). »

Les meilleurs conteurs italiens tendent aujourd'hui à atteindre des effets analogues; aussi pouvons-nous en

(1) MANTOVANI (D)., p. 47. *Letteratura Contemporanea* (Torino, Roux, 1913, p. 47).

conclure qu'à ce point de vue de Amicis a fait école dans son pays.

*
* *

M. Ed. Rod, dans l'article qu'il a publié dans la *Revue des Deux Mondes*, croit qu'une partie du succès de de Amicis est due à des raisons étrangères à la valeur personnelle de l'écrivain que l'engouement du public aurait surfaite. Après avoir étudié la manière de l'écrivain : recherches minutieuses, anecdotes, préceptes de morale, réflexions humoristiques, il conclut : « Une telle manière de travailler ne suffit-elle pas à constituer une petite originalité ? »

Puis il continue :

« C'est peut-être à ce procédé, attrayant parce qu'il est agréable, que M. de Amicis doit, en partie du moins, son succès auprès de ses compatriotes. Les Italiens sont avant tout des dilettanti. Quand ils vont à l'Opéra, dans leurs théâtres organisés bien plus en vue de la conversation que du spectacle, ce n'est pas pour suivre d'un bout à l'autre le développement d'une savante œuvre d'art ; c'est pour entendre un morceau favori ou un chanteur à la mode, l'air de bravoure du ténor ou la cavatine de la prima donna. » Une fois le morceau entendu et applaudi, ils se mettent à babiller ou rentrent chez eux. Ce n'est point non plus par hasard que la mosaïque tient une si grande place dans l'art industriel national (1) ».

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1884, p. 927.

On peut à bon droit s'étonner de trouver une semblable conclusion sous la plume d'un critique de la valeur de M. Rod. Si les écrits de de Amicis ont eu une telle vogue, si quelques-uns de ses livres ont atteint un tirage de 500.000 exemplaires, ce n'est pas à coup sûr parce qu'il employait tel ou tel procédé littéraire, mais bien plutôt parce qu'il connaissait l'âme italienne et exprimait avec un réel talent des idées et des sentiments en rapport avec son idéal.

M. Rod a d'ailleurs tellement bien compris la sévérité de son jugement qu'il a éprouvé le besoin de justifier cette assertion par des observations qui, malheureusement, tombent à faux parce qu'elles sont en contradiction avec la réalité. Nulle part, en Italie, on n'assiste à un spectacle en se désintéressant ainsi de ce qui se passe sur la scène. Bien plus, si le public italien fait exception pour sa tenue au spectacle, cette exception est d'un caractère tout à fait différent. Pourrait-on concevoir que l'on eût si peu de respect pour les œuvres d'art, même au théâtre, dans un pays où l'art abonde ?

D'ailleurs, comme s'il voulait atténuer l'excessive rigueur d'une telle critique, M. Rod rend hommage, en terminant son étude, à l'auteur italien :

« Il restera, on peut l'affirmer, écrit-il, un écrivain
« aimable et agréable, qu'un public nombreux suivra
« toujours » (1).

* * *

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1884, p. 934.

Nous ne saurions achever ces quelques pages de critique sans parler aussi des emprunts rares, il faut le reconnaître, que de Amicis a faits aux autres écrivains. Nous devons étudier cette question pour ne pas encourir le reproche qu'on ne manquerait pas de nous faire sur notre partialité. D'autre part, cet examen nous aidera à comprendre pourquoi, à certains moments, ses émotions n'étaient pas justifiées.

G. Giuriati a publié, du vivant de de Amicis, une étude intitulée *Il Plagio* (1) écrite dans une forme très claire et d'une documentation parfaite. Dans cet ouvrage, l'auteur examine et discute, avec beaucoup de compétence, les côtés philosophique, littéraire et juridique du *plagiat*. Laissons la parole à ce juge si compétent en matière si délicate :

« Tout le monde comprend la raison pour laquelle, dans l'étude du problème moral, littéraire, juridique, deux des plus éminents écrivains, les plus féconds, les plus enviés, de Amicis et d'Annunzio, se présentent à l'esprit. Qu'ils écoutent, sans s'offenser, en se rappelant, pour se consoler, le proverbe français « qui terre a, guerre a, » leurs admirables talents n'en sortiront pas amoindris. Mais justement parce que leur nom vaut pour cent, leur escompte comptera pour mille. Ils font autorité. Mais, diront les débutants, pourquoi ne serait-il pas permis de plagier si les heureux que la nature a comblés de dons particuliers et la patrie de couronnes de lauriers plagient de leur

(1) GIURIATI (D.) *Il Plagio* (Milano, Hoepli, 1903, 2^a edizione).

côté ? Il faudra alors rechercher des volumes moins connus, les laissés-pour-compte couverts de poussière des éditeurs qui ont fait faillite, les publications périodiques vouées à l'oubli ; il faudra raffiner le métier, tâcher de débusquer les auteurs malheureux et déjà perdus dans la mémoire des hommes, traduire, paraphraser, masquer, convertir les vers en prose et la prose en vers, détruire enfin les traces de notre ladroterie, mais nous étonnerons le public. »

« De cette façon, le plagiat, au lieu d'être pratiqué occasionnellement par de simples personnes, deviendra toujours davantage une cleptomanie de la collectivité, et les jeunes qui aspirent à la fin glorieuse, au lieu d'élever la pensée et de former l'âme, se voueront à l'imprévoyante spéculation de se faire la main. »

« Qu'ils sachent du moins que les verts lauriers ne suffisent pas toujours à couvrir une mauvaise action (1). »

« Un soir, à la fin d'octobre, je me trouvais dans le cabinet de lecture d'une bibliothèque de prêt dont j'étais le très indigne président. Sur la grande table du secrétaire se trouvaient déposés quelques volumes remis par les lecteurs. Ils étaient là pour être reliés, car ils se trouvaient tous plus ou moins décousus ; mais l'un d'eux semblait si déchiré, si déchiqueté qu'on aurait pu le dire usé. C'était le seul qui eût été relié autrefois, cependant le nombre des lecteurs en avait détruit les ornements et les coutures, les papiers et les

(1) *Il Plagio*, 37-38.

cartons, à croire que c'était l'œuvre des souris plutôt que des hommes.

« Je l'ai pris en main avec une vive curiosité et non sans gants. Le titre du livre fut pour moi extrêmement suggestif : c'était *l'Espagne*, par E. de Amicis. Voir ce livre et me rappeler l'impression fugitive de Théophile Gautier, ce fut dans mon esprit une seule chose. Je le mis en poche, désireux de m'assurer si j'allais y trouver les analogies et les coïncidences que j'avais estimées illusoires.

« En me mettant à l'œuvre en vue d'une comparaison sommaire, je n'avais aucune idée préconçue et moins encore celle de m'en prendre au plus grand des écrivains. Pourquoi aurais-je apporté à cet examen un esprit de critique si deux générations de mes compatriotes ont été enchantés par lui, si aucun de ses contemporains en Italie n'a montré comme lui un talent toujours au service du bien et s'il m'a toujours semblé que lui seul avait vulgarisé la philosophie sereine et fine de Manzoni et le fin sourire de Massimo d'Azeglio ? »

« En feuilletant superficiellement, je ne me suis pas arrêté à cette coïncidence que les deux écrivains étaient descendus à Burgos au même hôtel, « un hôtel servi par des femmes, sept ou huit grandes poupées, joufflues et musclées, avec de très beaux noms « Beatrice, Carmelita, Amparo suivant l'un, Casilda, Mathilde, Balbina suivant l'autre (page 19 de Gautier, 35 de de Amicis) car, que les hôtels soient servis par des femmes, c'était d'un usage courant, fortement enra-

ciné et qui pouvait exister encore à trente ans de distance. Je ne me suis pas scandalisé davantage de constater que la cathédrale de cette ville était décrite par les deux auteurs de la même façon, avec « une multitude de statues d'anges, de martyrs, de guerriers, de princes » (pages 37-84) ; les cathédrales en effet ne peuvent changer leurs personnages comme les scènes de théâtre. »

« Où j'ai trouvé que les deux écrivains se rapprochaient le plus, ce fut dans la course de taureaux. Si l'on ne tient pas compte ici du temps qui les sépare, il y a lieu de croire qu'ils ont participé au même spectacle, l'un à côté de l'autre (1). »

Et l'auteur du « *Plagio* » nous donne ici le tableau synoptique (2) des phases particulières auxquelles ils ont assisté ainsi que de leurs émotions respectives ; puis il ajoute : « Si l'on observe tant d'analogie entre les deux écrivains dans un spectacle si varié et passager, nous devons nous imaginer à quel point les descriptions de l'Escorial devaient se ressembler » : Et après avoir reproduit un paragraphe de chaque auteur et un autre sur l'histoire de la Mosquée de Cordoue, il continue : « les deux écrivains ne s'accordent pas seulement à trouver que la mosquée ressemble à une forteresse (390-300), ils nous disent également qu'elle est gâtée par la cathédrale à ce point que Charles Quint, qui avait donné aux chanoines la per-

(1) *Il Plagio*, pp. 5-6-7.

(2) *Il Plagio*, pp. 8-12.

mission de construire l'église, s'en est repenti (313-306). Tous deux ajoutent encore que le cicerone leur montra une croix taillée dans la pierre par les ongles d'un prisonnier chrétien qui avait été lié à la colonne (315-304) (1). Cet accord parfait se retrouve aussi bien dans l'histoire que dans la description de la cathédrale de Séville ; les auteurs voyagent ensemble de Séville à Cadix ». Les citations continuent et l'auteur du « *Plagio* » dit qu'elles pourraient se poursuivre davantage mais que celles-ci suffisent pour montrer les emprunts faits à son prédécesseur français par l'auteur italien.

« Mais pourquoi l'âme honnête de de Amicis se serait-elle parée des mérites des autres ? Quel besoin aurait pu pousser dans cette voie l'écrivain si fécond et si plein de génie ? D'ailleurs, sans ces quelques menus détails qu'il a empruntés, son « *Espagne* » ne serait-elle pas quand même un volume intéressant et riche de qualités précieuses ? »

« L'usage, dit le proverbe toscan, couvre bien des Abus ». Dans le cas présent, l'usage était tellement entré dans les mœurs que les courses de taureaux de Th. Gautier rappellent en plusieurs points les descriptions particulières qu'en a faites Disraeli dans son *Contarini-Fleming*, écrit quelques années auparavant. Et qui sait si avec un peu de patience, on ne pourrait pas trouver que Disraeli à son tour a emprunté son sujet à quelque autre voyageur qui avant lui avait décrit l'Espagne ?

(1) *Il Plagio*, p. 13.

Mais pourquoi nous donner une telle peine ? Ne sait-on pas que les meilleurs écrivains se sont inspirés souvent des auteurs les plus obscurs, les plus ignorés, parfois les plus mauvais ? Mais en les plagiant il les ont corrigés, ils les ont embellis et même quelquefois il les ont fait connaître (1) ?

*
* *

Avant d'arriver à une conclusion et pour résumer complètement notre étude sur l'art et sur les idées principales de de Amicis, il convient d'accorder encore une considération spéciale à l'influence particulière qu'il exerça sur le mouvement politique moderne de l'Italie et de préciser son caractère comme écrivain humoriste.

Les descriptions des scènes ridicules (2), des contradictions si admirablement notées dans la nature humaine, les comparaisons si vives, le trait d'esprit plein de simplicité et de bonhomie, toujours gai et jamais agressif, font de l'écrivain le seul vrai continuateur de Manzoni.

D'autres sont Manzoniens parce que de Manzoni, ils professent certains principes religieux ou moraux et

(1) *Il Plagio*, 14-22.

(2) *P. A.* La tentazione della bicicletta, 74 ; una visita all'Academia della Crusca, 134.

Me. Come nacque un poeta 79 ; Casimiro Teja 218.

Ps. Un caro pedante 74.

E. 54, 226, 259.

S. C. Latinorum, 67 ; Un poeta Sconosciuto, 193.

certaines règles esthétiques ; au contraire, de Amicis est manzonien par méthode, il a emprunté à son maître l'aptitude aux analyses aiguës et fines.

De la tradition manzonienne, de Amicis reproduit les caractères essentiels, nous voulons dire l'étude soignée, méticuleuse et sûre de la réalité, même modeste, jusque dans ses menus détails, le goût élégant dans le choix des mots et dans la construction de la période, la simplicité qui donne à l'expression toute sa clarté, le sentiment, la foi religieuse, et sinon toujours la foi, l'aspiration constante et confiante vers l'harmonie supérieure qui corrige les injustices du sort.

Les contes et les nouvelles, les études sociales et les livres de voyages laissés par de Amicis nous feront connaître les formes essentielles de l'humorisme de l'auteur et nous permettent de lui assigner sa juste valeur.

Sans doute, en l'espèce, l'examen n'est pas sans difficulté, car de Amicis ne nous a pas laissé de caractères peints à grands traits comme celui de Don Abondio de Manzoni et nous sommes forcés de nous en rapporter à une série d'esquisses et d'études fragmentaires, qui n'offrent pas un point d'appui ferme et solide.

Précisons d'abord le sens de l'humorisme ; on entend trop souvent sous ce mot en Italie un genre vulgaire en littérature ; or, le définir de la sorte est une erreur aussi flagrante que de confondre le romantisme et le sentimentalisme et de les définir l'un par l'autre.

L'humorisme est une chose bien différente du comi-

que; c'est une naturelle disposition du cœur et de l'esprit à observer avec une indulgente sympathie les contradictions et les absurdités de la vie.

Un critique italien, M. Nencioni, parlant de l'humorisme, s'exprime en ces termes : « L'observation et la peinture de l'humoriste sont généralement unies à un scepticisme bienveillant, à une tolérance qui est le fruit d'expériences douloureuses, à une curiosité d'artiste qui étudie avec une grande sympathie les faiblesses morales des individus ; elles s'appliquent d'autant plus volontiers à l'objet de leur étude que le phénomène psychologique est plus négligé par les observateurs vulgaires et par les philosophes de profession (1). »

A cette remarque on nous permettra d'ajouter celle de M. Del Vita sur l'humorisme de de Amicis :

« Lui aussi nous dispose à rire, mais par un mot, par un trait d'esprit inattendu qui semble être jeté là par hasard, inopinément, tandis qu'il y a été placé avec un art très fin, pour faire jaillir la source de l'humorisme dont une fraîche veine court dans toutes ses œuvres (2). »

Si nous jugeons d'après les idées de M. Nencioni toute l'œuvre de de Amicis, en tenant compte de la vibrante pitié humanitaire dont elle est remplie, nous aurons d'une façon très exacte l'origine, toute de sim-

(1) NENCIONI (E.), *Saggi critici della letteratura italiana* (Firenze, Monnier, 1911, p. 16.)

(2) *Del Vita* (T.), p. 43.

plicité et de candeur, d'où procède l'humorisme de l'écrivain.

Toutefois l'humorisme se présente sous des aspects si multiples qu'il n'est point facile, à première vue, de juger celui de de Amicis. L'Italie n'a donné que quatre grandes figures de véritables humoristes, ce sont Carlo Porta, Carlo Bini, F. D. Guerrazzi et Manzoni.

Mais ceux-ci se sont tellement spécialisés en un genre propre d'humorisme qui est respectivement réaliste, vivant, pessimiste et délicat, que celui de de Amicis ne ressemble à aucun d'eux. Si nous jetons un regard sur les plus grandes figures d'humoristes de l'Europe, il faut tout de suite écarter de Amicis de toute affinité avec l'humorisme de Cervantes, qui est grotesque chez Don Quichotte, ou de Shakespeare, tragique dans Hamlet, grossier dans Falstaff et grotesque dans Calibano; il n'a aucun rapport non plus avec l'humorisme nettement philosophique de Goëthe, avec celui de Thackeray qui relève de la satire, de Byron où l'on sent un souffle épique, de Heine où le lyrisme est poussé parfois jusqu'au fantasque.

Nous nous trouvons près de de Amicis en considérant l'humorisme à la fois comique et pathétique de Dickens, qui, comme de Amicis, révéla dans toute son expression l'honnêteté puritaine de sa race, sa bonté simple et affectueuse et qui n'éprouvait d'aversion que pour le *high-life* londonien, sur lequel il a composé de vrais bijoux d'humorisme britannique.

De Amicis, nous l'avons dit, étendait son observation

dans tous les milieux sociaux; et partout il était aimé; de la même manière, Dickens s'était rendu populaire dans tous les quartiers de Londres. Les clubs, les salons, les églises, les musées, les tavernes, les théâtres, les prisons, les chaumières et les boutiques, les casernes et les navires même, rien n'échappait à ses observations journalières, à sa peinture universelle. Ces procédés évoquent naturellement ceux de de Amicis, que nous n'hésitons pas à considérer comme digne de figurer à côté du grand écrivain anglais.

*
* *

Quelle a été enfin l'influence spéciale de de Amicis dans le mouvement politique contemporain? C'est ce qu'il importe encore de préciser pour déterminer exactement ses idées principales.

Nous avons déjà suffisamment exposé, dans les chapitres précédents, les différentes idées morales de l'écrivain, ses opinions toutes nouvelles sur l'école qu'il considère comme le moteur intellectuel des jeunes énergies humaines destinées à devenir plus tard les forces nationales, enfin ses principes démocratiques qu'il défendit pour l'amélioration de la condition du peuple.

Mais il faut encore remarquer que, dans presque toute son œuvre, et principalement dans *Ricordi* et *Alla porte d'Italia*, il recommanda et prêcha en soulignant toute la grandeur, le sacrifice personnel pour le bien de la patrie.

A cet égard de Amicis fut un précurseur du mouvement politique qui se propage aujourd'hui en Italie sous le nom de Nationalisme. Il a suscité dans les jeunes intelligences les premières flammes des enthousiasmes patriotiques ; il a semé l'idée en même temps qu'il préparait les consciences à la recevoir et à l'apprécier.

VII

CONCLUSION

Il convient donc de regarder de Amicis comme l'un des écrivains les plus féconds et comme l'un de ceux qui ont exercé une influence considérable.

Il fut si consciencieux dans ses descriptions, si scrupuleux de l'exactitude et en même temps d'un talent si parfait qu'il a, pour ainsi dire, forcé l'opinion nationale et créé un public de lecteurs qui n'existait pas avant l'apparition de ses livres. Il maniait d'ailleurs la langue italienne comme peu d'écrivains l'avaient fait. Son style fortement coloré, la propriété des termes, la richesse des expressions sont les qualités par lesquelles il s'est imposé à l'admiration de tous. [Sans doute, on reconnaît dans nombre de ses descriptions des pages qui relèveraient plutôt du genre poétique : il n'y manque parfois que le rythme.

Bien qu'il ait beaucoup écrit, ce sont ses livres de voyages qui furent les plus goûtés, et ce succès a tenu à la méthode simple qu'il a pratiquée. Dans ses voyages, en effet, il s'en va sans idées préconçues, il n'a point le souci des enquêtes sociales ou

économiques, il n'a pas davantage de préoccupations de critique artistique. Il ne cherche à comparer entre elles ni les écoles d'un même pays, ni ces écoles avec celles des autres nations. Il s'en va à l'aventure, l'œil ouvert, le nez au vent. Il va à la découverte, s'arrête aux cailloux du chemin, aux bruits de la rue. Il note tout de la même plume minutieuse, abondante, la conversation recueillie en chemin de fer du premier venu dont il ne contrôle ni la sincérité, ni l'intelligence, comme les anecdotes et les souvenirs historiques.

Tout l'étonne et il veut nous étonner de tout; il cite quelque part ce mot de Victor Hugo : « En voyage, j'admire tout comme une bête (1), et si l'Italien qui est en lui se refuse à l'admiration devant l'agencement de certains costumes de la Zélande (2), c'est bien exceptionnel, et le mot de Hugo est la loi qu'il a faite sienne et qu'il s'efforce de ne pas transgresser.

Il découvre l'Espagne, la Hollande, le Maroc comme Christophe Colomb dut découvrir l'Amérique. Il est évident que cela ne laisse pas de paraître quelquefois un peu ingénu, mais son ingénuité est si bonne enfant ! elle a tant le souci de plaire ; elle est si sincère ; surtout elle est servie par une plume si abondante, par un vocabulaire si riche, par un art si parfait du développement qu'elle nous transporte, et comme tout cela ne va pas sans finesse ni sans gaieté, ni sans bon sens, ni sans esprit, comme la langue est toujours scrupuleusement respectée, il a, nous l'avons dit, ouvert à la

(1) *H.*, 28.

(2) *H.*, 27-29.

littérature, par ses livres de voyages, une vue nouvelle, et ces livres, à la portée de tous, sont lus, appréciés et aimés par tous.

*
**

Les Italiens, l'aiment et le comprennent mieux comme conteur et comme écrivain social, car c'est dans ces écrits que le peuple italien retrouve comme un reflet merveilleux de son génie caractéristique.

La curiosité et la vanité nationale sont aussi un peu flattées de la manière transcendante qui embellit tout dans les œuvres de de Amicis : tout en effet est chez lui un peu idéalisé.

« De Amicis — écrit M. Striano — idéalise le type du soldat, le type de l'ami, du patriote, de l'enfant, de l'écolier. Tout s'idéalise sous le toucher magique et créateur de sa plume : famille, école, collège, armée, société, non pas suivant un faux critérium d'art, ni par une intuition erronée de la réalité, comme le prétendent certains de ses critiques, mais dans un but idéaliste voulu et sous l'inspiration de la bienveillance. »

Et dans l'esprit des Italiens cet idéal bienveillant fait comprendre toute l'âme de de Amicis ; aussi se trouvent-ils amenés à le considérer comme le grand et comme le seul écrivain de la bonté.

On verra précisément dans cette page que nous allons traduire le sentiment du public national qui le suit avec une fidélité constante et qui l'a proclamé le plus populaire des écrivains ;

« La bonté se manifestait en lui (de Amicis) comme un besoin très impérieux de réunir et d'étayer l'une par l'autre même avec violence les idées, les personnes, les choses. Et cette bonté était exubérante et justement effective; elle contribuait dès lors à mouvoir, comme dans la pénombre, les autres énergies diverses de sa riche nature, de telle sorte que autour de son nom se formait une légende presque familière qui voulait être une louange et qui pouvait devenir une critique, en vertu de laquelle, laissant de côté tout autre aspect de l'écrivain, la plupart ne le regardaient plus que comme l'homme bon entraîné par la vague irrésistible de son sentiment même, âme ingénue d'enfant, prête à l'émotion, même à l'attendrissement, âme vibrante de poète qui peignait la vie en rose parce que lui-même s'abandonnait à un rêve rose et optimiste de bonté et d'amour (1).

C'est en raison de cette bonté et de cet amour que les Italiens garderont un culte fidèle, pour la renommée impérissable de leur écrivain et de leur meilleur ami.

De Amicis est digne de leur gratitude et de leur affection.

(1) CORRADINO (C.), *E. de A.* (Pinerolo, Sociale, 1909, p. 45).

BIBLIOGRAPHIE

1° ŒUVRES DE E. DE AMIGIS

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

- a.* — Volumes.
- b.* — Articles de revues et journaux.
- c.* — Ouvrages publiés par d'autres.
- d.* — Ouvrages sans date.
- e.* — Ouvrages inédits.
- f.* — Lettres.

2° TRADUCTIONS

- a.* — Françaises.
- b.* — Espagnoles.
- c.* — Anglaises.
- d.* — Allemandes.
- e.* — Hollandaises.

3° LISTE DES TRAVAUX DE CRITIQUE

- a.* Travaux en général par ordre alphabétique de noms d'auteur.
 - b.* Travaux relatifs à chaque œuvre en particulier.
-

1° — ŒUVRES DE E. DE AMICIS

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

a. — Volumes :

1863.

Italia e Polonia. — Battaglia allegorica. Torino, Martinengo, 1863, in-8, pp. 8.

Lo Statuto. — Ode. Torino, Martinengo, 1863, in-8, pp. 16.

1868.

La Vita militare. — Bozzetti. Milano, Trèves, 1868, in-16, pp. 159.

1869.

Racconti militari. — Libro di lettura ad uso delle scuole dell'esercito. Firenze, Le Monnier, 1869, in-16, pp. 156.

L'Esercito italiano durante il colera del 1867. — Edizione di 10.000 esemplari per cura ed a spese di una società di amici del Popolo. Milano, G. Bernardini, 1869, in-24, pp. 70.

La Vita militare. — Bozzetti. Firenze, Le Monnier, 1869, in-16, pp. 492.

1870.

Impressioni di Roma. — Firenze, P. Faverio e Comp., 1870, in-16, pp. 184.

1872.

Ricordi del 1870-71. — Firenze, Barbera, 1872, in-16, pp. vi-232, Collezioni di opere popolari.

Novelle. — Firenze. — Le Monnier, 1872, in-16, pp. vi-256.

1873.

Spagna. — Firenze, G. Barbera, 1873, in-16, pp. 492.

1874.

Olanda. — Firenze, G. Barbera, 1874, in-16, pp. viii-450.

Ricordi di Londra. — Milano, Treves, 1874, in-16, pp. 108.

Biblioteca dei viaggi.

1875.

Pagine sparse. — Milano, Lombarda, 1875, in-8, pp. 374.

1876.

Marocco. — Milano, Tréves, 1876, in-8, pp. 483.

Il 15 Ottobre 1876. — Poesia. Milano, Treves, 1876, in-16, pp. 8.

Olanda. — Firenze, G. Barbera, 1876, in-16, pp. 450.

Pagine sparse. — Milano, Treves, 1875, 1876, in-8.

1877.

Costantinopoli. — Milano, Treves, 1877, in-16, ediz. 12^a, pp. 577.

Ricordi di Londra, ediz. 5^a. — SIMONIN (L.), *Una Visita ai quartieri poveri di Londra*. — Milano, Treves, 1877, in-8, pp. 111.

1878.

Pagine sparse. — Milano, Treves, 1878, in-8.

Olanda. — Firenze, Barbera, 1878, in-16, pp. viii-450, ediz. 4^a.

Novelle. — Nuova Edizione, con disegni di V. Bignami. Milano, Treves, 1878, in-16, pp. 464.

1879.

Olanda. — Milano, Treves, 1879, in-8, ediz. 6^a, pp. 450.

Marocco. — Edizione illustrata di Stefano Ussi et C. Biseo. Milano, Treves, 1879, in-8, pp. 412.

Pagine sparse. — Edizione 6^a, Milano, Lombarda, 1879, in-16, pp. 374.

Ricordi di Parigi. — Edizione 3^a, Milano, Treves, 1879, in-16, pp. 230.

Costantinopoli. — Edizione 10^a. Milano, Treves, 1879, in-16, voll. 2.

1880.

Poesie. — Milano, Treves, 1880, in-8, edizione 1^a, pp. 275.

Olanda. — Milano, Treves, 1880, in-16, pp. 477, ediz. 5^a.

Il più bel giorno della vita. — Lipsia, Beit, 1880, in-8.

1881.

Ritratti letterari. — Milano, Treves, 1881, in-16, pp. 338.

Poesie. — Milano, Treves, 1881, in-8, pp. 275, ediz. 2^a.

Costantinopoli. — Milano, Treves, 1881, in-8, ediz. illustrata.

Gli effetti psicologici del vino. — Conferenza. Torino, Loescher, 1881, in-8, pp. 59.

1882.

La Vita militare. — Bozzetti. Milano, Treves, 1882, in-16, pp. 475, impressione 4^a.

1883.

Spagna. — Firenze, Barbera, 1883, in-16, pp. iv-487, ediz. 8^a.

Gli Amici. — Milano, Treves, 1883, in-16, voll. 2, ediz. 8^a.

1884.

Alle porte d'Italia. — Roma, Casa Editr. Sammaruga & C.; Firenze. Tip. dell' Arte della Stampa, 1884, in-16, pp. vi-422.

La Vita militare. — Bozzetti. Milano, Treves, 1884, in-16, pp. 475, impressione 8^a.

La Vita militare. — Bozzetti con disegni di V. Bignami, E. Matania, D. Paolocci e Ed. Ximenes. Prima Edizione illustrata fatta sull' Edizione del 1880 rifiuta dall' autore. Milano, Treves, 1884, in-7, pp. vi-395, col ritratto dell' Autore.

Novelle. — Milano, Treves, 1884, in-16, pp. 462, ediz. 5^a.

L'Olanda. — Illustrato. Milano, Treves, 1884, in-8, pp. 352.

Pagine sparse. — Milano, A. Brigola et C., edit.; tip. Pagani, edizione 8^a, 1884, in-16, pp. 274.

1885.

Il Marocco. — Milano, Treves, edizione 11^a, 1885, in-8.

Spagna. — Firenze, Barbera, 1885, in-8, pp. 342, con tav.

1886.

Cuore. — Libro per i ragazzi. Milano, Treves, 1886, in-16, pp. 339.

1888.

Cuore. — Libro per i ragazzi. Milano, Treves, 1888, in-16.

Per le nozze di Achille Piatti e Giulia Pozzi. — Sonetto. Torino, Roux et C., 1888, in-8, pp. 2.

Gli Amici. — Edizione ridotta e riveduta dall' autore e illustrata da Gennaro Amato, Gaetano Colantoni, Isidoro Farina, Dante Paolucci, Ettore Ximenes, Giuseppe Pennasilico. Milano, Treves, 1888, in-8, pp. 308. Dono del Corriere della Sera ai suoi abbonati.

Alle porte d'Italia. — Nuova edizione riveduta dall' autore, con l' aggiunta di due capitoli. Milano, Treves, 1888, in-16, pp. 406.

1889.

Sull' Oceano. — Milano, Treves, 1889, in-16, pp. 422.

1890.

Il Vino. — Illustrato da A. Ferraguti, Ett. Ximenes, E. Nardi. Milano, Treves, 1890, in-16, pp. 93.

Il Vino. — Illustrato da Arnaldo Ferraguti. Ettore Ximenes, Enrico Nardi. Milano, Treves, 1890, in-8, pp. 64.

Il Romanzo di un maestro. Milano, Treves, 1890, in-16, pp. vi-515.

Sull' oceano. — Con 191 disegni di Arnaldo Ferraguti. Milano, Treves, 1890, in-4, pp. 373.

1892.

Sulla Questione sociale. — Torino, Roux et C., 1892, in-8, pp. 33.

Il Romanzo di un maestro. — Milano, Treves, 1892, edizione dodicesima, in-16, voll. 2, Biblioteca Amena N° 359-360.

Fra scuola e casa. — Bozzetti e racconti. Milano, Treves, 1892, in-16, pp. 437.

Cuore. — Libro per i ragazzi, con illustrazioni di A. Ferraguti, E. Nardi, A. G. Sartorio. Milano, Treves, 1892, in-4, pp. 410.

Alle porte d'Italia. — Illustrato da 172 disegni di Gennaro Amato. Milano, Treves, 1892; in-4, pp. 419.

Il Vino. — Milano, Treves, 1890, in-8, pp. 64.

Il Vino. — Illustrato da Arnaldo Ferraguti, Ettore Ximenes, Ernesto Nardi. Milano, Treves, 1890, in-16, pp. 90.

1893.

Olanda. — Milano, Treves, 1893, quindicesima edizione riveduta dall' autore, in-16, pp. 476.

Novelle. — Illustrato da Arnaldo Ferraguti. Milano, Treves, 1893, in-4, pp. 363.

L'Imbecillità progressiva della Borghesia cosiddetta colta.
Lecce, Stab. tip. Lit. L. Lazzaretti et Figli, 1893, in-24,
pp. 15.

1894.

Lavoratori alle urne. — Conferenza tenuta nel Teatro Nazionale di Torino in occasione delle elezioni amministrative 1894. Milano, tip. editr. Morosini et C., 1894, in-16, pp. 21.

Pagine sparse. — Milano, L. Omedei Zerini editr.; tip. Wilmant di L. Rusconi et C., decima edizione, 1894, in-16, pp. 289.

1895.

Ai fanciulli irredenti. — Padri e figli. Milano, Morosini et C., 1895, in-16, pp. 9. Piccola Biblioteca d'oro pei fanciulli.

Ai ragazzi. — Discorsi. Milano, Treves, 1895, in-16, pp. 126.

La Maestrina degli operai. — Racconto. Milano, Treves, 1895, in-16, pp. 249.

1896.

La Lettera anonima. — Illustrato da Mainardo Pagani e Ettore Ximenes. Milano, Treves, 1896, in-16, pp. 87.

Osservazioni sulla questione sociale. — Conferenza detta la sera di giovedì 11 Febbraio 1893 all'Associazione Universitaria Torinese. Lecce, Tip. Cooperativa, 1896, dodicesima edizione, in-24, pp. 27.

I Nemici del socialismo. — Novara, C. Repetto Edit. Tip. Economica, 1896, in-16, pp. 34.

Nel campo nemico. — Lettere a un giovane operaio socialista. Firenze, tip. Cooperativa, 1896, in-16, pp. 12.

Socialismo e patria. — A cura del Comitato Regionale della Federazione Socialista Ligure. Genova, tip. Operaia Bricchetto et C., 1896, in-16, pp. 7.

Socialismo e patria. — Milano, tip. A. Monti et C., 1896, in-8.

Coraggio e costanza; il viaggiatore Carlo Piaggia. Torino, Paravia, 1896, in-16, pp. 48.

Il 1° Maggio. — Discorso tenuto all'Associazione Generale degli operai la sera del 1° Maggio 1896. Torino, Foà et C., 1896, in-16, pp. 32.

1897.

In America. — Con disegni di Gino De Bini. Roma, Voghera, 1897, in-24, pp. 156. Piccola Collezione Margherita.

Il socialismo in famiglia; la causa dei disperati. Milano, tip. Nazionale di V. Ramperti, 1897, in-8, pp. 15.

Osservazione sulla questione sociale. — Conferenza detta la sera di giovedì 11 Febbraio 1893 all'Associazione Universitaria Torinese. Lecce, tip. Cooperativa, 1897, in-16, pp. 29.

Gli Azzurri e i Rossi. — Torino, F. Casanova Editr. Stab. tip. V. Roma, 1897, in-16, pp. 284.

1898.

Le tre capitali: Torino, Firenze, Roma. — Catania, N. Giannotta, 1898, ediz. terza, in-16, pp. 237, con ritratto.

1899.

La Carrozza di tutti. — Milano, Treves, 1899, in-16, pp. 475.

Ai nemici del socialismo. — Novara, tip. Novarese, 1899, in-16, pp. 32.

1900.

Lavoratori alle urne. — Conferenza tenuta nel Teatro Nazionale di Torino in occasione delle elezioni amministrative 1894. Roma, tip. Romana, 1900, in-16, pp. 24.

Consigli e moniti. — Firenze, G. Nerbini, terza edizione, 1900, in-16, pp. 14, con ritratto. Biblioteca educativa sociale N° 13.

Speranze e glorie. — Discorsi. Catania, Giannotta, 1900, in-16, pp. 255.

Ricordi di Parigi. — Milano, Treves, 1900, in-8, pp. 330. Biblioteca Amena N° 574.

Memorie. — Milano, Treves, 1900, in-16, pp. 409.

Lotte civili. — Firenze, G. Nerbini, 1900-1901, in-8.

1901.

Spagna. — Edizione 12^a. Firenze, G. Barbera, 1901, in-16, pp. 485.

Consigli e moniti. — Firenze, G. Nerbini, quarta edizione, 1901, in-16, pp. 14. Biblioteca educativa sociale.

Ricordi d'infanzia e di scuola. — Seguito da Bambole e marionette, Gente minima, Piccoli studenti, Adolescenti, Due di spade e due di cuore. Milano, Treves, 1901, in-16, pp. 444.

Il mio ultimo amico. — Palermo, Biondo, 1901, in-16, pp. 56.

1902.

Nel giardino dell'a follia. — Con disegni eseguiti di G. G. Bruno. Livorno, S. Belforte e C., 1902, in-16, pp. 102, con ritratto e cinque tavole, Collezione Elena.

Madre credente e figliuolo socialista. — Genova, tip. Operaia, 1902, in-24, pp. 13.

A una signora, lettera aperta. — Firenze, G. Nerbini, 1902, in-16, pp. 16, con ritratto. Letture moderne sociali, fasc. 1°.

Capo d'anno. — Pagine parlate. Milano, Treves, 1902, in-16, pp. xv-427.

Un salotto fiorentino del secolo scorso. — Firenze, G. Barbera, 1902, in-16, fig., pp. 166, con ritratto.

1903.

Marocco. — Con disegni originali di Stefano Ussi et C. Biseo. Milano, Treves, 1903, quarta edizione illustrata, in-4, p. 402.

La mia officina. — Venezia, tip. Arnauti, 1903, in-16, pp. 24.

1904.

Lotte civili. — Firenze, Nerbini; tip. Cooperativa, 1904. edizione popolare, in-8, pp. 160, con 6 tavole.

Cuore. — Libro per i ragazzi, Nuova edizione popolare illustrata con disegni di A. Ferraguti, E. Nardi e A. G. Sartorio. Milano, Treves, 1904, in-8, fig., pp. 292.

Norlenghi Aroldo — L'ineguaglianza socialista. — Roma, tip. Mangini, 1904, in-16, pp. 16.

Una Tempesta in famiglia. — Frammento. Vanenza, tip. Battezzati, 1904, in-16.

1905.

Nel Regno del Cervino. — Nuovi bozzetti e racconti. Milano, Treves, 1905, in-16, pp. 330.

La mia officina. — Trascrizione in caratteri stenografici di Enrico Molina. Venezia, tip. Zanco, 1905, ediz. 3ª, in-16, pp. 24.

Speranze e glorie. — Discorsi. Catania, Giannotta, 1905. in-16, voll. 2.

L'Idioma gentile. — Milano, Treves, 1905, in-16, pp. 432.

Lotte civili. — Firenze, G. Nerbini, 1905, edizione popolare, in-8, pp. 160, con ritratto e nove tavole.

1906.

Pagine sparse. — Torino, tip. Streglio, 1906, nuova edizione economica, in-8, pp. 271.

L'Idioma gentile. — Nuova edizione riveduta e corretta dall' Autore, con una nuova prefazione. Milano, Treves, 1906, in-16, pp. xxviii-440.

Pagine allegre. — Nuova edizione a cui è aggiunta la conferenza. « Il Vino ». Milano, Treves, 1906, in-16, pp. 410.

1907.

Primo Maggio. — Conferenza. Firenze, tip. Cooperativa, 1907, in-8, pp. 23.

Per la bellezza di un ideale. — Jesi, tip. Flori, 1907, in-8, pp. 23.

Compagnina. — Scenette scritte per essere recitate dai bambini. Torino, tip. Cooperativa, 1907, in-8, pp. 7.

Pagine sparse. — Torino, Venaria Reale; tip. R. Streglia, 1907, nuova edizione economica, in-16, pp. 271.

Nel regno dell' amore. — Milano, Società Editoriale Milanese, 1907, in-16, fig., pp. 15. Biblioteca fantastica dei giovani italiani N° 9.

1908.

Ullime pagine. — Milano, Treves, 1908, in-16, due voll.

Scene della vita militare. — Bozzetti dall' Italia Militare del 1867. Como, Soc. Edit. Roma, 1908, in-16, pp. 248; con sette tavole.

La Vita militare. — Nuova edizione, secondo l'edizione definitiva del 1880. Firenze, tip. A. Salani, 1908, in-16, pp. 333. Biblioteca Salani illustrata N° 350.

Nuovi ritratti letterari e artistici. — Milano, Treves, 1908, in-16, fig., pp. 283.

Nuovi racconti e bozzetti Milano, Treves, 1908, in-16, pp. 329.

Nel regno dell' amore. — IV. Il supplizio del geloso; Ochina; Il Cappotto clandestino. Milano, Treves, 1908, in-8, fig., voll. 6.

Lecture scelte dalle opere. — Antologia scolastica e familiare per cura di Dino Mantovani. Milano, Treves, 1908, in-16, pp. viii-340.

La Vita militare. — Bozzetti, Nuova edizione popolare secondo l'edizione definitiva del 1880 (Milano, Treves, 1908, in-16, pp. 453. Biblioteca Amena N° 142).

Sonetti giocosi. — Pinerolo, Pittavino, 1908, in-16.

Bozzetti sociali. — Siena, tip. Nava, 1908, in-16, pp. 159, con ritratto.

Ritratti letterari. — Nuova edizione. Milano, Treves, 1908, in-16, pp. ix-339. con sei ritratti.

Sopra una culla. — Versi. Sanremo, tip. Moderna, 1908, in-8, pp. 4.

Ricordi di un viaggio in Sicilia. — Catania, N. Giannotti, 1908, in-16, pp. 160. Semprevivi, Biblioteca popolare contemporanea N° 56.

Capo d'anno. — Pagine parlate. Milano, Treves, 1908, in-16, pp. xvi-427.

1909.

Ultime pagine. — III. Cinematografo Cerebrale, Bozzetti umoristici e letterari. Milano, Treves, 1909, in-16, pp. 327.

La Vita militare. — Milano, Casa edit. Italiana; Como, tip. Soc. edit. Roma, 1909, in-16, pp. 209, con ritratto e quattro tavole.

La Bellezza di un ideale. Faenza, tip. Montanari, 1909, in-16, pp. 20.

Cinematografo cerebrale. — Bozzetti umoristici e letterari. Milano, Treves, 1909, in-16, pp. 326.

Alle porte d'Italia. — 13^a impressione della nuova edizione del 1888, riveduta dall' autore, con l'aggiunta di due capitoli. Milano, Treves, 1909, in-16, pp. 406.

Costantinopoli. — Milano, Treves, 1909, in-16, pp. 577.

1910.

Il socialismo e l'uguaglianza. — Roma, Soc. Edit. Socialista, La propaganda, 1910, in-16, pp. 16. Biblioteca di opuscoli elementari N° 2.

Il figlio del reggimento. — Firenze, Casa Edit. A Quattrini, 1910, in-16, pp. 92.

Cuore. — Libro per i ragazzi. Milano, Treves, 1910, 500 migliaio, in-16, pp. 338, con ritratto.

Ai grandi ed ai piccoli. — Roma, Soc. Edit. Socialista, La propaganda, 1910, in-16, pp. 14. Biblioteca di opuscoli elementari N° 1.

Lotte civili. — Con prefazione di Dino Mantovani. Milano, Treves, 1910, in-16, pp. viii-307.

La tentazione della bicicletta. — Trascrizione in caratteri stenografici ed autografici di Francesco Giuliotti. Firenze, Istituto stenografico Toscano. tip. Chiari, 1910, pp. 14. Biblioteca della Rivista degli stenografi N° 3.

Speranze e glorie. — Le tre Capitali: Torino, Firenze, Roma. Milano. Treves, 1911, in-8, pp. viii-310.

1911.

Pagine sparse. — Nuova edizione. 1^a edizione Treves con prefazione di Salvatore Farina. Milano, Treves, 1911, in-16, pp. xiii-283.

1913.

Ricordi del 1870-71. — Sesto S. Giovanni. Casa Edit. Madella, 1913, in-16, pp. 251.

Ricordi del 1870-71. — Prima edizione milanese, con prefazione di Dino Mantovani. Milano, Treves, 1913, in-16, pp. xi-250. Biblioteca Amena N° 838.

Ricordi del 1870-71. — Firenze, Casa Edit. Italiana di A. Quattrini, 1913. In-16, pp. 213. Biblioteca Amena Quattrini N° 11.

Il figlio del reggimento. — Firenze, Casa Edit. Italiana A. Quattrini, 1913, in-16, pp. 92.

Marocco. — Con disegni originali di Stefano Ussi et C. Biseo. Quarta edizione illustrata. Milano, Treves, 1913, in-8, pp. 750.

Novelle. — Gli amici di Collegio, Camilla, Furio, Un gran giorno, Alberto, Fortezza, La Casa paterna, 30^a impressione dalla nuova edizione del 1878, riveduta ed ampliata dall' autore, nuova edizione popolare. Milano, Treves, 1913, in-16, fig., pp. 462. Biblioteca Amena N° 341.

Novelle. — Gli amici di Collegio, Camilla, Furio, Un gran giorno, Fortezza, Alberto. Firenze, Casa Edit. Italiana di A. Quattrini, 1913, in-16, pp. 172. Biblioteca Amena Quattrini N° 10.

Novelle. — Gli amici di Collegio, Camilla, Furio, Un gran giorno, Alberto, Fortezza. Sesto San Giovanni, Casa Edit. Madella, 1913, in-16, pp. 253.

Novelle. — Gli amici di Collegio, Camilla, Furio, un gran giorno, Alberto, Fortezza. Piacenza, tip. L'arte Bodo-piana, L. Rinfreschi, 1914, in-16, pp. 237.

b. — Articles de revues et journaux :

1867.

Marcia (Una) come se ne fanno tante. — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 700, 14 Febbraio. Il Bozzetto non è firmato.

Gamellino (Il). — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 703, 21 Febbraio. Il Bozzetto è firmato E. D.

Attendente (L'). — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 708, 5 Marzo. Firmato E. A.

Ufficiale (L') di picchetto. — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 713, 16 Marzo. Firmato E. D.

Caporale (Il) monitore. — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 718, 28 Marzo. Firmato E. D.

Giorno (Quel). — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 735, 8 Maggio. Firmato E. D.

Affetti (Gli). — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 750, 15 Giugno. Il piccolo bozzetto firmato E. D. non ha titolo comincia *V'hanno degli affetti che sono un privilegio del cuor dei soldati*, etc.

Scuola (La) di guerra. — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 768, 26 Luglio. Firmato E. D.

Sotto la tenda. — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 788, 11 Settembre.

Corrispondenti. — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 798, 3 Ottobre. L'articolo non firmato comincia *Certi corrispondenti di certi giornali*, etc.

Papa Gregorio. — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 801, 10 Ottobre. Il bozzetto firmato E. D. non ha titolo, comincia *Gran buon uomo quel Papa Gregorio!* etc.

Paralleli fra gli uomini illustri. — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 802. 13 Ottobre. Firmato E. D. L'articolo non ha titolo e comincia : *Si sono fatti di moda i paralleli fra gli uomini illustri, etc.*

Caserna (In). — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 804, 17 Ottobre. Il bozzetto non è firmato, non ha titolo comincia : *Ieri a sera, entrando in caserma scorsi, etc.*

Vestiaro (Il) degli ufficiali. — In « Italia Militare ». Firenze, 1867, N° 832, 22 Dicembre. Firmato E. D.

1868.

Matrimonio (Il) degli ufficiali. — In « Italia Militare ». Firenze, 1868, N° 836, 1° Gennaio. Firmato E. D.

Marcia (Una) notturna. — In « Italia Militare ». Firenze, 1868, N° 843, 17 Gennaio.

La Sentinella. — In « Italia Militare ». Firenze, 1868, N° 845, 22 Gennaio.

Il Campo. — In « Italia Militare ». Firenze, 1868, N° 851, 4 Febbraio.

La Madre. — In « Italia Militare ». Firenze, 1868, N° 860-861, 28 Febbraio.

Unità della Lingua. — In « Italia Militare ». Firenze, 1868, N° 864-866, 5 e 11 Marzo. Gli articoli non sono firmati.

Il Mutilato. — Bozzetto militare. In « Italia Militare ». Firenze, 1868, in supplemento al N° 874.

Il Duello. — In « Italia Militare ». Firenze, 1868, N° 912, 25 Giugno. L'articolo non è firmato.

Una Sassata. — In « Italia Militare ». Firenze, 1868, N° 914, 30 Giugno. Questo bozzetto fu già pubblicato nel periodico « La Nazione » di Firenze in detto anno.

Il figlio del reggimento. — In « Nuova Antologia ». Firenze, 1868, Luglio, vol. VIII, p. 560.

Il figlio del reggimento. — In « Italia Militare ». Firenze, 1868, N^o 918-920-922, 9, 14, 20 Luglio. Il bozzetto fu già pubblicato nella « Nuova Antologia ». Firenze, 1868, Luglio, vol. VIII.

La Sete. — Bozzetto militare. In « Italia Militare ». Firenze, 1868, N^o 939, 28 Agosto. Nel medesimo anno questo bozzetto fu pubblicato nel giornale « La Nazione » di Firenze.

Una Medaglia. — In « Italia Militare ». Firenze, 1868, N^o 958-959, 10 e 13 Ottobre. Detto bozzetto fu in detto anno pubblicato nel periodico « La Nazione » di Firenze.

Carmela. — Racconto. In « Nuova Antologia ». Firenze 1868, Dicembre, vol. IX, p. 764.

1869.

L'Esercito italiano durante il colera del 1867. — In « Nuova Antologia ». Firenze, 1869, Marzo, vol. X, p. 511.

Partenza e ritorno. — Ricordi del 1866. In « Nuova Antologia ». Firenze, 1869, Luglio, vol. XI, p. 523.

1870.

Furio. — Racconto. In « Nuova Antologia ». Firenze, 1870, Agosto, vol. XIV, p. 661.

1871.

Un Gran giorno. — Bozzetto. In « Nuova Antologia ». Firenze, 1871, Luglio, vol. XVII, p. 586.

Camilla. — Racconto. In « Nuova Antologia ». Firenze, 1871, Novembre, vol. XVIII, p. 517.

1872.

Alberto. — Racconto. In « Nuova Antologia ». Firenze, 1872, Gennaio, vol. XIX, p. 104.

1874.

Pigrizia (Della) letteraria in Italia. — In « Illustrazione Universale ». Milano, 1874, N° 9, 13 Dicembre. Firmato E. D.

Ricordi di Firenze. — In « Illustrazione Universale ». Milano, 1874, N° 11, 27 Dicembre.

1875.

Vocabolario della lingua italiana. — In « Illustrazione Universale ». Milano, 1875, N° 26, 21 Marzo.

Un Incontro. — In « Illustrazione Universale ». Milano, 1875, N. 29-30, 11 Aprile.

1876.

L'Amore dei libri. — In « Illustrazione Universale ». Milano, 1876, N° 21, 19 Marzo.

Casa (La) paterna. — Dalle memorie di Welem Van Minden. In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1876, N° 53, 29 Ottobre. Firmato E. D.

La Lingua dei Giornali. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1876, N° 59, 10 Dicembre.

1877.

Sonetto a Bersezio. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1877, N° 6, 11 Febbraio.

1880.

Torino. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1880, N° 17, 25 Aprile.

Al Pittore Paolo Michetti da Francavilla a Mare. — Sonetto. In « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1880, N° 20, 15 a 22 Maggio.

Ogni Mattina. — Sonetto. « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1880, N° 20, 15 a 22 Maggio.

Ribattuta. — Sonetto. In « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1880, N° 21, 22 a 29 Maggio.

Carità di letterato. — Crescendo. In « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1880, N° 21, 22 a 29 Maggio.

Visite alla piccola morta. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1880, N° 34, 22 Agosto.

1881.

Alfonso Donati. — In « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1881, N° 1, 1 a 8 Gennaio.

Emilio Zola. — In « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1881, N° 2, 8 a 15 Gennaio.

Emilio Augier e Alessandro Dumas. — In « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1881, n° 3, 15 a 22 Gennaio.

L'Attore Coquelin. — In « Gazzetta Letteraria. Torino, 1881, N° 4, 22 a 29 Gennaio.

Paolo Déroulède. — In « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1881, N° 6, 5 a 19 Febbraio.

Osservazioni psicologiche sulle espressioni del viso. — In « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1881, N°s 19 e 20, 7 a 21 Maggio.

1883.

Giovani e Vecchi. — Dal libro *Gli Amici*. In « Nuova Antologia ». Roma, 1883, Marzo, vol. LXVIII, p. 240.

Le Discussioni. — In « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1883, N° 12, 24 Marzo.

Il Palazzo dei principi d'Acaja. — In « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1883, N° 34, 25 Agosto.

Da Pinerolo a Fenestrelle. — In « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1883, N° 37, 15 Settembre.

I Commedianti e i ragazzi. — In « *Illustrazione Italiana* ». Milano, 1883, N° C. 24.

1884.

Emanuele Filiberto a Pinerolo. — Bozzetto. In « *Nuova Antologia* ». Roma, 1884, Gennaio, vol. LXXIII, p. 68.

La Ginevra Italiana. — Torre Pellice. In « *Nuova Antologia* ». Roma, 1884, Febbraio, vol. LXXIII, p. 487.

La Rocca di Cavour. — Bozzetto. In « *Nuova Antologia* ». Roma, 1884, Marzo, vol. LXXIV, p. 97.

Shakespeare e Cervantes. — In « *Illustrazione Italiana* ». Milano, 1884, N° 25, 22 Giugno.

Dagli Apennini alle ande. — Racconto. In « *Nuova Antologia* ». Roma, 1886, Ottobre, vol. LXXXIX p. 413.

1885.

Gli Emigranti. — In « *Illustrazione Popolare* ». Milano, 1885, N° 15, 12 Aprile.

Victor Hugo. — In « *Illustrazione Popolare* ». Milano, 1885, N° 22, 31 Maggio.

Il 20 Settembre 1870. — In « *Illustrazione Popolare* ». Milano, 1885, N° 37, 13 Settembre.

Carità alla Moda. — Lettera di un proprietario. In « *Illustrazione Popolare* ». Milano, 1885, N° 51, 20 Dicembre.

Quadri della Pampa. — In « *Illustrazione Italiana* ». Milano, 1885, N. C. 6.

1886.

Teja. — In « *Illustrazione Italiana* ». Milano, 1886, 24 Gennaio.

Davanti al Palazzo. — In « *Illustrazione Popolare* ». Milano, 1886, N° 9, 28 Febbraio.

Miseria. — In « Illustrazione Popolare ». Milano, 1886, N° 15, 11 Aprile.

In Campagna. — In « Illustrazione Popolare ». Milano, 1886, N° 28, 11 Luglio.

Naufragio. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1886, N° 41, 3 Ottobre.

1887.

Il Libraio dei Ragazzi. — In Natale e Capo d'Anno dell' Illustrazione Italiana ». Milano, Treves, 1887.

1889.

Una Prefazione spagnola al Cuore. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1889, N° 23, 9 Giugno.

1890.

Gli « Umiliati » del Villaggio. — In « Gazzetta Letteraria ». Torino, 1890, N° 17. 26 Aprile.

In Monastero. — Dal libro *Il Romanzo d' un maestro*. In « Nuova Antologia ». Roma, 1890, vol. CX, Aprile, p. 637.

A Torino. — In « Gazzetta del Popolo della Domenica ». Torino, 1890, N° 19, 1° Maggio.

Confessioni d'un Conferenziere. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1890, N° 51, 21 Dicembre.

Gli Studenti Italiani. — Discorso. In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1891, N° 4, 25 Gennaio.

1891.

Un Dramma nella Scuola. — Racconto. In « Nuova Antologia ». Roma, 1891, Gennaio, vol. CXV, p. 75.

Amore e Ginnastica. — Racconto. In « Nuova Antologia ». Roma, 1891, Maggio, vol. CXVII, p. 277, 493 e 743; Maggio, vol. CXVII, p. 99.

La Maestrina degli Operai. — Racconto. In « Nuova Antologia ». Roma, 1891, Giugno, vol. CXVII, p. 510 e 753; Luglio, vol. CXVIII, p. 78.

Un Bel Caso. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1891, N° 32, 9 Agosto.

Un Poeta Sconosciuto. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1891, N° 52, 27 Dicembre,

1892.

Discorsi ai Fanciulli delle Scuole Elementari. — Milano, 1892. N° 13, 20 Marzo.

Ai Ragazzi d'Italia. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1892, N° 13, 26 Marzo.

1893.

La Casa Paterna. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1893.

1894.

Alle Fanciulle d'Italia. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1894, N° 12, 25 Marzo.

Ricordi delle Catacombe. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1894, N° 51, 23 Dicembre.

1895.

A una Testa di Monaca dello Scultore Davide Calandra. — In « Gazzetta del Popolo della Domenica », Torino, 1895, N° 20, 19 Maggio.

1896.

Piccoli Scrittori. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1896, N° 2, 12 Gennaio.

Un Triste Giorno. — In « Gazzetta del Popolo della Domenica ». Torino, 1896, n° 17, 27 Aprile,

Momenti Solenni. — In « Illustrazione Italiana », Milano, 1896, N° 32, 9 Agosto.

Un' Ascensione in Pallone. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1896, n° 39, 27 Settembre.

Il Villaggio Svizzero. Dell' Esposizione di Ginevra. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1896, N° 40, 4 Ottobre.

Così va il Mondo. — In « Illustrazione Italiana », Milano, 1896, N° 52, 27 Dicembre.

Il Re delle Bambole. — In Natale e Capo d'Anno dell' « Illustrazione Italiana ». Milano, 1896-97.

1897.

Così va il Mondo. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1897, N° 1, 3 Gennaio. Articolo secondo.

La Lettera Anonima. — In « Illustrazione Popolare ». Milano, 1897, N° 3, Marzo.

Il Foot-ball. — In « Gazzetta del Popolo della Domenica ». Torino, 1897, N° 28, 11. Luglio.

Gente Minima. — In Natale e Capo d'Anno dell' Illustrazione Italiana ». Milano, 1897-98.

1898.

Gli Azzurri e i Rossi. — In « Gazzetta del Popolo della Domenica ». Torino, 1898, N° 25, 20 Giugno.

Dalla Carrozza di Tutti. — In « Rivista d'Italia ». Roma, 1898, N° 11, 15 Novembre. E' un brano tolto dal Volume *La Carrozza di Tutti.*

1899.

In Tua Memoria, Figlio Mioi. — In « Rivista d'Italia ». Roma, 1899, N° 2, 15 Febbraio.

Lo Sculto: e Pietro Costa. — In « Gazzetta del Popolo della Domenica ». Torino, 1899. N° 37, 10 Settembre.

Nel Giardino della Follia. — In « Rivista d'Italia ». Roma, 1899, N° 12, 15 Dicembre.

Ricordi di Natale. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1899, n° 52, 24 Dicembre.

1900.

Gustavo Modena. — In « Rivista d'Italia ». Roma, 1900, N° 2, 15 Febbraio.

Il Segreto di Gigina. — Racconto. In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1900, N° 5, 4 Febbraio.

L'Ultimo Amico. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1900, N° 10, 11 Marzo.

Due di Spade e due di Cuore. — Racconto. In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1900, N°s 29 e 30, 22 e 29 Luglio.

1902.

Un Salotto Fiorentino del Secolo Scorso. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1902, N° 1-5, 9-26 Gennaio e 2 Febbraio.

Domenico Bossotto. — In « Gazzetta del Popolo della Domenica ». Torino, 1902, N° 12, 25 Marzo.

Il Primo Maggio. — In « Nuova Antologia ». Roma, 1902, Maggio, vol. CLXXXIII, p. 3.

Gabriele d'Annunzio narrato da Edmondo de Amicis. — Lettera alla « Prensa » di Buenos Ayres, tradotto dall'originale spagnolo. In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1902, N° 14 e 15, 6 Aprile e 22 Giugno.

Giuseppina Verdi. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1902, N° 51, 22 Dicembre.

1903.

Un' Illusione. — Da un manoscritto trovato in casa di  bagni. In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1913, N° 1, 4 Gennaio.

Il Paradiso degli Inglesi. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1903, N° 17, 26 Aprile.

1904.

Casa di Tutti. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1904, N° 3, 17 Gennaio.

Musico Mendicante. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1904, N° 8, 21 Febbraio.

La Strada Nuova e l'Antica. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1904, N° 12, 20 Marzo.

I Lavoratori del Carbone nel Porto di Genova. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1904, N° 20, 15 Maggio.

Il Saluto. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1904, N° 29, 17 Luglio.

Il Violonista Bronislaw Hubermann. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1904, N° 357, 28 Agosto.

La Guerra. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1904, N° 43, 23 Ottobre.

L'età Penultima. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1904, N° 51, 18 Dicembre.

1905.

L'Ora Divina. — Racconto. In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1905, N° 5, 29 Gennaio.

La Lingua della Patria. — A un Giovanetto. In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1905, N° 6, 5 Febbraio.

Nella Piazza del Pantheon a Roma. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1905, N° 11, 12 Marzo.

Una Visita all' Accademia della Crusca. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1905, N° 14, 2 Aprile.

Musica Fiorentina. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1905, N° 18, 30 Aprile.

La Strada Notturna. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1905, N° 22, 28 Maggio.

Raccomandazioni ed Esami. — In « Illustrazione italiana ». Milano, 1905. N° 25, 18 Giugno.

La Sicilia in Teatro. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1905, N° 30, 23 Luglio.

E' Uscito il Libro. — Indiscrezioni di uno scrittore. In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1905, N° 35, 27 Agosto.

Piccole Miserie dell' Ospitalità Borghese. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1905, N° 40, 10 Ottobre.

Il Dottor Orazio. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1905, N° 44, 29 Ottobre.

Camerieri e Avventori. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1905, N° 48, 26 Novembre.

La Città che Dorme. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1905, N° 53, 31 Dicembre.

1906.

La Quercia e il Fiore. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1906, N° 4, 28 Gennaio.

In Difesa dei Critici. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1906, N° 9, 4 Marzo.

Piccola Pietà. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1906, N° 17, 25 Marzo.

Il Dialogo nell' Arte e nella Realtà. — In « Illustrazione Italiana ». Milano. 1906, N° 27, 27 Maggio.

La Città dei Sogni. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1906, N° 25, 24 Giugno.

La Casa di Giorgio Mac Donalà. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1906, N° 30, 29 Luglio.

I Lettori dei Manoscritti. — In « Illustrazione Italiana », Milano, 1906, N° 34, 26 Agosto.

Complimenti e Convenevoli. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1906, N° 39, 30 Settembre.

La Tentazione del teatro. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1906, N° 43, 28 Ottobre.

Le « Pochades ». — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1906, N° 48, 2 Dicembre.

L'Addio d'Elvira. — Bozzetto drammatico in un atto. In natale e Capo d'Anno dell' « Illustrazione Italiana ». Milano, 1906-1907.

1907.

La Faccia. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 1, 6 Gennaio.

Michele Cordigiani. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 5, 3 Febbraio.

La Serva del Poeta. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 9, 3 Marzo.

Le Lacune e le Miserie della Fama. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 13, 31 Marzo.

La Signora van Der Werff. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 17, 28 Aprile.

Il Professore Grandi Trattii. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 22, 2 Giugno.

I Pranzi della Sala Accanto. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 27, 7 Luglio.

Gli Amici della Strada. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 31, 4 Agosto.

Piccolo epistolario popolare. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 35, 1° Settembre.

Quanti anni ha? — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 39, 29 Settembre.

La Voce d'un Libro. — Ultima lettura di Jacopo Ortis, di Ugo Foscolo. In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 44, 3 Novembre.

Cinematografo Celebrale. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 48, 1 Dicembre.

Fra due Mosche. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1907, N° 52, 29 Dicembre.

Giraffina. — Racconto. In Natale e Cado d'Anno dell'« Illustrazione Italiana ». Milano, 1907-1908.

1908,

Il Lacrima Cristi. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1908, N° 5, 2 Febbraio.

Galeotto fu il Mare. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1908, N° 9, 1° Marzo.

Aggiunte e Commenti al Galateo di Monsignor della Casa. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1908, N° 12, 22 Marzo.

(Publiés après la mort de l'Auteur.)

Alla Finestra. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1908, N° 17, 26 Aprile.

Un Romanzo nella Repubblica Argentina. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1908, N° 22, 31 Maggio.

Quello che avverrebbe... — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1908, N° 43, 25 Ottobre.

Il Numero 23. — In « Illustrazione Italiana ». Milano, 1913, N° 17, 22 Aprile.

c. — Ouvrages publiés par d'autres :

BERSEZIO (V.). *Roma la capitale d'Italia*. Milano, Treves, 1872, in-16, pp. 488, con 260 incisioni. — Contiene articoli di vari autori e uno di E. de Amicis intitolato « Roma libera ».

Torino. Torino, Roux e Pavale, 1880, in-8, pp. 1000. Contiene un articolo di de Amicis intitolato « La Città ».

DÉROULEDE (P.). *I canti del soldato*. Versione di Mateo Campori preceduta dal ritratto letterario dell' autore per E. de Amicis. Modena, tip. Legale, 1882, in-16, pp. 253.

Natale e Capo d'Anno 1883-84. Milano, Treves, 1883, in-4. Contiene scritti di G. Carducci, E. de Amicis, A. d'Ancona, etc.

ZOLA (E.). *The Assommoir*. Translated from the 97th French edition. London, Vizetelly and Co., 1884. Notes by E. de Amicis, pp. v-xiii.

BARBIERI (U.). *In basso*. Romanzo preceduto da uno schizzo di E. de Amicis. Roma, Sommaruga, 1885, in-16, pp. vi-254.

BERTAZZOLI (G. B.). *Canti ed enigma*. Preceduto da un giudizio di E. de Amicis. Milano, Quadrio, 1888, in-16, pp. 144.

ARNULFI (A.). *Sonetti e poesie in vernacolo piemontese*. Prefazione di E. de Amicis. Torino, Casanova, 1889, in-16, pp. xlv-224.

PATARI (G.). *Crisantemi*. Sonetti preceduti di una lettera di E. de Amicis. Trani, Pecchi, 1897, in-16, pp. 74.

ARDENTI-MORINI (C.). *Rinoviamo la scuola secondo lo spirito e i bisogni dell' età nostra*. Prefazione di E. de Amicis. Modena, Unione tip., 1896, in-8, pp. 67.

DUAYEN (C.). *Stella*. Romanzo argentino con prefazione di E. de Amicis. Traduzione di Giuseppe Parisi. Milano, Treves, 1908, in-16, pp. xi-379.

CASETTI (G.). *E. de Amicis educatore, con ui discorso inedito*. Roma, Bolognesi, 1908, in-16, pp. 70.

Il discorso, pp. 67-70, fu pronunciato da de Amicis il 4 dicembre 1904 nella sede della società magistrale romana.

REY (G.). *Il Monte Cervino*, con prefazione di E. de Amicis. Milano, Allegrètti, 1904, pp. 287, in-4, con 35 tav.

VALENTINI (Z.). *Canti ribelli*, con una lettera di E. de Amicis. Caltanissetta, Petrantoni, 1908, in-16, pp. 35.

VALENTE (U.). *Note ed appunti critici*. Finerolo, Chiantore-Mascarelli, 1912, in-8, pp. 86.

Vi sono riportate quattordici lettere di E. de Amicis al Notaro Domenico Picchioldi con data dal 9 gennaio 1880 al 1 febbraio 1882, inoltre tre sonetti ed una poesia di tre ottave intitolata *In Villa*.

PENNA (N.). *Il romanzo d'un angelo*, con lettere-prefazione di E. de Amicis, A. Fogazzaro, etc. Lodi, Marinoni, 1913, in-16, pp. 15.

REY (G.). *The Matterhorn* with an introduction by Edmond de Amicis, translated from Italian by J. E. C. Eaton. London, T. Fischer Unwin. Introduction, pp. 11-16.

d. — Ouvrages sans date :

Francesco Tamagno.. Ricordi della sua vita. Palermo, Biondo, in-16, p. 32.

Madre credente e Figliuolo socialista. Vicenza, Fabris, in-16, pp. 8.

e. — Ouvrages inédits :

Alessandro Manzoni. Manoscritto firmato da E. de Amicis. Roma. Raccolta d'autografi di Alberto Lumbroso senza data.

Un Grande Artigliere Italiano. Manoscritto firmato E. de Amicis. Roma, Raccolta d'autografi di Alberto Lumbroso, senza data.

f. — Lettres.

Lettres de de Amicis conservées à la « Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze » :

à F. Lemonnier, 36 lettere. 1869, Carteggi Lemonnier, N. 158-193.

à F. Pronotari, 27 lettere. 1869, Cassetta 121, Vari, N. 138-64.

à G. Pronotari, 15 lettere. 1890-91, Cassetta 422, N. 93-107.

à G. Guerzoni, 1 lettera. 1881, Cassetta 8, Vari, N. 34.

à Zanobi Bicchierai, 1 lettera. Cassetta 211, N. 192.

à P. Fanfani, 7 lettere. Cassetta 148, N. 220-26.

2° — TRADUCTIONS

a. — Françaises :

Scènes de la Vie militaire. Paris, Librairie illustrée, 1886, in-12, pp. 340.

Sous les Drapeaux (La Vita militare). Traduit de l'italien sur la 26^e édition par Gérard du Puy. Paris, Grassart, 1896, in-4 illustré,

L'Espagne. Traduit de l'italien par M^{me} J. Colomb. Paris, Hachette, 1878, in-16; 1882, 2^e édition; 1884, 3^e édition; 1888, 4^e édition; 1894, 5^e édition, pp. 408.

La Hollande. Traduit par Frédéric Bernard. Paris, Hachette, 1878, in-18, pp. 412; 1885, 3^e édition; 1894, 4^e édition.

Souvenirs de Paris et de Londres. Traduit par M^{me} J. Colomb. Paris, Hachette, 1880, in-16, pp. 314; 1891, 2^e édition.

Le Maroc. Traduit par Henri Belle. Paris, Hachette, 1882, in-folio, pp. 406.

Constantinople. Traduit par M^{me} J. Colomb. Paris, Hachette, 1878, in-18; 1883, 2^e édition, in-16; 1883, édition illustrée de 183 dessins in-4; 1885, 3^e édition, in-16; 1892, 4^e édition, in-16.

Les Thermopyles caudoises. Extrait de « Alle porte d'Italia ». Traduit par Adolphe Gautier. Lausanne, Mignot, 1886, in-12.

Cuore. Traduction française par A. Piazzzi. Paris, Delagrave, 1892, in-18; 1892, 2^e édition, in-18; 1892, 3^e édition, in-12; 1892, 4^e édition, in-18; 1892, 5^e édition, in-18; 1899, 6^e édition, in-16.

Du Cœur. Traduit par M. Durand, avec préface par A. Dagnet. Édit. pop. Chaux-de-Fonds, Zahn, 1892, in-8.

Le Roman d'un maître d'école. Traduit librement par M. Durand. Neuchâtel, Delachaux, 1893, in-16.

Choses vues et choses vécues. Traduit par G. du Puy. Chaux-de-Fonds, Zahn, 1894, in-8.

De la Question sociale. Traduit par A. Aigron. Lausanne, Benda, 1892, in-8.

Emmanuel Philibert à Pignerol. Traduction par M. E. Genève, Eggimann, 1895, in-16, pp. 96.

Mon dernier Ami. Traduit par Mathilde Van Eys. Sanremo, Biancheri, 1903, in-16, pp. 39.

b. — Espagnoles :

La Vida militar. Bocetos. Traduccion de Cayetano Vidal de Valenciano. Barcelona, Impr. España, sin año.

Novelas cortas. Traduccion de Manuel Aranda y Sanjuan. Barcelona, Impr. Mauci, 1900.

España, viaje durante el Reinado de D. Amadeo I. Traduccion de Augusto Suarez de Figueroa. Madrid, Impr. del Imparcial, 1877.

Recuerdos de Paris y de Londres. Traduccion de Jose Munos Carro. Madrid, J.-M. Perez, 1880.

Marruecos, relacion de un viaje de una embajade italiana a este pais. Traduccion de Jose Munos Carro. Madrid, G. Juste, 1898.

Turin, Londres y Paris. Traduccion de H. Giner de los Rios. Madrid, Agustín Juvera, 1888.

Corazon. Diaro de un niño. Traduccion de Hermenegildo Giner de los Rios. Madrid, impr. Suc. de Hernando, 1905.

Ideas sobre el rostro y el lenguaje. Traduccion de H. Giner de los Rios. Madrid, Impr. popular, 1889.

Impresiones de America, acuarelas y dibujos. Traduccion de H. Giner de los Rios. Madrid, Agustin Jubera, 1889.

En el oceano, viaje a la Argentina. Traduccion de Hermenegildo Giner de los Rios. Madrid, Impr. de Agustin Junera, 1889.

La Novela de un maestro. Traduccion de Antonio Sanchez Perez. Barcelona, impr. de Mauci, 1909.

Para el primero de mayo. Apuntes y argumentos. Traduccion de H. Giner de los Rios. Madrid, Ricardo Rojas, 1897.

La Carrozza di tutti. Una novela en tranvia. Traduccion de Augusto Riera. Barcelona, impr. Mauci, 1900.

Horas de recreo. Traduccion de Emilio Reverter. Barcelona, impr. Mauci, 1899.

Socialismo y educacion. Estudios y cuadros. Traduccion de H. Giner de los Rios. Madrid, Ricardo Rojas, 1898.

Muertos y vivos, impresiones intimas y juicios publicos. Traduccion de German Flores Llamas. Madrid, Ricardo Rojas, 1901.

Recuerdos de la infancia y de la escuela. Memorias juveniles. Madrid, Ricardo Rojas, 1902.

c. — **Anglaises :**

Military life in Italy. Translated by Wilhelmina W. Cady. New York, G. P. Putnam's Sons, 1882. With illustrations, in-8, pp. 440. Contains the Author's Preface (half a page) and the dedication to his mother Theresa Bussetti de Amicis.

Spain and the spaniards. Name of translator not given. Guadalguiver Edition, an edition limited to 600 copies. With portrait of the Author, an etching by Gabrielle D. Clements. Illustrated with proof etchings and photogravures. New York, G. P. Putnam's Sons, 1885, pp. 463.

Holland. Translated from the Italian by Caroline Tilton. London, W. H. Allen & Co., 1880, 1 vol. in-8, pp. 408.

Holland. Translated from the Italian by Maurice Saltiro. London, Remington & Co., 1883, 2 vol. in-8, vol. I, pp. 244; vol. II, pp. 235.

Morocco, its people and places. Translated by C. Rollin-Tilton, with original illustrations. London, Paris and New York, Cassell, Petter, Galpin & Co., 1879, in-4, pp. 301.

Constantinople. Translated from the 7th Italian edition, by Caroline Tilton. London, Sampson, Low, Marston, Searle & Co., 1878, in-8, pp. 326.

Constantinople. Translated from the 7th Italian edition, by Caroline Tilton. New York, G. P. Putnam's Sons, 1878, 1 vol. in-12, pp. 326. This is a duplicate with a different title page of the London edition.

Constantinople. Translated from the 7th Italian edition, by Caroline Tilton. New York and London, G. P. Putnam's Sons, The Knickerbocker Press, 1886, 32 illustrations, 1 vol. in-8, pp. vi-326.

Constantinople. Translated by Caroline Tilton. New York & London, G. P. Putnam's Sons, 1898, with 32 illustrations, 1 vol. in-8, Stamboul Edition, pp. v-326.

Studies of Paris. Translated from the Italian, by W. W. Cady. New York, G. P. Putnam's Sons. Travellers' Series, 3rd edition, 16mo, 1887, pp. 276. It contains an English letter from the author to Miss Cady, giving her permission to translate any of his works.

« *Heart* » a book for boys. Authorised translation from the 158th Italian Edition, by G. S. Godkin, with portrait of Edmondo de Amicis. Containing an introduction by G. S. Godkin (2 pages), and a preface (half a page), by Edmondo de Amicis. London, Sampson, Low, Marston & Co., 1895, pp. xii-301.

Furio, from *Novelle*. Translated in to English and published with permission of the Author, by Mary Azzariti. Napoli, A. Tocco & Co., 1888, in-16, pp. 121.

Enrico's Schoolboys. Translated by Kate T. Sizer. London, Charles H. Kelly, 1889, illustrated, pp. 64.

On blue Water. Translated by Jacob B. Brown. Illustrated. New York and London, G. P. Putnam's Sons, 1898, pp. ix-337.

The Romance of a Schoolmaster. Translated by Mary Craig. London, James R. Osgood, McThaine & Co., 1892, 3 vol. in-8, vol. I, pp. 275; vol. II, pp. 264; vol. III, pp. 259.

d. — Allemandes :

Skizzen aus dein Soldatenleben. Uebersetzt und eingeleitet von Agnes Burchard. Stuttgart, Spemann, s. a., in-16, pp. 226.

Spanien. Autoris. Ueber aus dem Ital. Stuttgart, 1850, Marsoler Wert, 1880, in-8, pp. VII-503.

Konstantinopol. Aus dem Ital. Übers v. Agnes Burchard, Nosto. Werter, 1882, in-8.

Marokko. Nach dem Italienischen frei bearbeitet von A. Schweiger-Lerchenfeld. Wein-Hartleben, Fr. Jasper, 1883, in-4, pp. VI-391, mit 165 original. Illustrationen.

Konstantinopol. Aus dem Ital. übers v. Agnes Burchard Rostok. Werter, 1884, in-8, Voll. 2.

Cuore. Libro per i ragazzi. Auswahl hrg. u. m. Aumertgn. versehen v. a. Gath. Berlin, Simion, 1888, in-8.

Herz Gin Buch F. die Knaben. Basel Geering. 1891, in-8, pp. VI-263.

Ueber die sociale frage. Nach e am. 11 Febr. 1892 in Turin in e Universita, spereine geh. italien. Wien, Verlag der « Deutschen Worte », 1892, in-16.

Cuore. Libro per i ragazzi. Im Auszuge m. Aumertgn. zum. Schutzgebrauch herausgegeben von Nich Appermann. Bamberg, Buchner Vert, 1895, in-16, pp. XII-107.

La Carrozza di tutti. In verkurzter magg. m. Ammerkgn. Bamberg, Buchner s. Verl., 1903, in-16, pp. VI-112.

Herz. Basel. A. Geering. Basel, 1907, in-8, pp. v-264.

Im reich der liebe. Autoris. Übertrag von Berta Huber.
Strassburg, Singer, 1908, in-8.

Von den appeninen zu den anden. Wiesbaden, Stadt,
1908, in-16.

Herz. Basel, A. Geering, 1911, in-8, pp. vii-264.

Von den appeninen zu den anden. Bearb. v. Eugenie
Stein. Wien, Konegen, 1912, in-16.

e. — Hollandaises :

Constantinopel. Uit het Italiaansch door Mevr. De Graaff-
Holtrop. Haarlem, 1878.

— Op nieuw uitgegeven onder de titel : Wat men in
Constantinopel te zien krijgt. Amsterdam, 1882.

Herinneringen van 1870-71. Naar de 2de uitg. uit het
Ital. vertaald door H. J. Wansink. Arnheim, 1876.

Marocco. Uit het Ital. vert. d. D. Lodelsen. Leiden, 1877.
Nieuwe uitgave. Haarlem, 1879.

Nederland en zijne bewoners. Uit het Ital. d. D. Lodelsen,
met voorrede van J. ten Brink, Rotterdam, 1875;
2de uitgave, 1877.

Novellen. Uit het Ital. d. Mevr. De Graaff-Holtrop. Haar-
lam, 1876.

Schetsen uit het krijgsmansleven. Uit het Ital. d. Mevr.
De Graff-Holtrop. Met voorwoord van M. F. A. G. Camp-
bell. Haarlem, 1876, 2 dln.

Spanje. Naar de 2de uitg. uit het Ital. d. H. J. Wansink.
Arnhem, 1875, 2 dln.

Verspreide geschriften. Uit het Ital. d. Mevr. De Graaff-
Holtrop, Haarlem, 1877.

Jongensleven. Een boek voor ouders en kinderen. Naar het Ital. (Cuore) door W. Seiffert en M. ten Brink. Met een woord van aanbeveling door J. ten Brink en titelteekening door L. W. R. Wenckebach. Haarlem. 1877 ;
 2de geill, uitg. Amsterdam, 1895 ;
 3de — — 1901 ;
 4de — — 1911.

Uit het leven van een onderwijzer. Uit het Ital. d. Una Leiden, 1890, 2 dln.

Een Koningskroon. Naar het Italiaansch. Amsterdam, 1898.

Tusschen school en huis. Uit het Ital. d. E. J. T. Leiden, 1892.

3º — LISTE DES TRAVAUX DE CRITIQUE

a. — Travaux en général par ordre alphabétique de noms d'auteurs.

AVALO (E.). « E. de Amicis », in *Marzocco*. Firenze, 24 Luglio 1898.

BACCI (O.). « Prosa e prosatori ». Palermo, Sandron, 1907, pp. 271-292.

— « E. de A. e l'Idioma gentile », nel *Giornalino della domenica*. Firenze, 20 Marzo 1893.

— « Sulla Carrozza di tutti », nella *Nazione*. Firenze, 1-2 Gennaio 1889.

— « Sull' Idioma gentile », *Nuova Antologia*. Roma, 15 Marzo 1905.

BACCINI (T.). « Cuore », *Fanfulla della domenica*. Roma, N. 48, 1886.

BARBERA (P.). « E. de Amicis e la celebrità », in *Nuova Antologia* Roma, Aprile 1908.

— « Per un libro che de Amicis non Scrisse », in *Nuova Antologia*. Roma, Maggio 1908.

BARBIERA (R.). « E. de Amicis », nell' *Illustrazione italiana*. Milano, 22 Marzo 1908, p. 270-71.

BERGERET. « In capitan cortese », nella *Stampa*. Torino, 12 Marzo 1908.

BERNASCONI (P.). « Non voleva morire » e « Dinanzi alla salma », nel *Corriere della Sera*. Milano, 12 Marzo 1908.

BERSEZIO (V.). « E. de Amicis », *Natura ed arte*. Milano, Villardi, 1 Dicembre 1892-93.

BERTOLINI (G.). « Come nacque il Cuore di E. de A. », *Illustrazione Italiana*. Milano, Maggio 1908, p. 398-401.

BIANCHI (T.). « Il primo passo di E. de Amicis », nella *Domenica del corriere*. Milano, 22-29 Marzo 1908.

BOTAZZI (L. M.). « E. de Amicis », nella *Critica Sociale*. Milano, 16 Marzo 1908.

BUONAIUTTI (A.). « Il genio del Cuore ». Roma, Forzani e C., 1908.

CASÈTTI (G.). « E. de Amicis Educatore ». Roma, Albrighi-Segati, 1903.

CHECCHI (E.). « Nel regno dell' amore ». Bozzetti, narrativi e drammatici in *Fanfulla della domenica*. Roma, 15 Giugno 1907.

— « E. de Amicis e un nuovo suo libro », *Fanfulla della domenica*. Roma, 20 Settembre 1908.

CHIALANT (V.). « E. de Amicis educatore e artista ». Palermo, Sandron, 1811, pp. 166.

CHIAPPELLI (A.). « E. de Amicis e il Piemonte », in *Nuova Antologia*. Roma, 1908, vol. 134.

CHIARINI (G.). « Le poesie di E. de A. », *Fanfulla della domenica*. Roma, 20 Febbraio 1881.

CIPPICO (A.). « Per le memorie di de Amicis », scritti vari nel *Fanfulla della domenica*, Roma, 1889; 4 Dicembre 1898; 31 Dicembre 1889; 1 Giugno 1902; 5 Gennaio 1902; 27 Febbraio 1905.

CLARETIE (J.). « Sur Souvenirs de Paris », *Le Temps*. Paris, 13 Mars 1908.

CORRADINO (C.). « Commemorazione », *Stampa*. Torino 23 Marzo 1908.

— « Commemorazione », in *Rivista pedagogica*. Pinerolo, Tip. Soc., Marzo 1908.

CROGLIO (D.). « Un Cuore », in *Marzocco*. Firenze, 15 Marzo 1908.

CROCE (B.). « E. de Amicis », nella *Critica*, Bari, Laterza, 2^a edizione, 1903, vol. I, p. 161-181.

— « Ancora del de Amicis », saggi critici. Napoli, 1898, pp. 108-125.

DANEO e TURATI. « Commemorazione di de Amicis alla Camera dei deputati », nella *Stampa*. Torino, 23 Marzo 1908.

D'OVIDIO (F.). « E. de A. e il suo Marocco », *Rivista Europea*. Firenze, 1876, fascicolo III, p. 422-440.

D'ALFA. « I trecento cuori di de Amicis »; « La grande medaglia d'oro offerta a de Amicis »; « Dopo i funerali di de Amicis »; « Un caratteristico monumento a de Amicis », nella *Gazzetta del popolo*. Torino, 29 Aprile 1904; 2 Gennaio 1905; 22 Marzo 1908; 25 Luglio 1909.

- FALORSI (G.). « Romanzieri italiani moderni » (a proposito di un libro del Dr. Joseph Kennard), nella *Rassegna Nazionale*. Firenze, 16 Novembre 1904, p. 231-35.
- FANFANI (G.). Sulla 2ª ediz. delle *Pagine Sparse*. Firenze, Baronghini, Aprile 1876.
- FASOLO (O.). « E. de Amicis umorista », nella *Gazzetta del Popolo*. Torino, 22 Marzo 1908.
- FERRERO (G.). « Un oscuro omaggio », nel *Giornalino della domenica*. Firenze, 22 Marzo 1908.
- FOA (A.). « L'Ultimo bacio », nel *Giornalino della domenica*. Firenze, 22 Marzo 1908.
- FRANZONI. « E. de Amicis studioso della lingua », nel *Marzocco*. Firenze, 15 Marzo 1908.
- FUCINO (R.). « Dopo trent'anni », nel *Giornalino della domenica*. Firenze, 22 Marzo 1908.
- « I primi giorni di de Amicis a Firenze », nel *Marzocco*. Firenze, 15 Marzo 1908.
- « E. de Amicis a Firenze », nella *Stampa*. Torino, 17 Dicembre 1904.
- GANNOR (H.). « E. de Amicis », in the *Manchester Quarterly*. Manchester, January 1892, pp. 43-55.
- GIOVANNINI (H.). « E. de Amicis e la prosa italiana moderna », in *Gazzetta del Popolo*. Torino, 23 Marzo 1908.
- GIURIATI (D.). « Il plagio ». Milano, U. Hoepli, 1903, pp. 14-22 ; 37-38 ; 462-463,
- GNOLI (D.). « Sulla nuova edizione dei Bozzetti militari », in *Nuova Antologia*. Roma, Marzo 1880.
- GRAF (A.). « E. de Amicis », nella *Stampa*. Torino, 12 Marzo 1908 ; in *Nuova Antologia*. Roma, 1º Aprile 1908.

- GUASTALLA (L.). « Da Bordighera a Oneglia », nel *Giornale della Domenica*. Firenze, 22 Marzo 1908.
- GUGLIELMITTI (R.). « Un Singhiozzo », nella *Gazzetta del Popolo*. Torino, 22 Marzo 1908.
- JANNI (E.). « Lutto popolare », nel *Corriere della Sera*. Milano, 14 Marzo 1908.
- KENNARD (G. S.). « Romanzi e Romanzieri italiani ». Firenze, Barbera, 1904, in-8, pp. CVIII-232, 352.
- LABRIOLA (A.). « Il Socialismo di E. de Amicis », nel *Pungolo*. Napoli, 14 Marzo 1908.
- LANSA (D.). « L'Uomo e lo Scrittore », nella *Stampa*. Torino, 12 Marzo 1908.
- LEANTI (G.). « E. de Amicis », discorso commemorativo. Prato, Grassi, 1908, p. 32.
- LOMBARDO-RADICE (G.). « E. de Amicis educatore », nella *Rivista Abruzzese*. Giugno-Luglio 1908.
- LOVERA DI MARIA (A.). « Al maestro », nella *Gazzetta popolare*. Torino, 22 Marzo 1908.
- MAFFI (M.). « Ritratti contemporanei dei moderni illustri », nel *Marzocco*. Firenze, 4 Ottobre 1910.
- MAFFI (M.). « A. de Amicis Viaggiatore », nel *Marzocco*. Firenze, 15 Marzo 1908.
- MANTOVANI (D.). « L'Evocatore della umana bontà » e « Popoli stranieri », nella *Stampa*. Torino, 12 e 19 Marzo 1908.
- « Letteratura Contemporanea ». Torino, Roux e Viarengo, 1913, in-8.
- MASI (E.). « Sul romanzo d'un maestro ». *Nuova Antologia*. Roma, 16 Luglio 1890.
- MASTRI (P.). « Su per l'erta ». Bologna, Zanichelli, 1903, pp. 274-92.

MAZZONI (G.). « In Memoria di de E. de Amicis », nel *Giornalino della Domenica*. Firenze, 22 Marzo 1908.

MENTEGAZZA (P.). Cuore indivino ». *Giornalino della Domenica*. Firenze, 22 Marzo 1908.

MENCIONI (E.). « Saggi critici della letteratura italiana ». Firenze, Monnier, 1911, in-16.

OJETTI (U.). Conte Ottavio « Accanto alla vita », nell' *Illustrazione italiana*. Milano, 22 Marzo 1908, p. 278-79.

— « Ricordi di de Amicis al Giomein », nell' *Illustrazione italiana*. Milano, 16 Agosto 1908.

ORANO (P.). « I moderni ». Milano, Treves, 1909, vol. II.

PANZACCHI (E.). « E. de A. dopo aver letto il libro sull' Oceano ». *Nuova Antologia*. Roma, 1889, vol. XX, p. 625-37.

— « Morti e Viventi », pag. 165 e Seguenti. Catania, Giannotta, pp. 192. Biblioteca popolare contemporanea, N. 8.

RICCHIERI (P.). « Il pensiero sociale di E. de Amicis ». Roma. La seminazione 1, 1910, p. 17 e seg.

ROD (E.). « Un littérateur italien » dans *Revue des Deux-Mondes*. Paris, 1884. LXII, p. 922-31.

SIMONI (R.). « Lo scrittore della bontà » e « Pelegrinaggio di dolore », nel *Corriere della Sera*. Milano, 13-14 Marzo 1908.

SYLVIA (V.). « Il poeta della bontà », nella *Gazzetta del Popolo*. Torino, 23 Marzo 1908.

TURATI (F.). « Il monumento che gli dobbiamo », nella *Critica Sociale*. Milano, 16 Marzo 1908.

VILLARI (P.). « De A. ed i suoi critici ». *Nuova Antologia*. Roma, 1889, p. 102-116.

ZUBINI (B.). « Il Marocco ». *Giornale Napoletano*. Napoli, 1876, III, p. 330-37.

The Athenaeum. London, September 13, 1890, p. 351.

A criticism of *Il Romanzo d'un Maestro*, Name of Writer not given.

— London, July 9, 1892, p. 60. A criticism of *Fra Scuola e casa*. Name of the Writer not given,

— London, March 4, 1893, p. 278. A criticism of *The Romance of a Schoolmaster*, translated by M. A. Graig. Name of the Writer not given.

— London, April 17, 1897, p. 507. A criticism of *La Lettera Anonima*. Name of Writer not given.

— London, February 4, 1899, p. 141. A criticism of *La Carrozza di tutti*, Name of Writer not given.

— London, March 10, 1900, p. 303. A criticism of *Memorie*. Name of Writer not given.

— London, April 8, 1905, p. 430-431. *Italian Philology*. A criticism of the work *L'Idioma gentile*. Name of Writer not given.

— London. March 14, 1908, p. 322-23. *Edmondo de Amicis*. Announcement of the death, short sketch of his life. Name of Writer not given.

— London, July 13, 1895, p. 65. Criticism of *La Maestrina degli Operai*. Name of Writer not given.

The Encyclopaedia Britannica. Cambridge, 1910, vol. 1, pp. 854-855. *E. de Amicis*. Name of Writer not given.

The Critic. New York, December 16, 1882, p. 339. A review of the *Military life in Italy*, translated by W. W. Cady. Name of Writer not given.

The Nation. New York, March 19, 1908, p. 251. Short criticism of E. de Amicis as a Writer. Also notice of his death and short sketch of his life. Name of Writer not given.

The New international encyclopaedia. New York, Dodd Mead & Co., 1910, vol. I, p. 468. An article on E. de Amicis. Name of Writer not given.

b. — Travaux relatifs à chaque œuvre en particulier :

La Vita militare (1868).

GNOLI (D.). « Sulla nuova edizione dei Bozzetti militari in *Nuova Antologia*. Roma, Marzo 1800.

The Critic. New York, December 16, 1882, p. 339.

Pagine Sparse (1872).

FANFANI (G.). « Sulla 2^a ediz. delle *Pagine Sparse* ». Firenze, Baronghini, Aprile 1876.

Spagna (1872).

GIURIATI (D.). « Il plagio ». Milano, U. Hoepli, 1903, p. 14-22; 37-38; 462-463.

Marocco (1876).

D'OVIDIO (F.). « E. de A. e il suo Marocco ». *Rivista Europea*. Firenze, 1876, fascicolo III, p. 422-440.

ZUBINI (B.). « Il Marocco », *Giornale Napoletano*. Napoli, 1876, III, p. 330-37.

Ricordi di Parigi (1879).

CLARETIE (J.). « Sur Souvenirs de Paris », *Le Temps*. Paris, 13 Mars 1908.

Poesie (1880).

CHIARINI (G.). « Le poesie di E. de A. », *Fanfulla della Domenica*. Roma, 20 Febbraio 1884.

La Lettera anonima (1880).

The Athenaeum. London, April 17, 1897, p. 507.

Cuore (1886).

BACCINI (T.). « Cuore », *Fanfulla della Domenica*. Roma, N. 48-1886.

BERTOLINI (G.). « Come nacque il Cuore di E. de A. ». *Illustrazione Italiana*. Milano, Maggio 1908, p. 398-401.

BERTOLINI (G.). « Il piano del Cuore », in *Lettura*, Milano, Maggio 1908, pp. 400-401.

BUONAIUTTI (A.). « Il genio del Cuore ». Roma, Forzani e C., 1908.

CROGLIO (D.). « Un Cuore ». *Marzocco*. Firenze, 15 Marzo 1908.

MENTEGAZZA (P.). « Cuore indivino », *Giornalino della Domenica*. Firenze, 22 Marzo 1908.

Sull' Oceano (1889).

PANZACCHI (E.). « E. de A. dopo aver letto il libro sull' Oceano », *Nuova Antologia*. Roma, 1889, vol. XX, p. 625-37.

MASTRI (P.). « Su per l' erta ». Bologna, Zanichelli, 1903, p. 274-92.

La Maestrina degli Operai (1890).

The Athenaeum. London, July 13, 1895, p. 66.

Il Romanzo di un maestro (1890).

MASTRI (E.). « Sul Romanzo di un maestro ». *Nuova Antologia*. Roma, 16 Luglio 1890.

PANZACCHI (E.). *Morti e Viventi*, pag. 166 e seguenti. Catania, Giannotta, pp. 192. Biblioteca popolare contemporanea, N. 8.

The Athenaeum. London, September 15, 1890, p. 351.

— London, March 4, 1893.

Fra scuola e casa (1892).

The Athenaeum. London, July 9, 1892, p. 60.

La Carrozza di tutti (1899).

BACCI (O.). « Sulla Carrozza di tutti », nella *Nazione*. Firenze, 1-2 Gennaio 1899.

The Athenaeum. London, February 4, 1899, p. 141.

CECCHI (E.). Nel *Fanfulla* del 4 Dicembre 1908.

Memorie (1900).

The Athenaeum. London, March 10, 1900, p. 303.

L'Idioma gentile (1905).

The Athenaeum. London, April 8, 1905, p. 430-431.

BACCI (O.). « Prosa e prosatori ». Palermo, Sandron, 1907, p. 271-292.

— « E. de A. e l' Idioma gentile », nel *Giornalino della Domenica*. Firenze, 23 Marzo 1908.

— « Sull' Idioma gentile », in *Nuova Antologia*. Roma, 15 Marzo 1908.

FORNACIARI (R.). « De Amicis Studioso della lingua ». Firenze, *Marzocco*, 15 Marzo 1908.

Nel Regno dell' amore (1907).

CHECCHI (E.). « Nel Regno dell' amore, bozzetti, narrativi e drammatici ». *Fanfulla della Domenica*. Roma, 15 Giugno 1907.

Nuovi Ritratti letterari ed artistici (1908).

CHECCHI (E.). « E. de Amicis e un nuovo suo libro », *Fanfulla della Domenica*. Roma 20 Settembre 1908,

Vu pour impression :
Rennes, le 22 mai 1914.

Le Président du Jury,
G. DOTTIN,
Professeur et Doyen.

